

Diplomarbeit

Titel der Diplomarbeit

« La comparaison entre Poullain de la Barre et Rousseau concernant l'Éducation »

Verfasserin

Kathayoun Vaziri

angestrebter akademischer Grad

Magister der Philosophie (Mag. phil.)

Wien, 2010

Studienkennzahl lt. Studienblatt: 236 346

Studienrichtung lt. Studienblatt: Romanistik Französisch

Betreuerin: Univ.-Prof. Dr. Friederike Hassauer

En préambule à ce mémoire, je souhaitais adresser mes remerciements les plus sincères aux personnes qui m'ont apporté leur aide et qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire ainsi qu'à la réussite de cette formidable année universitaire.

Je tiens à remercier sincèrement Madame Prof. Dr. Friederike Hassauer, entant que directrice de mémoire, s'est toujours montrée à l'écoute et très disponible au long de la réalisation de ce mémoire, ainsi pour l'inspiration, l'aide et le temps qu'elle a bien voulu me consacrer et sans qui ce mémoire n'aurait jamais vu le jour !

Mes remerciements s'adressent également aux "roses de ma vie", Claire-Rose et Maneli-Rose, pour leur soutien et pour leur patience.

J'adresse mes plus sincères remerciements à tous mes proches et amis, qui m'ont toujours soutenue au cours de la réalisation de ce mémoire.

Enfin, merci à toutes et à tous.

Inhaltsverzeichnis

- 1. L'origine de l'éducation européenne 1
-
- 2. L'enseignement scholastique 3
-
- 3. L'école des sexes 3
-
- 4. La vie de Poullain de la Barre 5
-
- 4.1 Comment il s'est rendu compte de Descartes ? 7
-
- 4.2 Les règles de la méthode de Descartes 11
-
- 4.3 L'essence de l'esprit consiste en la pensée 13
-
- 4.4 Le désaccord des deux philosophes 15
-
- 4.5 Distinction entre ontologie et la métaphysique 17
-
- 4.6 Cogite ergo sum 19
-
- 4.7 Conclusion 20
-
- 5. Les œuvres de Poullain 20
-
- 5.1 De L'Égalité entre les deux sexes 21
-
- 5.1.1 Confusion 22
-
- 5.1.2 La première partie 23
-
- 5.1.3 La seconde partie 23

- 5.2 De l'Éducation des Dames 24
-
- 5.2.1 Pourquoi il écrit l'Éducation des Dames 25
-
- 5.2.2 Ses buts 25
-
- 5.2.3 La construction de l'écriture 25
-
- 5.2.4 Résumé 27
-
- 5.2.5 Trois sortes d'erreur des hommes intellectuelles 28
-
- 5.2.6 Première entretien 29
-
- 5.2.7 Deuxième entretien 29
-
- 5.3 De l'Excellence des Hommes 30
-
- 5.3.1 Pourquoi il écrit l'Excellence des hommes ? 33
-
- 5.3.2 Ses buts 34
-
- 5.3.3 La construction de l'Écriture sainte 35
-
- 5.3.3.1 Prèface 36
-
- 5.3.3.2 Corps 38
-
- 5.3.4 Résumé 38
-
- 5.3.4.1 Adam n'étant pas maître de sa femme 39
-
- 5.3.5 Conclusion 39
-
- 6. L'affirmation sophistique de l'inégalité des sexes 40
-
- 6.1 Marie de Gournay entant que précurseur de Poullain 41
-
- 6.2 Sophisme 46
-
- 7. La théorie de Rousseau : L'Etat de nature 46
-
- 7.1 Les préjugés et le point commun avec Descartes 48
-
- 8. Sa vie 50
-
- 9. Les œuvres de Rousseau 52
-
- 9.1 L'idée d'écrire Émile 52
-

- 9.1.1 La condamnation de l'Émile 54
-
- 9.1.2 Résumé 55
-
- 9.1.2.1 Livre I 55
-
- 9.1.2.2 Livre II 56
-
- 9.1.2.3 Livre III 57
-
- 9.1.2.4 Livre IV 58
-
- 9.1.2.5 Livre V 59
-
- 10. La définition de l'Éducation d'après Rousseau 59
-
- 10.1 Éducation positive et négative 62
-
- 11. Le portrait de la femme du XVIIème siècle 62
-
- 11.1 Les idées fausses à propos de Rousseau 63
-
- 12. Techniques rousseuiste 67
-
- 12.1 Première technique 67
-
- 12.2 Seconde technique 67
-
- 12.3 Troisième technique 68
-
- 13. Rousseau misogyne, Poullain Philogyne 69
-
- 13.1 S'attaquer aux préjugés 69
-
- 13.2 L'esprit n'a point de sexe 69
-
- 13.3 Les hommes et les femmes sont semblables 69
-
- 13.4 Double avantage pour les femmes 70
-
- 14. Poullain et Rousseau 70
-
- 14.1 Éducation 70
-
- 14.1.1 L'idée de Poullain 70
-
- 14.1.1.1 Chemin vers le bonheur 71
-
- 14.1.1.2 S'adapter à une vie sociale 71

- 14.1.2 L'idée de Rousseau 72
- 14.1.2.1 Former "Homme" selon la raison 73
-
- 15 Concept de Poullain : l'égalité de l'esprit et du corps entre les sexes 73
-
- 15.1 Poullain lutte pour l'égalité entre les deux sexes 74
-
- 15.2 Poullain et la "nature" 74
-
- 15.3 Poullain et le "Contrat social " 75
-
- 16. Concept crée par Rousseau 75
-
- 16.1 Rousseau novateur pour l'égalité entre les hommes 75
-
- 17. Poullain analyseur de la société 76
-
- 18 "homme" de Poullain, développe dans la société 77
-
- 18.1 La pensée de Rousseau concernant la femme 77
-
- 18.2 La pensée de Poullain concernant la femme 77
-
- 19. Une conviction toute rousseauiste 78
-
- 20. 2 hypothèse d'une influence : Poullain / Rousseau 79
-
- 21.1 Poullain homme religieux contre scolastique 79
-
- 21.2 Rousseau homme religieux contre les enseignements catholiques 79
-
- 22.1 Poullain contre les préjugés 80
-
- 22.2 Rousseau contre les préjugés 80
-
- 23 Poullain et Rousseau : les Philosophes des Lumières 80
-
- 23.1 Le souhait de Poullain 81
-
- 23.2 Le souhait de Rousseau 81
-
- 24. Genève=calvinisme 84

Zusammenfassung 84

Bibliographie 93-96

L'origine de l'éducation européenne :

Toute la matière première de civilisation intellectuelle est venue de Rome. La pédagogie et les principes fondamentaux d'enseignement sont venus de la même source, puisque l'enseignement n'est que le raccourci de la culture intellectuelle de l'adulte. Les peuples germaniques étaient des barbares insensibles à tous les raffinements de la civilisation comme : Lettres, arts, philosophie ; il y avait donc entre les Romains et eux un véritable vide moral. Très tôt, un des organes essentiels de l'empire romain se prolongea dans la société française, s'y étendit et s'y développa sans changer pour cela de nature : c'est l'Église qui servit de médiateur entre les peuples hétérogènes, elle fut le canal par où la vie intellectuelle de Rome se transfusa peu à peu dans les sociétés nouvelles qui étaient en voie de formation.

Il y avait donc une puissante affinité, une sympathie secrète entre l'Église et les barbares ; car c'est elle qui répondant à leurs besoins et c'est qu'elle leur rapportait un réconfort moral qu'ils ne trouvaient pas ailleurs. Écoles cathédrales, écoles claustrales, voilà le genre bien humble et bien modeste d'où est sorti tout le système d'enseignement. C'est bien de cette cellule primitive qu'est dérivée l'organisation scolaire dans toute sa complexité. En effet puisque ces écoles sont nées dans l'Église, puisqu'elles sont l'œuvre de l'Église, on s'explique qu'elles aient été à l'origine chose essentiellement religieuse, mais d'un autre côté, parce qu'elles contenaient déjà en elles un élément profane, à savoir tous les emprunts faits par l'Église à la civilisation païenne, on comprend comment, dès qu'elles sont constituées, on les voit faire efforts pour se débarrasser de leur caractère ecclésiastique et devenir de plus en plus laïque.

Dans l'antiquité, tant grecque que latine, l'élève recevait son instruction de maîtres différents les uns des autres et sans aucun lien entre eux. Chacun de ses professeurs enseignait chez lui, à sa façon, et si ces enseignements divers se rejoignaient dans la tête de l'élève qui les recevait, ils étaient donnés indépendamment les uns des autres et s'ignoraient réciproquement. Aucune impulsion, aucune orientation commune. L'un lui apprenait à lire, l'autre à manier sa langue correctement, l'autre à faire de la musique...

Pour le christianisme, l'éducation a pour objet non de développer telles et telles aptitudes spéciales, mais de former l'esprit dans sa totalité, un enseignement incomplet, selon le christianisme, ne peut former qu'une pensée incomplète, ne peut atteindre la pensée à sa racine, en un mot l'enseignement doit être éducatif ; or, il ne peut être éducatif que s'il est encyclopédique. Suivant le christianisme, toutes les connaissances humaines étaient réparties en sept branches ou sept disciplines fondamentales ; ce sont les *septum artes liberales* dont le nom sert de titre aux grands ouvrages de Cassidore. Cette division en sept remonte aux derniers temps de l'antiquité classique, mais au moyen âge, elle n'est plus la conception passagère d'une individualité isolée et pendant des siècles elle va rester la base de l'enseignement.

Cependant les sept arts n'étaient pas tous mis sur le même plan ; ils se répartissaient en deux groupes dont la signification pédagogique était différente, et

que le moyen âge distingue l'un de l'autre avec le plus grand soin.¹ Il n'en est plus de même dès les premières écoles chrétiennes. L'école chrétienne, dès qu'elle apparaît, à la prétention de donner à l'enfant la totalité de l'instruction qui convient à son âge ; elle l'enveloppe tout entier. Il trouve en elle tout ce qui lui est nécessaire. Même il n'est pas obligé de la quitter pour satisfaire aux autres exigences matérielles ; il y passe toute son existence ; il y mange, il y couche, il y vaque à des devoirs religieux. Dans cette école règne une seule et même influence , à savoir l'influence de l'idée chrétienne, celle qui avait le sentiment de former sous l'état particulier de l'intelligence et de la sensibilité, il y a en chacun de nous un état profond d'où les premiers décrivent et où ils trouvent leur unité ; et que cet état profond qu'il faut atteindre si l'on veut faire œuvre d'éducateur, exerce une action durable ; son principe était de former un homme, en d'autres mots, créer chez lui une disposition générale de l'esprit et de la volonté qui lui fasse voir les choses en général sous un déterminé. C'est là ce qui explique l'apparition d'une idée que l'antiquité a totalement ignoré et qui au contraire, a joué dans le christianisme un rôle considérable : c'est l'idée de conversion ; un mouvement profond tout entier par lequel l'âme se tourne dans une direction toute nouvelle, change de position, et modifie son point de vue sur le monde. Or aujourd'hui encore, nous n'entendons pas l'éducation intellectuelle d'une autre manière, elle a pour objet de constituer chez l'enfant un état intérieur et profond, une sorte de polarité de l'âme qui l'oriente dans un sens défini pour en faire un homme ayant acquis une manière humaine de sentir et de pensée ; il s'agit de descendre dans ces profondeurs de l'âme dont l'antiquité n'avait pas conscience.²

Comme les hommes de Renaissance se sont donné pour tâche de détruire, de refondre de fond en comble l'œuvre de leurs devanciers, encore faut-il se bien rendre compte de ce que valait cette dernière : c'est à cette condition qu'il nous sera possible de comprendre et de juger celle de leurs successeurs. Tout d'abord, ce que doit être admis sans réserve dans la période que nous venons de parcourir, c'est son admirable fécondité en matière d'organisation scolaire. C'est à ce moment, en effet, que s'est constitué, et presque de toutes pièces, l'organisme scolaire le plus puissant et le plus complet qu'ait jamais connu l'histoire. En réalité, ce qui marque la Renaissance, c'est une crise de croissance dans l'histoire des sociétés européennes. Le moyen âge, c'est la période de l'enfance. Comme l'enfant qui n'a que juste la quantité de vie nécessaire, les peuples d'Europe n'avaient encore que juste les forces nécessaires pour faire face aux nécessités les plus immédiates de leur existence. Maintenant, au contraire, au XVIème siècle, ils sont entrés dans la période de la pleine jeunesse. Un sang plus riche, plus abondant, circule dans leurs veines ; ils ont beaucoup d'énergie à dépenser et ils cherchent à l'employer, ils ont besoin de plus vastes horizons pour accroître leur activité, de plus vastes espoirs ou elle put se déployer en liberté, et voilà pour quelles raisons l'idéal pédagogique devait nécessairement se transformer.³

¹ Trivium : la grammaire, la rhétorique et la dialectique, qu'on appelait à Rome *trivialis scientia* la science élémentaire qu'enseignait la littérature. *Quadrivium* pour désigner la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique.

² Durkheim : *L'ÉVOLUTION PÉDAGOGIQUE EN France*, p.24-39.

³ Voir . Ibid. 219-221.

L'enseignement scholastique :

On ne fait pas à la raison sa part et, du jour où elle s'est établie quelque part, elle finit toujours par se jouer des barrières artificielles à l'intérieure desquelles on essaie de l'enfermer. Ce fut l'œuvre de scholastique. Elle a introduit la raison dans le dogme, tout en se refusant à nier le dogme. Entre ces deux puissances, elle a essayé de tenir la balance égale ; ce fut à la fois sa grandeur et sa misère. Cette époque dans laquelle Poullain vit, fut tourmentée, ballottée entre le respect de la tradition et l'attrait du libre examen, entre le désir de rester fidèle à l'Église et le besoin croissant de comprendre. Représentée comme plonge dans une sorte de quiétude et de torpeur intellectuelle, elle n'a pas connu la paix de l'esprit ; c'est un des moments où l'esprit humain a été le plus en effervescences, en gestion de nouveautés. ⁴ De plus, l'expérience humaine était trop courte, trop pauvre encore et données positives pour qu'il fut possible d'en tirer des conclusions de quelque portée. C'est par les seules forces du raisonnement qu'il fallait construire cette science destinée, à la fois, à fortifier et à rationaliser le dogme. Le seul moyen d'y parvenir était de rompre les esprits à l'art de raisonner. D'exercer, de tendre tous les ressorts de la vie logique. En réalité ce qui marque la Renaissance, c'est une crise de croissance dans l'histoire des sociétés européennes ; dans lesquelles on ne peut pas accepter sans réserve, sans critique, sans inventaire raisonnée une doctrine qui, par certains côtés, paraît contre nature. Sans y renoncer complètement, on devait sentir le besoin de le réviser, de l'interpréter à nouveau, de manière à le mettre en harmonie avec les aspirations du temps. Or cette révision, cette interprétation suppose un droit de réviser, de contrôler, d'interpréter, en somme un droit d'examiner, qui implique, quoi qu'on fasse, une moindre foi. ⁵

L'École des sexes :

L'idée de clôture marque l'espace dans lequel s'est déployée l'éducation féminine, à savoir les couvents et les institutions religieuses. L'origine de cet enfermement est à chercher dans le mouvement de la Contre-réforme⁶. Les thèses luthériennes ont largement favorisé l'alphabétisation des fidèles ; hommes et femmes devaient savoir lire pour se référer à la Seule autorité des Ecritures. En réponse à la propagation

⁴ *Ibid.*, p.95.

⁵ *Ibid.*, p.220.

⁶ Réforme catholique qui suivit, au XVIème siècle la Réforme protestante. Elle remédia aux abus dont souffrait alors l'Église, et, au moyen du concile de trente, apporta d'importantes modifications dans l'organisation du Saint-Siège et des ordres monastiques dont le nombre fut accru. *Dictionnaire petit Larousse*, p. 1289.

des idées de la Réforme, "les décisions prises lors du concile de Trente⁷ (1545-1563) situent la réaction catholique sur le terrain même de l'adversaire protestant : l'instruction des fidèles en la juste doctrine, dès leur plus jeune âge"⁸ L'éducation des filles devient un instrument au service de la reconquête religieuse et morale, selon l'argument largement usité que les filles sont de futures mères et qu'à ce titre leur rôle pédagogique est de premier ordre. Cet argument deviendra par la suite récurrent, comme lors de la Révolution française où l'on autorisa les femmes à assister aux séances de la Convention à fin qu'elles puissent bien éduquer leurs fils. Alors on voit bien que si l'éducation des femmes constitue aux XVIème et XVIIème siècles un sujet d'interrogation et de débat, ce n'est pas en vue de sa propre fin. On est en droit de se demander dans un premier temps, faut-il éduquer les femmes pour leur propre bien ? La réponse est non. La question est close, dès lors que le souci de l'éducation des femmes répond à une autre finalité : faire obstacle à la Réforme, qui est donc indirectement à l'origine de cette autonomisation des femmes. L'éducation vise essentiellement les futures épouses, futures mères et futures épouses de Dieu. Les couvents, qui servent aussi d'écoles, selon l'application des décrets du concile de Trente, doivent rétablir un modèle de vertu, ainsi la clôture désigne la nature de la question de l'éducation des femmes à l'image de l'espace dans lequel s'effectue leur formation. Ce ne sont donc pas les femmes qui possèdent une éducation mais bien l'éducation, le savoir représente symboliquement par le lieu dans lequel on le dispense, qui les détient, qui en fait des "détenues". Bien sur, l'éducation ou le savoir destinés aux femmes sont sexués, c'est-à-dire différents de ceux qu'on enseigne aux hommes. Ils reproduisent un certain ordre social qui se fonde sur l'idée d'une inégalité naturelle entre les sexes. Au XVIIème siècle, l'homogénéité de la société française repose précisément sur une hétérogénéité qui n'a rien de naturel ou d'universel : la différenciation sexuelle pensée dans et par l'inégalité. Ainsi Poullain de la Barre ne cesse de s'étonner des propos tenus sur les savantes, qui tendent non seulement à théoriser un savoir sexué mais aussi à instaurer un clivage entre les femmes "dignes" de leur condition féminine et celles qui la transgressent.⁹

*" Et s'il arrive que quelques-unes se distinguent du commun par la lecture de certains Livres, qu'elles auront eu bien de la peine à attraper, à dessein de s'ouvrir l'esprit, elles sont obligées souvent de s'en cacher : la plupart de leurs compagnes par jalousie ou autrement, ne manquant jamais de les accuser de vouloir faire les précieuses"*¹⁰

⁷ (lat. *concilium*, assemblée). Réunion d'évêques et de docteurs en théologie, qui décident des questions de doctrine et de discipline ecclésiastique. Ibid., p.237.

⁸ Martine Sonnet : *Une fille à éduquer, in histoire des femmes...*, op.cit., vol.III, p.113. Dans : Dorlin, Elsa: *L'évidence de l'égalité des sexes. Une philosophie oubliée du XVIIème siècle*. Paris: L'Harmattan, 2000.

⁹ Dorlin : *L'évidence de l'égalité des sexes*. Une philosophie oubliée du XVIIème siècle, p.52-55.

¹⁰ Poullain de la Barre : *De l'Égalité des deux sexes...*, p.98

La vie de Poullain de la Barre

François Poullain de la Barre, est né à Paris en juillet 1647, d'une famille catholique et honnête [entendez honorable], assez aisée pour le pousser aux études commodément et avec honneur jusqu'à la prêtrise et au Doctorat à quoi "*il fut destiné dès son enfance.*"¹¹ Il appartient à une famille de robins occupant, dans les cours dites souveraines. Poullain était aussi un homme du monde et il avait fréquenté les salons.

Envoyé à l'université de Paris, il devait, au moment où il composa *l'Éducation des dames*, juger sévèrement son long écolage :

'Après m'estre élevé autant que mon âge me le permettait aux degrez scientifiques, dont on honnore dans le pais Latin ceux qui ont étudié les opinions que l'on y enseigne : je me suis mis un jour à faire réflexion sur ce que j'y avois appris. Je fus assez étonné de trouver que j'avois perdu ma peine(...). Vous vous imaginez bien que cette pensée ne me donna pas peu de chagrin, de voir qu'après avoir étudié depuis neuf ans jusques à vingt avec beaucoup d'application et de succez pour un écolier , je n'étois guère plus avancé que si je n'eusse jamais rien fait(...)'¹².

Il est envoyé à la faculté de théologie de la Sorbonne où l'on enseignait la scolastique selon Saint Thomas.¹³ D'après les statuts en vigueur, la durée des études pour le baccalauréat était fixée à cinq ans et l'âge requis était vingt-neuf accomplis.¹⁴ Il ne faut pas douter, qu'il ait été désabusé après coup, n'empêche qu'au début, il était aussi convaincu par la scholastique que brillant dans l'obtention de ses grades.

Cependant son œuvre contient peu d'allusions à ses études de théologie. Deux sont explicites :

¹¹ *Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane* (Basle, 1733), vol. 6, p. 1101 (voir les appendices) Par la suite toutes les citations biographiques sans référence renvoient à cet article. C'est toujours moi qui souligne sauf indication contraire.

¹² Poullain de la Barre : *De l'Éducation des Dames*, pp. 332-333.

¹³ Thomas d'Aquin fut essentiellement un docteur de l'Église ; il fut un docteur en théologie et en philosophie ; le mystique qui ne sépara jamais complètement ses méditations de l'enseignement qui s'en inspirait. Le problème était plutôt comment introduire du philosophique dans une théologie sans corrompre l'essence de la théologie ; pour lui la théologie doit être conçue comme une doctrine de la Révélation. (Le thomisme, introduction)

¹⁴ Féret : *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, t. I, p.25.

“Vous devez bien juger que pendant que j’ay este scholastique, je les[les femmes] ay considérées scolastiquement’ comme des monstres, et comme étant bien inferieures aux hommes, parce que Aristote et quelques Théologiens que j’avois lus les considéraient de la sorte.”¹⁵

Ce qui est certain en tout cas c’est qu’à cette époque Poullain n’avait pas l’intention d’aller au-delà du baccalauréat ¹⁶:

”Je remarquay(...) que tout ce que je savois n’étoit d’aucun usage dans le monde que pour faire fortune par une certaine voye ou je ne voulois pas entrer”¹⁷

On estime que Poullain était contre le modèle scholastique. Cela étant dit, si quelqu’un lisait l’œuvre de Descartes ou appliquait ce qu’il disait, serait puni, la pensée et l’application des œuvres de Descartes, étaient considérées comme contre scholastique. Depuis 1663, Descartes était sur la liste des indexes de Sorbonne ; Comme l’a fort bien rappelé Bernard Magné dans sa thèse : *“L’Université avait mis Descartes à l’index en 1663. En 1669 les candidats à la chair de philosophie du Collège royal durent soutenir des thèses anticartésiennes...Des sanctions frappaient les tenants du cartésianisme”¹⁸* en 1671, l’archevêque de Paris,, fait une interdiction exprès, que dans les universités, on apprendra d’autres choses que la scolastique ; et un cartésien nommé Cally, l’évêque et professeur de théologie à Caen, a été placé sous le mandat d’arrêt à cause de ses croyances cartésiennes.¹⁹

Dans ce contexte, la référence aux contextes majeurs de la philosophie cartésienne pouvait correspondre pour Poullain à un ralliement à la lutte engagée contre l’hégémonie répressive de la scholastique et de la Sorbonne, ralliement dont la philosophie cartésienne, vingt-cinq ans après la mort de son auteur, était devenu le

15 Poullain de la Barre : *De l’Éducation*, p.334. Aristote Savant et philosophe grec (384-322 av. J.-C.). Alors que son maître Platon privilégiait les mathématiques et les Idées, il réhabilita la connaissance de la nature, suspendue au <<premier moteur>> qu’étudie la métaphysique. Il créa la logique et aborda dans une œuvre encyclopédique tous les domaines de savoir. Le fait qu’Aristote est inégalitaire est aussi évident dans son analyse des relations entre l’homme et la femme. Selon Aristote, l’inégalité biologique naturelle des femmes explique et justifie, leur traitement comme des inférieurs. LE ROBERT DICTIONNAIRE D’AUJOURD’HUI

¹⁶ Cette déclaration contredit celle de M. Magné selon qui Poullain “briguit” le titre de docteur en théologie (le féminisme de Poullain de la Barre, origine et signification, thèse dactylographiée de 3^{ème} sicle. Université de Toulouse, 1964, p. 125). Le Moreri dit spécifiquement qu’il fut destiné à cette carrière dès son plus jeune âge.

¹⁷ *Ibid.*, p.332

¹⁸ Magné : *Éducation des femmes et féminisme chez Poullain de la Barre (1647-1723)*”-op.cit.p.152.

¹⁹ Magné : *Le féminisme de Poullain de la Barre : Origine et Signification*, Diss., Toulouse, 1964.

symbole. Poullain de la barre dénonça avec force la fausse connaissance des doctes et des savants. Les femmes, du fait de l'ignorance et de l'incapacité dans lesquelles elles étaient maintenues, représentaient pour lui une possibilité de renouvellement philosophique et social :

*“Quant je leur ay demande ce qu’elles pensoient de leur âme, elles ne m’ont pas répondu que c’est une flamme fort subtile...elles répondoient au contraire...”*²⁰

À ne pas oublier qu’avant sa conversion à la nouvelle philosophie, il fréquentait aussi l’Académie des orateurs de Richesource, dans les années 1664-1666, Cette académie, fondée par Richesource et dont la période de gloire s’étendit de 1660 à 1665, connut un grand succès, grâce à ses cours d’éloquence que fréquenta Fléchier, mais aussi grâce à ses conférences publiques accourant le beau monde de l’un et de l’autre sexe. Philosophiquement Richesource traitait les questions de philosophie selon les maximes d’Aristote et la méthode de Saint Thomas, cela veut dire qu’il restait fidèle à la scholastique :²¹

*“ Il n’y a pas long tems qu’il y avoit encore à Paris, une académie des Orateurs [sic]. Un homme habile et verse dans la langue, et dans l’éloquence, recevoit chez lui les jeunes gens qui se destinoient, ou à la chair, ou au Barreau, l’on apportoit toutes les semaines à l’Académie un Discours, qu’ils lisaient et qu’ils déclamaient. L’on apportoit toute les semaines à l’Academie un Discours qu’on lisoit et qu’on déclamoit. On donnoit des avis sur la Langue, sur le stile’ et sur la déclamation, et souvent sur les choses mêmes. Je sai par ma propre experience combien ces exercices étoient utiles. C’est ce qui m’oblige de les indiquer.”*²²

Comment il s’est rendu compte de Descartes ?

“Un jour que j’étois dans un extreme dégoust pour toutes les sciences de l’Ecole, il m’arriva par le plus grand bonheur du monde, que je me laissé conduire par un de mes amis à une compagnie où un Cartésien nous parla de quelque chose qui concerne le corps humain(...) Je vous avoue que je fus fort surpris de ne rien entendre que d’intelligible et de clair ; de voir que l’on raisonnait sur des principes si simples et si vrais que je ne pouvois m’empescher d’en tomber d’accord ; et que l’on en tirait des conclusions qui donnoient en peu de mots l’éclaircissement de certains mystères qui m’avoient prodigieusement embarrassé(...)Je commençay a me défier de mes Maistres, et a croire qu’ils avoint este comme moy les dupes de l’opinion et de la coutume. Je changeay en estime le mépris et l’aversion que l’on m’avoit

²⁰ De l’égalité des deux sexes, discours physique et moral ou l’on voit l’importance de se défaire des préjugés.-1673, p.43. Dans : Alcover: Poullain de la Barre: Une aventure philosophique.

²¹ Ibid., P.14.

²² Poullain de la barre : *Essai des remarques particulières sur la langue françoise pour la ville de Genève*. Genève, p. 691.

*inspirée pour Descartes ; je pris la résolution de l'étudier, permettant a ma mémoire d'oublier tout ce que j'avois appris ; et je me suis si bien trouve de ce changement, qu'en six mois j'ay plus fait de progrès suivant à peu près la méthode dont je vous ay parle, que je n'avois fait en six années suivant la méthode vulgaire.*²³

C'est en lisant *L'Homme* de Descartes que Malebranche aussi se convertit au cartésianisme. Si l'on croit le Moreri, cet abandon de la Scholastique remonterait donc à l'année 1667 :

"La philosophie de Descartes, qui commençoit à s'établir par les conférences publiques et particulières de plusieurs Scavans Cartésien, lui donna l'idée et le goût des connoissances vraies et solides. Ainsi dégouté des sciences scholastique, il les quitta sur le point d'entrer en licence pour le Doctorat de Sorbonne."

Sa conversion se situerait donc en 1667, l'abandon de la Sorbonne est pour Poullain de la Barre comme une conséquence de la découverte de Descartes ; aux pensées de qui il s'adonna avec fureur, puisqu'il affirme qu'il apprit plus en "six mois" que pendant les "six années" de sa formation traditionnelle.²⁴ Tout en abandonnant provisoirement la philosophie, il se sera consacré un moment à l'enseignement des langues et produit un petit ouvrage intitulé : *Les Rapports de la langue Latine avec le Française*, pour traduire élégamment et sans peine(1672) et *essai des remarques particulières sur la langue Française pour la ville de Genève*(1691).

De 1673 à 1675 la situation des femmes lui inspira, coup sur coup, *L'Égalité des deux Sexes*(1673), *l'Éducation des Dames*(1674) et *l'Excellence des Hommes*(1675). Il souligne, dans le second que c'est son cartésianisme qui l'a conduit à mettre en question le préjugé, alors quasi universel, de l'infériorité des femmes.

La fin de 1680, il est curé de la Flamengrie , une commune française, située dans le département du Nord et la région Nord-Pas-de-Calais²⁵ où il exerça les fonctions de prêtre pendant sept ans, A partir d'octobre 1685, il est curé de Saint-Jean Baptiste de Versigny faisant partie du diocèse de Senlis, où il exerça ses fonctions jusqu' en avril ou mai 1688.

À noter que les mesures disciplinaires contre les prêtres qui étaient favorables aux idées nouvelles (le cartésianisme et le jansénisme), furent les causes pour que Poullain de la Barre soit victime de l'intolérance de son temps²⁶ et qu'il s'en fuit en 1688, Trois ans après la révocation de l'Edit de Nantes, il partit pour Genève où il

23 Poullain de la Barre : *De l'Éducation des Dames*, p.334 Dans : Armogathe: *De l'égalité des deux sexes*, la "belle question". P. 17-26.

24 Poullain de la Barre : *De l'Éducation des Dames*, p.336

²⁵ [http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Flamengrie_\(Nord\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Flamengrie_(Nord))

²⁶ Francisque Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne* (Paris : Delagrave, 1868), vol. I, chap. XXII, pp. 466-485. Le chapitre est consacré à la persécution du cartésianisme en France.

s'installa définitivement. Après que la situation religieuse à Genève devient plus relaxant, il obtint une position tiède celle d'un Professeur au collège de Genève.²⁷

Bref, en 1720 il publia son dernier livre, *une traitée volumineuse sur les critiques biblique et théologiques*. Il est mort à Genève en mai 1725²⁸.

Si la période française de sa vie était troublée de mesures disciplinaires, de persécutions, peut-être, -son anonymat en témoigne- sa période genevoise qui correspondait pour l'auteur à une maturité sociale fut marquée de prises de position religieuses non moins paradoxales. En effet, *La doctrine des protestants* de 1720, justifiée par le Missel romain, renvoyait dos à dos les orthodoxies respectives des protestants et catholiques romains et lançait un appel à la concorde ; Poullain dit lui-même :

*” Comme cette étude m’a fait entrer dans ses pensées sur la messe, fort différente de celles qu’en ont les catholiques et les protestants, je me suis déterminé à les rendre publiques, comme pouvant servir à justifier. Quelques points importants de la doctrine des Protestans auprès de ceux d’entre les catholiques qui aiment la Vérité et la paix ”*²⁹

La théorie et la méthode : Descartes et “Discours de la méthode”:

On se demande si l'œuvre de Poullain de la Barre s'inscrivait-elle dans la perspective rationalisme cartésien ? Pour comprendre l'importance de Poullain de la Barre comme philosophe indépendant, il faut revenir à son utilisation de Descartes. Au niveau de la méthode, Descartes est évidemment très précieux : De nombreux exégètes l'ont constaté, et il est indéniable que les deux premiers traités touchant à la condition des femmes sont émaillés de formules empruntées le plus souvent au Discours de la Méthode : devoir de libre examen, pratique du doute³⁰, nécessité de parvenir à des idées claires et distinctes. Cela étant dit ; les deux facteurs de la méthode de Descartes qui influencent, le plus, Poullain de la Barre sont : le libre-

²⁷ L'article "Marinella" de son *Dictionnaire historique et critique*. Dans : Alcover : *Poullain de la Barre*, Bibliographie.

²⁸ Alcover : *Poullain de la Barre*, Bibliographie.

²⁹ Poullain de la Barre : "*La doctrine des protestans*", Préface, p. IV- Genève.

³⁰ "Ce doute est universel et il l'emploie personnellement dans tous les sujets, tout en conseillant aux autres la prudence qui doit décider comment il en faut user et quand."

examen et le doute qui permettent de rejeter les autorités scolastiques³¹ et d'analyser le préjugé du sens commun (qui n'est pas le bon sens).

"Mais ce doute est aussi méthodique car son but est de "nous faire trouver des raisons claires de ce qu'autrement l'on ne connoit qu'avec confusion." ³²

On peut en outre trouver des allusions éparses à la physiologie mécaniste de Descartes, ajoutons que dans ses conseils bibliographiques à l'intention des dames, Poullain de la Barre prônait la lecture du *Traité de l'Homme*, de Descartes, de son *Traité des passions*, et de la correspondance de ce dernier avec Christine de Suède³³ et la princesse de Bohême (Palatine)³⁴.

Alors Poullain était sûre de ce que Descartes disait, pour lui la méthode de Descartes était la plus convenable contre les préjugés, qui étaient comme des barrières pour arriver au concept de l'égalité dans la société.³⁵

"sa méthode est la plus universelle, la plus naturelle, et la plus conforme au bon sens et à la nature de l'esprit humain et la plus propre à discerner le vrai avec le faux, mesme dans les ouvrages de celui qui en est l'Auteur." ³⁶

Il n'a pas seulement confiance en raison, mais il l'utilise déjà. Cependant il n'est pas quelqu'un qui suit Descartes aveuglement, il fait des critiques sur ce que dit Descartes, ce qui le rend digne de confiance³⁷

³¹ (gr. *Skholastikos*, relative à l'école). Se dit de ce qui s'enseigne suivant la méthode ordinaire des écoles : enseignement philosophique. Qui a rapport aux écoles du Moyen Age et à leur méthode d'enseignement, fondée sur la tradition et l'emploi du syllogisme : la philosophie de Descartes rompt avec la tradition scolastique. Dans : *Petit Larousse*, p.953.

³² *Ibid.*, 116.

³³ Fille de Gustave- Adolphe, reine de Suède, née à Stockholm (1626-1689). Elle abdiqua en 1654, après s'être convertie au catholicisme. Elle protégea Descartes. Elle fit assassiner à Fontainebleau, son favori Monaldeschi, et alla mourir à Rome. *Petit Larousse*, p. 1273.

³⁴ Titre de Charlotte –Elisabeth De Bavière, elle fut abbesse protestante et célèbre pour la correspondance philosophique qu'elle maintint avec Descartes. *Petit Larousse*, p. 1151 & Wikipedia.

³⁵ Fauré: *Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur*. In : *Corpus*. Revu de philosophie 1 (1985), p. 43-51.

³⁶*Ibid.*, p.325-326.

³⁷ Hauser: *Gesellschaftsbild und Frauenrolle in der Aufklärung*, p.30.

*“Je ne pretends point icy que Des-Cartes soit infaillible ; que tout ce qu’il a avancé soit vray et sans difficulté ; qu’il le faille suivre aveuglement, et que d’autres ne puissent rien trouver d’aussi bon et mesme de meilleur que ce qu’il nous a laissé. Je vous dis seulement que je croy que c’est un des plus raisonnables Philosophes que nous ayons...”*³⁸

Mais surtout c’est le résultat de la méthode qui est pour Poullain très important, notamment la distinction puis l’union de l’âme et du corps. En effet, c’est parce que Descartes introduit une séparation entre le corps et l’esprit, que peut s’affirmer et se prouver, l’égalité entre l’homme et la femme. Poullain de la Barre est conscient qu’il faudrait s’intéresser à la différence des sexes vue sous l’angle de l’union de l’esprit et du corps. Lorsqu’il pense l’union de l’âme et du corps, il la pense de la même façon chez l’homme et la femme ; la différence liée à l’organe sexuel n’intervient pas. En séparant l’esprit et le corps, Descartes et sa philosophie Balayant tous les arguments contre l’égalité des femmes, arguments fondés en général sur la particularité de leur corps. Avec le cartésianisme et la prééminence, dans le degré de certitude ontologique, de l’esprit sur le corps, tout cela n’est plus qu’absurdités, comme dit Bayle.³⁹

Les règles de la méthode de Descartes :

Descartes (René), philosophe, mathématicien et physicien Français, né à Touraine [1596-1650]. Tandis que dans ses travaux scientifiques, il raisonne en matérialiste, il apparaît dans ses recherches métaphysiques comme un idéaliste : ses méditations fondèrent la métaphysique moderne, ruinèrent la scolastique et donnèrent une méthode nouvelle pour diriger la raison. Cette méthode qui porte dans son ensemble, le nom de cartésianisme, est résumée dans la phrase suivante :

*“Pour atteindre a la vérité, il faut une fois dans sa vie se défaire de toutes les opinions que l’on a reçues et reconstruire de nouveau, et des le fondement, tous les systèmes de ses connaissances” Par intuition et par déduction, Descartes découvre alors la vérité de sa propre existence et de l’existence de Dieu. Il développa son point de vue dans les Règles pour la direction de l’esprit, le discours de la méthode, les méditations métaphysiques, des passions de l’âme.*⁴⁰

Les quatre premières règles essentielles de la méthode de Descartes sont pour Poullain les plus importantes ; en relation avec son argument que tous les hommes et toutes les femmes doivent avoir accès aux sciences, ce qu’il estime d’une façon précise dans des règles trois et quatre :

38 Poullain de la Barre : *De l’Éducation des Dames*, p.325.

39 Fraisse: *Poullain de la Barre, ou le procès des préjugés*. p. 32.

40 *Petit Larousse*, p. 1312.

“Tout ce que les Maitres peuvent faire pour nous conduire à cette connoissance, c’est d’appliquer notre esprit à ce que nous remarquons pour en examiner les apparences et les effets , sans précipitation ni préjugé, et de nous montrer l’ordre qu’il faut tenir dans la disposition de nos pensées , pour trouver ce que nous cherchons. ”⁴¹

(1) <<Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c’est-a-dire d’éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n’eusse aucune occasion de le mettre en doute. >>

(2) <<Le second, de diviser chacune des difficultés que j’examinerais, en autant de parcelles qu’il se pourrait, et qu’il serait requis pour les mieux résoudre. >>

(3) <<Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés, à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l’ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres. >>

(4) <<Et le dernier de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre. >>⁴²

‘Après avoir examiné cette opinion, suivant la règle de vérité, qui est de n’admettre rien pour vrai qui ne soit appuyé sur des idées claires et distinctes ;(...)⁴³.

Référant à son argument, que tous les hommes et toutes les femmes doivent avoir accès aux sciences, Il l’estime d’une façon très claires dans des règles trois et quatre :

“Tout ce que les Maitres peuvent faire pour nous conduire à cette connoissance, c’est d’appliquer notre esprit à ce que nous remarquons pour en examiner les apparences et les effets , sans précipitation ni préjugé, et de nous montrer l’ordre qu’il faut tenir dans la disposition de nos pensées , pour trouver ce que nous cherchons. ”

Avant les apologistes féminins écrivaient pour un publique masculin, Poullain se réfère aux femmes sans galanterie et de façon très explicite. Par exemple dans le passage ci-dessous :

“Pour donner moyen de répondre (aux)plaintes (des adversaires de l’Égalité des Sexes), l’on avertit les personnes d’Esprit, et particulièrement les Femmes qui ne sont point la Dupe de ceux qui prennent autorité sur elles, que si elles se donnent la peine de lire ce traité, avec l’attention, que merite au moins la varieté des matieres

41 *Ibid.*, p. 57.

42 Poser : René Descartes. Eine Einführung, p.30. Ainsi Descartes : *Discours de la Méthode* .p. 30-32

43 Poullain de la Barre : *Égalité des deux sexes*. P.10.

*qui y sont, elles remarqueront que le Caractere essentiel de la verité, c'est la clarté et l'évidence.*⁴⁴

Il parle non seulement à propos d'elles, mais aussi à l'égard d'elles, même avec elles et il attend une réponse de leur part.⁴⁵Elles ne sont pas seulement, objets de débats, comme pour les apologistes masculins, mais les partenaires de communication, non pas les individus sous la pression de la société qui doivent être éduquées et libérées, mais des êtres humains matures, raisonnables pour décider de leur propres destins.⁴⁶

L'essence de l'esprit consiste en la pensée

Etant manifeste par la lumière que *"tout ce qui agit et ou existe"*, à quoi Descartes répondit : *"de ce que je pense me promener, je puis fort bien inférer l'existence de mon esprit, qui a cette pensée, mais non celle de mon corps, le quel se promène"*⁴⁷

Il faut croire que cette objection a paru fondamentale à Descartes puisque dans les *Principes* il explique de nouveau sa pensée *"si je dis que je vais ou que je marche, et que j'infère de la que je suis (...) cette conclusion n'est pas tellement infallible (...) au lieu que si j'entends parler seulement de l'action de ma pensée ou du sentiment, c'est-à-dire la connaissance qui est en moi, qui fait qu'il me semble que je vais ou que je marche, cette même conclusion est si absolument vraie que je n'en puis douter"*⁴⁸

Pour Poullain comme pour Descartes l'essence de l'esprit consiste en la pensée. Le premier définit ainsi : *"penser, c'est-à-dire connoître en plusieurs manieres, se déterminer suivant ses connoissances' et donner occasion au corps de se mouvoir en plusieurs façons"*⁴⁹; le second : *"Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est une chose qui doute, qui entend, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent"*⁵⁰

44 Poullain de la Barre: *l'Égalité entre les deux sexes*, p.11.

45 POULLAIN, *De l'Excellence des Hommes contre l'Égalité des Sexes*, p. 118.

46 Hauser: *Gesellschaftsbild und Frauenrolle in der Aufklärung*, p.29.

⁴⁷ *Cinquième objections et réponses*, op.cit., vol. II, pp.310 et 401 Dans : Alcover : *Une aventure philosophique*, p.54.

⁴⁸ *Principes*. 1 ère partie. &9(op.cit.vol.I.p.96).

⁴⁹ Poullain de la Barre : *De l'Éducation*, p.237-238.

⁵⁰ *Deuxième Méditation*, op. cit. vol. II. p. 111 : cf. aussi les *Principes*, 1 ère partie, & 9.

On sait qu'après le *Cogito*, aussi bien dans le *Discours* que dans les *Méditations*, Descartes passe à la seconde évidence, celle de l'existence de Dieu, et c'est de la certitude de l'existence d'un Dieu non trompeur qu'il conclura, dans la *Sixième Méditation*, que le monde hors de la pensée, y compris le corps, existe réellement. Si Poullain a une fois mal compris Descartes, c'est bien là. Immédiatement après la preuve de l'existence de l'esprit, il "prouve" celle du corps. L'incompréhension est si énorme qu'elle vaut la peine d'être analysée :

"L'esprit a plus lieu de douter s'il est uni à un corps, que s'il existe luy-même. Parce que regardant ce corps comme une chose séparée de soy, et l'imagination luy ayant fait croire souvent par illusion qu'il possédoit des choses dont il estoit privé, et qui mesmes ne pouvaient estre du tout, il semble qu'il s'en puisse defier en cette rencontre, et douter si elle ne le joue point, en luy disant qu'il a un corps. Au moins faut-il nous en assurer avec raison, au lieu que les autres hommes ne le scavent que par coutume. Voicy comment je le fais. Je concluois tout a l'heure, que j'existe, moy qui pense, parce que j'agis : y avant une chose dont je ne me puis séparer, qui me donne du plaisir et de la douleur, sans que j'y contribue, et mesme très souvent malgré moy, il faut de nécessité que cette choses que j'appelle mon corps, existe réellement " et plus loin il répète : *"nous concluons que nous avons un corps parce que nous le sentons".*⁵¹

À noter que "Sentir" est aussi pour Descartes une "pensée" :

*"(...) sentir ne m'apprend rien sur l'existence réelle du corps ; dire qu'on sent son corps, ce n'est que décrire un état de conscience.*⁵²

Poullain a mal compris Descartes ainsi que théologiens thomistes ont achoppé à la même difficulté (.....) la métaphysique de Descartes est ardue. Il pensait qu'une élite seule pouvait la comprendre, ce qui a fait dire à Gouhier que c'est une "métaphysique aristocratique"⁵³

*"Il s'agit par tout de bien penser. On le fait en appliquant sérieusement son esprit aux objets qui se présentent, pour s'en former des idées claires et distinctes, pour les envisager par toutes leurs faces et tous les rapports differens, et pour n'en juger, que sur ce qui paroît manifestement veritable. Il ne faut avec cela que disposer ses pensées dans un ordre naturel, pour avoir une science parfaite. Il n'y a rien en cela qui soit au dessus des femmes ;(...)"*⁵⁴

⁵¹ Poullain de la Barre : *De l'Éducation*, pp.115-116 et 117 Dans. Alcover : *Cartésianisme et Anti scholastique*. p.54-55.

⁵² Voir. L'analyse de ces questions épineuses dans l'ouvrage cité de Gouhier, ch. 13, surtout pp. 369-373. Piéron avait déjà remarqué, sans l'expliquer, cette infidélité de Poullain ; mais il aurait du l'excuser, lui qui soutient *que Descartes" a de la peine à établir" l'existence du corps"* (art. cit. p.16, note 2)

⁵³ *La pensée religieuse de Descartes* (Paris : Vrin, 1924), pp. 300-307.

⁵⁴ Poullain de la Barre: *l'Égalité entre les deux sexes*, p.57 et 64

Toute l'incompréhension de Poullain en ce qui concerne la métaphysique de Descartes vient de l'esprit qui sent.

“ Qu'il n'y a en nous que deux sortes de pensées, à savoir la perception de l'entendement et l'action de la volonté. Car toutes les façons de penser que nous remarquons nous en peuvent être rapportées à 2 générales, dont l'une consiste à apercevoir par l'entendement, et l'autre à se déterminer par la volonté. Aussi sentir, imaginer et même concevoir des choses purement intelligibles, ne sont que des façons différentes d'apercevoir ; mais désirer, avoir de l'aversion, assurer, nier, douter sont des façons différentes de vouloir. ⁵⁵

Bien qu'il y ait la nécessité des idées claires dans toute son œuvre, le cartésianisme ne fut pas suffisant pour construire une philosophie sociale, en revanche, il contenait plusieurs éléments qui conduisaient à cette philosophie ; un de ces éléments fut l'épistémologie égalitaire et la théorie de l'être humain, dans le corps et même dans la pensée. ⁵⁶

Le point non commun :

Le premier point sur lequel, le point de vue Poullain s'accorde avec celui de Descartes ; c'est : si la raison tant que faculté est égale en tous, on arrive à la connaissance des choses par deux voies ; c'est-à-dire l'expérience et la déduction (*Règles pour la direction de l'esprit*, règle II). Ce à quoi Poullain fait écho dans la *Doctrine des protestants*:

“Ces principes[ou Notions communes] et ces règles se forment naturellement, mais diversement dans tous les hommes, par l'Expérience et la Réflexion ; et se découvrent, ou du moins se font sentir à tous ceux qui aiment la vérité(...)” ⁵⁷

L'autre point partagé entre ces deux philosophes est “ savoir”, Poullain est convaincu qu’ “ il faut être savant pour être solidement vertueux”. Car le savoir améliorerait moralement les femmes.

Et enfin, *libre arbitre et volonté*, sont ceux que Poullain a retenu du message de Descartes et il a vu que Descartes était un philosophe et contrairement aux autres, un philosophe ouvert !

Poullain est un cartésien exceptionnel ; concernant sa philosophie, il touche les issues politiques et sociales avec prudence. Il n'est pas une personne qui supporte l'absolutisme avec enthousiasme, en outre, il est le seul à produire le cartésianisme social.

⁵⁵ Voir. Descartes : *œuvres et lettres*, p.585.

⁵⁶ Alcover : *Poullain de la Barre: Une aventure philosophique*. p.49.

⁵⁷ Poullain de la Barre : *Doctrine des protestants*, p.270.

Les institutions, religieuse et politique, que Descartes a nie osé de toucher, sont le sujet de Poullain, Si bien que malgré son cartésianisme Poullain n'est pas un cartésien ; c'est un hérétique, fidèle, aussi longtemps qu'il est convaincu, infidèle quand on l'invite à obéir à ce qu'il pense relever aussi du domaine du doute et du libre-examen.⁵⁸

Le sexisme de la pensée de l'école repose non seulement sur une philosophie, mais aussi sur une physique. A la physique aristotélicienne⁵⁹ des quatre éléments (eau, terre, feu et air et des quatre qualités élémentaires (dont deux actives, le chaud et le sec, et deux passives, le froid et l'humide), correspond en psychophysiologie la fameuse théorie des tempéraments, celle des deux types "chaud/sec" et "froid/humide". C'est elle que vise Poullain lorsqu'il renvoie dans *l'Excellence des hommes* à Cureau de la Chambre⁶⁰, selon ce dernier et les médecins de l'époque :

*"Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître que les hommes generalement parlant,(...)sont d'un temperamment plus chaud et plus sec que les femelles, ce qui cause qu'ils ont plus de force, de vigueur, de liberté et de santé et qu'ils vivent plus longtemps(...) les femelles au contraire ont moins de chaleur et de secheresse, ou pour me servir des termes ordinaires , son d'un temperamment froid et humide ; vigoureux que les hommes".*⁶¹

Cette différence est à la fois naturelle et raisonnable dans la mesure où elle s'accorde avec la finalité de la nature :

*"Car ayant pour but de perpetuer les especes par la voye de la generation, à laquelle le masle et la femelle sont absolument necessaires, elle [la nature]a dû donner au premier qui y concoure comme cause active et efficiente (...) et donner à la femelle qui n'est qu'une cause passive (...) des qualitez plus molles et moins active"*⁶².

Selon la theorie de l'individualisation par la matière, l'esprit est dépendant du corps, alors esprit agira d'une manière plus noble quand il se trouve dans un corps dont les

⁵⁸ *Ibid.*, P.77.

⁵⁹ Aristote : philosophe grec, né à Stagire en Macédoine (384-322av. J.-C.) fut le précepteur et l'ami d'Alexandre le grand et le fondateur de l'école péripatéticienne. Son système nous montre toute la nature comme un immense effort de la matière pour s'élever jusqu'à l'acte pur, c'est – à - dire a la pensée et à l'intelligence. Il est l'auteur d'un grand nombre de traites de logique, de politique, d'histoire naturelle, de physique. Pendant tout le moyen âge, il resta l'oracle des philosophes scolastiques. Il est le fondateur de la logique formelle (organon) et de la morale comme science Ethique à Nicomaque. Dans : *PETIT LAROUSSE*.

⁶⁰ Marin. Cureau de la Chambre : né en 1594 et mort à 1669, médecin et philosophes français, conseillé et médecin de Louis XIV

⁶¹ Poullain de la Barre ; *De l'Excellence des Hommes*, p. 134-135

⁶² *Ibid.*, p.135-136

organes ont un tempérament plus proportionné. Bref, la constitution chaude et sèche appartenant aux males a plus de proportion et de convenance pour l'esprit et pour la vertu. D'après Cureau, la chaleur produit "la force", "la hardiesse", "la magnanimité", "la libéralité", "la clémence" et "la justice" et la sécheresse produit, "la fermeté", "la constance", "la patience", "la modestie", "la fidélité", "le jugement".⁶³

Quant à Descartes, il partage lui aussi l'opinion de Cureau ; pour lui la morale et la psychologie s'appuient sur une physiologie :

"L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher(Discours , 6ème partie)

a)La distinction entre ontologie et la métaphysique :

On passe de *l'Homme* au *Traité des passions*, on découvre que certaines passions sont liées à ces différences des esprits, ainsi le courage et la hardiesse viennent d'une certaine chaleur ou agitation, l'émulation est également reliée à la chaleur, la lâcheté et la peur au contraire sont accompagnées de langueur ou froideur⁶⁴

Descartes ne parut guère préoccupé par la différence des sexes. Son souci ne dépassa guère la formulation des hypothèses à propos de la différenciation morphologique du fœtus. La différence entre les sexes n'avait aucune valeur ontologique et révélait des modes de diversification de substance étendue ou corporelle. L'"ego" constitutif de l'être, que Guérault réduit à la pensée, et Alquié à la liberté, est étranger aux phénomènes organiques et fonde l'égale dignité de l'homme et de la femme. Par delà leur destinée historique. C'est cet aspect de la pensée de Descartes que retiendront les philosophes idéalistes et chrétiens ; en particulier, les auteurs féministes de la fin du XVIIème siècle se réclameront de la précellence, maintes fois proclamée par Descartes, de l'âme, pour justifier leur théorie d'une égale aptitude de la femme à toutes les fonctions de l'entendement⁶⁵

Pour Descartes en effet nul passage ne menait du corps seul à l'âme seule.

⁶³ Voire. *Ibid.*, p.137-139.

⁶⁴ Alcover : *Une aventure philosophique*, p.142.

⁶⁵ Paul Hoffmann: "*La femme dans la pensée des lumières*".-Paris-éd. Ophrys-fasc.158 p.55.

”La voie des méditations est donc toujours ontologique et va non du confus au clair, ou du sensible à l’intelligible, mais seulement d’existence en existence”⁶⁶

Selon Alcover, Poullain n’est qu’un ” vulgarisateur de Descartes”⁶⁷ . Poullain savait différencier entre les deux substances matérielle et spirituelle et leur unité dans l’être humain, l’existence d’idée comme la connaissance rationnelle de Dieu. L’explication ne s’accorde pas avec celle de Descartes, comme on a déjà mentionné, Poullain travaille sur ce qu’a fait Descartes au lieu de le suivre comme un écolier.⁶⁸

On se demande si Poullain n’a pas trahi Descartes en présentant d’une façon déductive une proposition que Descartes a toujours considérée comme intuitive. Cette méthode des deux auteurs, ici opposée, nous rend compte de cette divergence. Alors que Descartes retrace une investigation, le procédé utilisé par Poullain est un procédé d’exposition qui, comme il le souligne lui-même, nous met en *”estat de rendre raison de notre propre existence”*. Les deux démarches, quoiqu’en sens contraires, contiennent l’axiome ; le néant n’a point de propriété.

Le point dans lequel Poullain se sépare vraiment de Descartes est l’ordre des Idées relevées de la métaphysique, d’après Poullain il est plus facile de commencer par l’étude de l’esprit.

*”Purvu que l’on prenne le corps et l’esprit séparément. Mais les considérant dans l’etat de leur union et de leur dépendance(...) je suis persuadé que la connoissance du corps doit précéder celle de l’esprit”.*⁶⁹

En outre il en donne l’explication :

*”Puisque les objets ne frappent pas l’esprit immédiatement, mais par l’entremise du corps, l’ordre veut que l’on connoisse ce corps, pour savoir a quoy sert son ministère”.*⁷⁰

Aussi peut on estimer que l’opposition avec Descartes n’est que superficiels. Contrairement aux auteurs de la Logique, Poullain considère la méthode de celui-ci suffisante et parfaite : il reste fidele à Descartes, jusqu’à ce qu’il puise chez

66 F. Alquié : *”La découverte métaphysique de l’homme chez Descartes”*.-Paris P.U.F.1996-p.167.dans Fauré, Christine : *Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur. In : Corpus. Revu de philosophie 1 (1985), p. 43-51.*

⁶⁷ MAGNÉ, op. cit., 131; ALCOVER, op. cit., 51.

⁶⁸ Hauser: *Gesellschaftsbild und Frauenrolle in der Aufklärung*, p.67.

⁶⁹ Poullain de la Barre : *De l’Éducation*. p.235.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 274.

Descartes les fondements d'une conception de l'homme, qui lui a permis de soutenir le contraire.⁷¹

Cogito ergo sum⁷²

Le "*cogito*" selon Poullain de la Barre s'écartait sensiblement de la métaphysique cartésienne. "*Je conclus tout à l'heure que j'existe moy qui pense parce que j'agis*" disait Stasimaque-Poullain.⁷³

On reproche Poullain, d'avoir parlé de l'existence au lieu de l'essence, Alcover prouve que cette inspiration de la notion d'existence vient de Descartes ; Dans le Discours, Descartes commence, lui aussi, par la notion d'existence:

"*Je pense, donc je suis*", après quoi il se demande ce qu'il est. Le texte de la deuxième méditation, plus explicite, ne laisse aucun doute à ce sujet :

"*Cette proposition, 'je suis, j'existe', est nécessairement vraie toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit. Mais je ne connais pas encore quel je suis(...)*".⁷⁴

Descartes avait déclaré "cogito, ergo, sum" je pense donc je suis, et Poullain écrit dans ce passage :

"*Si nous devons être assurés de quelque chose, c'est de l'existence de nous-mêmes. Et le doute que nous en pourrions avoir, emportant avec soi son éclaircissement, parce qu'étant une action véritable qui ne peut appartenir au néant, il semble qu'un esprit attentif ne puisse sérieusement douter s'il existe : "Néanmoins pour être en état de rendre raison de notre propre existence, autrement que ne ferait un ignorant, si quelqu'un nous la demandait, il faut nous faire à nous mêmes les mêmes demandes que d'autres nous pourroient faire, et conclure que nous existons, parce que ce qui doute agit, et ce qui agit existe"*"⁷⁵

71 Alcover, Madeleine: *Poullain de la Barre: Une aventure philosophique*. p.59.

72 Cogito, ergo sum signifie « je pense, donc je suis ».

⁷³"*De l'Éducation des Dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs, entretiens*". P.115.

⁷⁴ Descartes: *Meditationen über die Grundlagen der Philosophie*, Felix Meiner, Hamburg, 1960, 2. Meditation, 3. Absatz,22.

⁷⁵ Poullain de la Barre: *L'Éducation*. p.114.

Conclusion :

La grandeur et la morale de Descartes, et de celle de Poullain qui le suit, réside en la croyance que les circonstances, contingentes, ne créent pas une nécessité, ne condamnent pas à un esclavage. Ce que les préjugés ont fait peut-être défaits, les mauvais "plis" de certaines habitudes peuvent être effacés. Si la raison "offusquée" peut être éclairée, l'âme asservie peut être libérée. Cette réduction de l'esprit et du cœur est affaire d'attention et de bonne volonté et elle est à la portée de tous ceux qui voudront s'y efforcer. Bien qu'il y ait la nécessité des idées claires dans toute son œuvre, le cartésianisme ne fut pas suffisant pour construire une philosophie sociale, en revanche, il contient plusieurs éléments qui conduisaient à cette philosophie ; une de ces éléments fut l'épistémologie égalitaire et la théorie de l'être humain, dans le corps et même dans la pensée. En fait, Poullain de la Barre est le premier penseur dans l'Europe moderne qui construit sa philosophie sociale et complète sur le concept universel de l'égalité. Poullain n'était pas couronné de succès en tant qu'auteur, ou peut être très obstiné pour obtenir la protection aristocratique ou celle de la cour. Bref, ce qui est surprenant c'est que tous les trois éléments ceux du féminisme, cartésianisme et l'état d'urgence de la substance intellectuelle des Lumières, réunissant dans la pensée de Poullain qui fut longtemps marginalisé à son temps. Ayant des idées égalitaires et radicales, sa philosophie est considérée comme un signe important dans l'histoire du féminisme.⁷⁶

Les œuvres de Poullain :

Cinq éditions de l'Égalité, deux de l'Éducation et trois de l'Excellence en une quinzaine d'années, issues de Paris, Lyon, Amsterdam et Genève, témoignent de l'accueil réservé à ces œuvres et d'une diffusion géographique assez large. Il faut y ajouter la traduction anglaise éditée à Londres en 1677, cependant le succès immédiat, celui des années 70, est dans l'ensemble médiocre, à part l'Égalité qui se voit honorée d'une seconde édition à la fois à Paris et à Lyon, ni l'excellence ni l'Éducation n'ont été rééditées à Paris.⁷⁷

Les éditions multiples de ses œuvres n'apportèrent en tous cas aucune notoriété à Poullain. On ignore longtemps son nom, malgré l'Éducation qui fournissait les

⁷⁶ Alcover : *Poullain de la Barre: Une aventure philosophique*. P.49.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 30.

informations nécessaires : preuve que ce deuxième ouvrage a été peu et mal lu. C'est en 1685 que Bayle⁷⁸ révéla officiellement le nom de l'auteur.⁷⁹

L'Égalité, un seul des trois ouvrages, le plus édité, a eu quelque influence. Deuxièmement celle-ci n'a pas été continuée. Les trois œuvres de Poullain ont été écrites ne varietur. Pour des raisons non connues, l'auteur n'a pas tenté de fondre en un ouvrage l'Égalité des sexes et l'Excellence des hommes, ce qui lui aurait permis de présenter son argumentation d'une façon plus cohérente.⁸⁰

Ce succès médiocre s'explique essentiellement par le contenu du message de Poullain, message prématuré qui se heurtait à des formes de pensée qu'il a fallu des siècles à remettre en question et qui ne sont pas encore détruites.⁸¹

Finalement, si Poullain choisit la question des femmes comme un exemple, il eut deux buts : premièrement, il voulut démontrer la méthode de Descartes, deuxièmement, il nous montre avec beaucoup d'élégance les points faibles de l'ordre social. Cela veut dire que pour Poullain, la stratégie se retourne, la problématique philosophique se dissimule pour une question brisante : la théologie et la société ; qu'il déclare à travers l'exclusion des femmes, pendant qu'il est totalement perdu dans une utopie inoffensive et incroyable.⁸²

Égalité entre les deux sexes

L'Égalité des deux sexes(1673) s'ouvre par une préface résolument cartésienne, écho du Discours de la méthode et la préfiguration de l'attitude de Bayle dans les pensées diverses sur la comète(1682) : concernant la recherche des idées claires et distinctes, il faut nous débarrasser des préjugés fondés sur la tradition et l'autorité des savants. Pour illustrer cette méthode, Poullain choisit le préjugé des sexes, car il est éclatant.⁸³

⁷⁸ Pierre Bayle, écrivain français (Le Carla 1647-Rotterdam 1706). Son analyse des superstitions populaires (Pensées sur la comète) et son Dictionnaire historique et critique (1696-97) annoncent l'esprit philosophique du XVIIIe s. LE PETIT LAROUSSE GRAND FORMAT 1996 PARIS.

⁷⁹ Alcover : *Poullain de la Barre, Bibliographie*, p.33

⁸⁰ *Ibid.*, p.21-22.

⁸¹ *Ibid.*, p.35.

⁸² Poullain de la barre : *De l'Égalité*: Dans : Fayard, 1984, préface 9.

⁸³ Alcover : *Poullain de la Barre* : L 'œuvre féministe, p. 37.

Un bref avertissement, précédant le privilège dans l'édition originale qui concerne les arguments théologiques qu'on avait coutume d'invoquer pour soutenir l'inégalité des sexes. Poullain expédie le problème en quelques mots :

" Les Écritures ne nous donnent que des règles de conduite et non des informations sur la nature des êtres et des choses et les auteurs n'ont parlé que "par apport aux usages de leur temps".

Poullain commence son livre par une explication historique, tout en transformant une nature prétendue en une coutume, à L'usurpation du passé s'ajoute le facteur principal qui perpétue cette coutume, celui de refus d'instruire les femmes. Pourtant Poullain est d'avis que les femmes ont autant de bon sens que les hommes, cela veut dire de capacité pour discerner le vrai du faux. Poullain met en valeur leurs bons côtés, tout en expliquant que certains de leurs défauts proviennent d'une mauvaise éducation, cela est répété encore une fois dans son œuvre, De l'Excellence des Hommes :

*"Si les femmes sont devenues dépendantes, ...elles ne le font que pour les règles générales de la nature, puisqu' elle ne le devient que par accident et par une "loi prétendue", ne pouvant signifier ny une loy positive, ny une punition formelle(...) il faut que ce soit la prédiction d'un malheur"*⁸⁴

"Je ne découvre pas plus de différences entre un homme grossier et ignorant, et celui d'un homme délicat et éclairé, qu'entre l'esprit d'un homme considéré a l'âge de dix ans, et a l'âge de quarante".⁸⁵

Donc, "de l'Égalité" n'avait pas fait naître les discussions critiques souhaitées, c'est la raison pour la quelle, Poullain a publié deux ans plus tard "De l'Excellence", avec le but de défendre encore une fois l'égalité d'esprits entre les hommes et les femmes.

La confusion :

Le sujet de l'Égalité pourrait être traité de deux façons : Soit c'est une galanterie, soit une question philosophique.

"Rien n'est plus délicat que de définir votre points de vues à propos les femmes. Quand un homme parle de leurs avantages, les gens pensent que cela vient de son galanterie ou de son amour"

⁸⁴ Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. p.45.

⁸⁵ Poullain de la Barre : *De l'Égalité*. pp110-111

Avec ces mots Poullain de la Barre commence son œuvre " De l'Égalité". Il veut convaincre les lecteurs de ses intentions philosophiques sincères, il annonce que galanterie n'est pas sa méthode ou l'intention.

La première partie :

Dans la première partie, il s'attaque à l'opinion vulgaire, soit la tradition selon la quelle les femmes ne sont faites que pour servir les hommes et leurs fonctions ne sont que d'enfanter, d'élever les petits enfants et de s'occuper du ménage. ⁸⁶

La seconde partie :

Dans la seconde partie, il s'attaque à l'autorité des savants : celle des poètes, des historiens qui n'ont pas su tirer les conclusions justes qu'imposait l'existence de toutes les femmes illustrées et celle des philosophes qui sont asservis au conformisme de l'école. Il se tourne vers la "saine philosophie" qui lui reconnaît l'égalité d'esprits, non prévenu contre le sexe. ⁸⁷

Notamment, dans "l'Égalité " il se contente de mentionner les abus, mais dans l'Éducation il prêche ouvertement le réexamen du pouvoir.

Sa critique envers des préjugés ne s'arrête pas au seuil des sujets tabous, Il ne se borne pas à signaler que des idées sont fausses, comme celle de la coutume qu'on croit bien fondée parce qu'on l'a trouvée établie ⁸⁸ cette coutume il propose qu'on la change et qu'on lui substitue un ordre rationnel et raisonnable.

Cette indépendance il les retrouve, à l'instar des théoriciens du droit naturel, dans les sociétés dites sauvages :

"Au commencement du monde(...) il n'y avait point encore de gouvernement, de science, d'employ, ny de religion établie : Et les idées de dépendance n'avoient rien du tout de facheux. Je m' imagine qu'on vivait comme des enfants, et que tout l'avantage estoit comme celui du jeu : les hommes et les femmes qui estoient alors simples et innocens, s'employoient également a la culture de la terre ou a la chasse comme font encore les sauvages⁸⁹)

⁸⁶ Alcover : *Poullain de la Barre : L 'œuvre féministe*, p.38

⁸⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁸⁸ Poullain de la Barre : *De l'Égalité*. p.10.

⁸⁹ *Ibid.*, p.17.

Éducation des Dames :

Étant une personne qui établit le concept de l'Éducation pour les femmes, Poullain de la barre, est celui qui les encourage et les considère comme des penseurs autonomes, sans être obligée de nier leur sexe.

En plus il constate le manque d'intelligence comme l'origine de l'infériorité des femmes. Son but est d'encourager les femmes de triompher (vaincre) l'indolence de leurs esprits tout en mettant à leurs dispositions un fil conducteur.⁹⁰

C'est vrai qu'il trouve une situation, favorable pour ses critiques, mais a ne pas oublier qu'il n'était pas le seul avec ses idées ou bien le précurseur ; si on estime qu'il est le seul génie, cela nie bien ce qui était avant et après lui. Ce qu'on expliquera plus tard.

Dédicacé à Mlle de Montpensier, De l'Éducation se présente comme recueil de cinq entretiens qui, si l'on en croit l'auteur, ont réellement eu lieu.

Cette écriture est une séquelle à l'égard de « De l'égalité » publiée en 1673, dans la quelle Poullain justifie deux principes fondamentales : L'âme n'a point de sexe et l'anatomie n'est pas un destin. Il met en question la légitimité historique, les traditions ainsi les valeurs sociaux avec les méthodes cartésiennes.

*“Les scavans et les ignorans sont tellement prévenus de la pensée que les femmes sont inferieurs aux hommes en capacité et en mérite, et qu’elles doivent estre dans la dépendance ou nous les voyons, qu’on ne manquera pas de regarder le sentiment contraire comme un paradoxe singulier.”*⁹¹

Il a trois interlocuteurs, Sophie, savante, probablement même cartésienne, Eulalie qui n'a aucune instruction et Timandre, un scholastique comme l'avait été Stasimaque-Poullain avant sa conversion. Son projet est de les introduire à la vraie philosophie, en créant chez eux le soupçon tout autant que la disponibilité d'esprit et le désir d'apprendre davantage par la fréquentation d'un corps livresque. Qu'il leur indique sans prétendre le remplacer ni le résumer.⁹²

Dans "l'Éducation des dames", Stasimaque avertit ses compagnons qu'un philosophe doit faire attention quand il choisit ses partenaires de conversation. Le meilleur serait de penser comme les sages et de parler comme un vulgaire. Les sages vont volontairement à travers les coutumes du pays dans lequel, ils se trouvent, on en a de différentes sortes de traditions, tant qu'ils sont respectés, il n'y a

⁹⁰ Alcover : *Poullain de la Barre* : L 'œuvre féministe, p.40.

⁹¹ *Ibid.*, p.15.

⁹²*Ibid.*, p.51.

pas de problèmes, à moins qu'il franchise les prescriptions fondamentales de l'ethnie et de la religion. L'homme qui insiste pour dire toujours la vérité, ne dissimule rien et quoi que se soient les circonstances, il court un grand risque, d'être tué.

.....⁹³

Pourquoi Poullain écrit "De l'Éducation des Dames" ?

L'arbre généalogique indique une nette procréée sociale de 1569 à 1714. Cette origine peut bien expliquer l'intonation de "l'Éducation des Dames", étant un homme du monde, Poullain de la Barre, avait fréquenté les salons. Son féminisme s'articule avec d'autres thèmes importants de cette fin du XVIIème siècle : la religion, le protestantisme, la langue latine et la langue française, l'individu et la société civile.⁹⁴

Ses buts :

Il se réfère à l'éducation, qui est composée des entretiens qui permet aux personnages de s'introduire à la philosophie de Descartes ; ce qu'estime Alcover.

"D'établir (...) une raison souveraine qui les[les hommes] rende capables de juger de toutes choses sainement et sans prévention" et d'offrir un ouvrage qui put "servir à former des Maistresse".⁹⁵

La construction de l'écriture :

Il met en tête, une préface et une lettre dédiée. Le texte est divisé en cinq entretiens dans une ronde constituée de jeunes adultes ; il terminera par une conclusion.

La lettre dédiée est adressée à la duchesse d'Orléans (cousine de Ludwig XIV), Poullain fait l'éloge du savoir de celle-ci et la montre comme une éducation personnifiée.

Dans la préface, Poullain produit la fiction, que les entretiens séquelles ont eu vraiment lieu et prend le model des conversations littéraires, menées à l'époque des

⁹³ Smith, *The Culture of Merite: Nobility, Royal Service, and the Making of absolute Monarchy in France, 1600-1789*(Ann Arbor: University of Michigan Press, 1996), chap.4.

⁹⁴ Alcover : *Poullain de la Barre* : Biographie.

⁹⁵ *Ibid.*, p.53.

“salons”. On inventait un interlocuteur comme type idéal pour des positions déterminées.

Les deux prémisses de Poullain dans cette œuvre : La pensée libre, suivie de la raison à la place de l’opinion d’autorité et refuser les principes de celui-ci qui sont fondées sur les modèles du passé et non pas sur les pensées résultant du progrès de la civilisation.

Stasimachus, le professeur, entre dans la maison de Sophia (sagesse). Sophia est une femme jeune et intelligente, elle a une discussion sans succès avec Timandre (un jeune homme), a propos de l’égalité des sexes. Cela met en évidence, que Stasimachus est l’auteur du livre “de l’égalité des sexes”. Eulalie (une amie de Sophia), estime que c’est la raison pour la quelle toutes les femmes sont obligées de remercier Stasimachus.

Timandre est d’avis que pour faire honneur à Poullain, on lui construisse une statue. Stasimachus expose ses pensées : Il rêve qu’un jour on puisse libérer les femmes de l’abus de pouvoir des hommes et critique la vie forcée des jeunes femmes dans le couvent et l’autorité matrimoniale existant dans la vie des couples qui n’ont aucune harmonie entre eux. Selon Stasimachus, dans une société mauvaise, c’est seulement une éducation solide qui pourrait être une délivrance intellectuelle. Timandre Le contredit avec la description des précieuses et ses maniérismes érudits. Stasimachus insiste, qu’il y a une différence entre les précieuses arrogantes, qui abusent leurs savoirs, et les femmes éduquées, qui ne doivent pas sacrifier leurs savoirs pour leur féminité. Timandre fait des remarques qu’apprendre longtemps serait bon pour personne, même pour les femmes, et la cause serait ; leur condition physique qui est plus sensible que celle des hommes.

Il pose cette question” Comment apprendre pourrait être plus agréable ? Stasimachus explique, que les cours en français pourraient faciliter l’apprentissage, que Le latin et la grecque ne sont pas nécessaires et qu’on devrait avoir des enseignants féminins. En continuant, il souligne que la tendance pour la vérité est la bonne activité, car contrairement aux plaisirs intellectuels, des plaisirs sensuels ne sont jamais satisfaisants, les femmes sont pour cela autant capables que les hommes. Les femmes éduquées peuvent inviter les hommes dans leurs salons et cultiver leurs savoirs et elles peuvent leur apporter la bienséance sociale. À cette manière les hommes puissent être obligés de changer leurs regards a l’égard des femmes.

Eulalie pose la question sur les théologiens féminins et si les femmes pourraient même lire le nouveau testament. À la fin de cette conversation Eulalie désapprouve le règlement social des femmes qui est inférieure à celui des hommes.

Le prestige du savoir masculin n’est pas instauré tant que mythe et la peur féminine devant le savoir est neutralisée.

“Les noms sont ordinairement tirez du grec, on les avertit que Sophie signifie, une Dame si accomplie et si sage qu’on la peut nommer la sagesse mesme. Eulalie, une dame qui parle bien, avec facilité et avec grâce. Timandre, un honneste homme, qui se rend à la raison et au bon sens. Stasimachus, le pacifique, bien l’ennemy des

divisions de la chicane, de la pédanterie, ce dernier mot étant pris pour un vice d'esprit plutôt que de profession"⁹⁶.

Le fait que Poullain présente surtout ses idées dans l'éducation, sous la forme d'entretiens et de dialogues, l'empêche de suivre toujours un ordre rigoureux, cela signifie par exemple que Stasimaque est toujours interrompu par ses interlocuteurs, il doit leur répondre et doit s'adapter à la personnalité de chacun.⁹⁷

Il y a bien une ressemblance entre le dialogue pratiqué de Socrate⁹⁸ et celui entre Stasimaque –Poullain, Sophie, Eulalie et Timandre ; qui n'a que pour but d'entretenir les sujets philosophiques, donnant comme objet propre à la philosophie l'homme même, l'interprétation réfléchie de la conduite humaine et des règles qui y président.

" À ce compte la, dit Eulalie, la Philosophie est plus nécessaire que l'on pense."

*"Cela est vrai, reprit Stasimaque, & la nécessité que nous en avons est trop grande pour la pouvoir ici représenter, comme il faudrait. Mais quand elle le serait moins, le plaisir que donne cette étude devoir y attirer plus de monde si on le connaissait mieux ; Etant certain qu'après avoir satisfait selon la raison, les besoins de la vie, il n'y a rien de plus agréable que de rechercher la vérité, & s'en entretenir ou seul, ou en compagnie"*⁹⁹

Enfin, dans la conclusion il cherche son patronage.

Le résumé des entretiens :

.Dans le premier entretien, purement introductoire, Poullain présente ses personnages principaux : Stasimaque, l'auteur de l'Égalité et Eulalie, femme du monde dont Stasimaque va commencer l'Éducation. Des plaintes sont émises au

⁹⁶ Poullain de la Barre : *De l'Éducation*, avertissement

⁹⁷ Alcover : *Poullain de la Barre* : Cartésianisme, p.51.

⁹⁸ Illustre philosophe grec. (470-399av. J.-C.). Il ne professait pas régulièrement et n'écrivait aucun livre. Il était hostile à tout enseignement dogmatique ; sa méthode consistait à faire découvrir la vérité à ses interlocuteurs en leur posant des questions (ironie) et en les obligeant à trouver eux-mêmes leurs propres contradictions (dialectique). Socrate nous est connu par de nombreux dialogues de Platon. Petit Larousse, p. 1709.

⁹⁹ Poullain de la Barre : *De l'Éducation*, p.16-17

sujet de la condition injuste des femmes dans le mariage et des vocations forcées. Le besoin d'une école normale est souligné.¹⁰⁰

De l'Éducation commence avec le deuxième entretien. Il roule sur la manière dont nous acquérons nos connaissances et reprend la critique de la tradition et de l'autorité. Stasimaque recommande à Eulalie de se développer un esprit critique. Dans le troisième, le plus important de tous, les interlocuteurs examinent le doute et la vérité, définie comme "la conformité de nos pensées avec leurs objets et dont les signes sont la clarté et l'évidence. Poullain distingue deux vérités : la "vérité physique", qui se rapporte à "l'état véritable des choses" et qui n'a aucun égard pour l'opinion et pour l'usage. Elle est intérieure. La vérité morale au contraire, est extérieure et concerne nos actions dans la société."¹⁰¹

La conclusion de tout cela, (pour le pragmatisme de Poullain) :

"Il faut parler et agir comme le vulgaire, quand on agit en public et pense comme les sages". Toutefois il ajoute que si l'on veut influencer le public, il faut apprendre 'l'art de [lui] débiter "les vérités qu'on veut lui "insinuer avec adresse"

Trois sortes d'erreur des hommes intellectuelles :

Le premier : les pseudos savants, ayant un manque de pouvoir penser d'une façon critique et pour qui le plus important serait d'acquisition du savoir, des mémoires ainsi qu'imitation des idées.

Le deuxième, les savants, qui suivent les idéologies académiques et qui s'intègrent dans un consensus universel (la tradition), ce qui leur empêche de penser librement, la cause serait cet attachement traditionnel qui est fondé sur l'imitation des auteurs d'antiquité depuis la renaissance.

Le troisième : paraît-il, que les hommes lettrés, qui se croient importants et tiennent les assemblées masculines, sont vaniteux et têtus. Stasimachus critique, que les femmes seront exclues.

100 *Ibid.*, p.40.

101 *Ibid.*, p.41.

Premier entretien :

Stasimachus appelle ses amis pour faire la même réflexion à fin de les introduire dans la philosophie de Descartes. Il consacre son doute méthodique aux opinions préfabriquées et les formes d'acquisitions du savoir, pour bien maîtriser un savoir objectif. La pensée critique d'Eulalie sera affûtée, ce qui signifie le premier pas vers la vérité, et dans un deuxième pas ses volontés seront éveillées en direction d'une évaluation introspective. Stasimachus montre son accès socratique sur le problème d'autorité, qui se tourne vers le dogmatisme intellectuel. Dans l'enfance la conscience est spécialement fragile pour les influences extérieures par les parents et les traditions. Stasimachus met au point que la raison est la base du savoir. Dans la première partie de cet entretien on traite les règles cartésiennes de la pensée logique ainsi la définition de la raison.

La deuxième partie est composée d'un commentaire réflexif concernant des conséquences négatifs de la conduite des femmes à travers une adhérence au conformisme sociale et intellectuel aussi la préparation des femmes pour apprendre. Les préjugés concernant l'étude féminine épuisent Stasimachus. Face à l'obstacle social, Stasimachus différencie entre la partie de la théorie et la partie de la pratique.

Il y a deux vérités, avec cela il suit des maximes de Descartes concernant la nécessité des lois et des coutumes de son pays à obéir. Cependant reste la liberté de l'âme à la recherche de la vérité... Poullain espère une éducation pour les femmes, bien que cette pensée progresse très doucement en avant.

À la fin de la troisième conversation, il déclare la curiosité féminine comme la marque des femmes intelligentes, ou bien un empêchement en ce qui concerne le savoir. Avec cela Stasimachus différencie deux sortes de curiosité :

Premièrement, les gens curieux qui ont comme but (objectif), l'acquisition du savoir, deuxièmement : les femmes curieuses, qui franchissent la morale. Les limites de l'âme placent la morale. Enfin, il conclut : Qu'on doit ignorer l'opinion de la masse et seulement faire confiance à sa propre raison. Il dépend seulement à ses élèves d'acquérir le savoir. ¹⁰²

Deuxième entretien :

Il est focalisé à l'intérieur. Il s'agit de la longueur du cinquième entretien. Stasimachus Insiste que chaque personne, a une capacité de la raison mais la plupart d'entre eux sont capturés dans la prison des traditions et des coutumes. Eulalie a pris les idées de Stasimachus : la clé pour le trésor humaine est dans les principes cartésiens. Toutes les disciplines du savoir ne sont construites qu'en connaissant lui-même. Après, l'important c'est la nature du corps et de l'âme, leur différence, leur point commun, et leur liaison les uns avec les autres ainsi qu'avec le monde extérieur. Toutes les différentes considérations selon le savoir de différentes

102 Voir. Poullain de la Barre: *De l'Éducation*, d'après mon interprétation.

cultures, se basent sur l'idée que le corps et l'esprit sont attachés l'un à l'autre. Après le monde extérieur, Stasimachus revient sur le monde intérieur et montre l'importance de la perception sensorielle de l'environnement et de soi-même, qui montre le plus important des savoirs ! Il ajoute à celle-ci la théorie de la langue de Descartes.¹⁰³

Chez de différentes vertus, il différencie entre ce que l'homme est [redevable] de Dieu pour la protection de sa vie et ce qu'il en est envers ses prochains. Poullain différencie en plus entre le savoir de lui-même et le savoir qui mène à ce qu'on soit redevable au Dieu. Stasimachus imagine dans son dernier entretien, le noyau d'un programme d'enseignement pour des études sans professeurs pour ses élèves. Il contient une liste à lire contenant la géométrie traduit en français, la grammaire de Porte Royal, les écritures d'Arnauld, Nicole et Descartes. En plus il recommande la lecture du nouveau testament, également en traduction. Ces œuvres doivent servir aux hommes et aux femmes d'entraîner leurs capacités analytiques. En outre, une deuxième liste de lecture, offre les textes non obligatoires à lire: Les traités de l'antiquité à- propos de la politique ainsi que la rhétorique, les doctrines scholastiques, les écritures de Lesclache et Gassendi. Il propose qu'on lise trois fois tous ces livres : pour bien avoir un point de vue, pour bien comprendre les détails et pour connaître ceux qui sont importants et ceux qui n'en sont pas. En plus Stasimachus suit aucun dogmatisme : il exige une autonomie intellectuelle ainsi que fixer l'attention sur les lectures. Aussi Descartes n'est pas sans erreur. Stasimachus propose d'organiser l'étude dans un petit groupe, pour qu'on puisse rendre possible les échanges.

"Les paroles dans de l'éducation doivent offrir un fil conducteur pour libérer l'âme féminin". Une conclusion formée à la fin de cette étude.¹⁰⁴

Stasimaque conclut que finalement il serait mieux de suivre Descartes et Gassendi, étant de bons chrétiens qu'Aristote, qui fut après tout un grec païen.¹⁰⁵

De l'Excellence des Hommes :

Abandonnant la philosophie de l'École, la tradition religieuse, les coutumes établies, il remet tout en question et ré-analyse le problème sur des bases nouvelles. Il a voulu faire sortir cette dispute de l'ornière où elle croupissait et pour y parvenir il a proposé une synthèse qui pût remplacer cette fondée sur la scolastique. Poullain reprend la parole dans la dernière partie, intitulée Remarques nécessaires pour

103/ *ibid.*, d'après mon interprétation

104 Poullain de la Barre : *De l'Éducation*. p.352-353.

105 The parliament of Paris after the Fronde, 1653-1673 Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 1976, 82-154).

l'éclaircissement de quelques difficultés sur l'égalité des sexes, et sur l'excellence de l'un à l'égard de l'autre.

L'Excellence est à la base du contre-sens qu'on a longtemps fait sur la dernière œuvre de Poullain, elle mérite d'être reproduite in extenso : *De l'Excellence des Hommes contre l'égalité des Sexes*.

L'Excellence des hommes(1675), contrairement aux deux œuvres précédentes, accorde une large part à l'examen et à la réfutation des arguments traditionnels. Il s'attaque à un préjugé aussi ancien qu'universel : l'inégalité des sexes et la soumission naturelle de l'un à l'autre. ¹⁰⁶

À ses yeux, l'égalité est totale, parce que "hommes et femmes sont semblables presque en tout..."La différences des sexes, selon ses propres dires, "ne doit pas être portée trop loin. "On a même envie d'ajouter que pour lui, elle est réduite au minimum. Au minimum biologique puisque la seule différence "commence et cesse avec la fécondité".

"Les femmes ne peuvent être différentes, parce qu'ils ont la même nature, le même pouvoir, les mêmes prérogatives".

Si elles sont égales aux hommes, et si la différence des sexes est aussi minimum qu'il l'affirme, l'idée de leur supériorité est difficilement justifiable. Passe encore pour leur avantage biologique. Sans égalité, point de fraternité. La paix des sexes est à ce prix. ¹⁰⁷

Dans le passage ci-dessous, Poullain analyse l'écriture sainte :

"L'homme est l'image de Dieu et la femme la gloire de l'homme ; elle a été créée pour l'homme, il ne dit point qu'elle n'est pas l'image de Dieu. Femme vient de l'homme, l'homme vient de femme, tous vient de Dieu"! Et plus tard dit que :

"Ceux qui lisent l'écriture sainte et sans préjugé, n'y trouvent rien qui leur donne lieu de croire que Dieu ait rendu les hommes plus parfaits et plus capables que les femmes". ¹⁰⁸

A l'objection capitale que Dieu a toujours préférée les males aux femelles, il répond que Dieu s'adapte aux hommes et à leurs usages et qu'il parle donc leur langage. Il semble même faire une concession en déclarant que l'inégalité n'est pas injuste, mais seulement les abus qui l'accompagnent. Il finit enfin par l'examen des proverbes et de l'Ecclésiastique, livres les plus antiféministes de la Bible comme on sait. La lecture qu'il en propose est original : convaincu que tout ce qui y est dit

106 Alcover : Poullain de la Barre : *L'œuvre féministe*, p.42.

107 Badinther: *Ne portons pas trop loin la différence des sexes*. p. 13-15.

¹⁰⁸ Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. p.44.

contre les femmes pourrait tout aussi bien s'appliquer aux hommes, il substitue dans tous les passages le mot, homme " au mot "femme ".¹⁰⁹

La partie qui suit, *"l'Excellence des hommes "*, est supposée écrite par un adversaire de l'auteur et du féminisme. Il nie tout ce qui a été affirmé dans l'Égalité des deux sexes : l'infériorité des femmes n'est pas un préjugé, mais un fait ;

*"Le tempérament chaud et sec de l'homme et celui froid et humide de la femme expliquent cette inégalité ; cette différence de tempérament n'est pas que physique, elle entraîne des différences intellectuelles et morales".*¹¹⁰

Pour ceux qui est de la fonction de la femme dans la société, elle est de procréer et d'élever : la grossesse, qui l'affaiblit, la rend par la même, incapable d'autres fonctions.

L'adversaire de Poullain passe ensuite aux *Écritures*. Il utilise tous les Proverbes et Ecclésiastique et montre que, dans l'Ancien testament, les males occupent une place de choix : les noms de Dieu sont masculins (seigneur, père, souverain), les prophètes le représentent sous le toit d'un homme, seuls les males sont consacrés à Dieu, le rachat de l'homme s'élève au double de celui de la femme. Il est de fait qu'avec un texte aussi souvent misogyne que l'Ancien Testament, il n'a guère de mal à prouver son point de vue.¹¹¹

*" C'est pourquoi, comme les males ont toujours été les maitres, et les plus considérés... c'est pour cela que l'Écriture ne parle que d'eux, que Dieu s'est revêtu de leur sexe, qu'il a parlé comme eux, pris leurs titres de roi et de père"*¹¹²

Poullain trace dans une conjecture historique, l'évolution sociale des premiers hommes. À ce que nous appelons la famille nucléaire succède avec le temps une famille élargie, englobant quatre générations. La dépendance restait cependant volontaire ; ici Poullain fait une intonation sur le sujet dans son œuvre *"De l'Égalité :*

*"Mais les cadets révoltés s'avisèrent "d'usurper" le bien des aînés et de prendre leurs femmes. A l'endogamie succéda l'exogamie, qui entraîna une conception de la femme comme objet de propriété, à la dépendance volontaire succéda l'obéissance forcée et la rapine se multiplie, il y eut des princes et des lois. Telle est l'origine conjecturale de l'autorité car "la force a toujours prévalu"*¹¹³

¹⁰⁹ *Ibid.*,p.43

¹¹⁰ *Ibid.*,p.134

¹¹¹ *Ibid.*,p.44

¹¹² *Ibid.*, p.66-67

¹¹³ Poullain de la Barre : *De l'Égalité*. p.15.

On se demande dans un premier temps, comment les cadets usurpent les aînés, comment ceux-ci pourraient-ils avoir ce droit, puisque "à l'origine du monde" tous les hommes sont libres et égaux ? D'ailleurs Poullain dit lui-même que :

*"Les hommes aiment et favorisent les aînés plus que les cadets et les garçons plus que les filles, quoiqu'il y ait cette préférence ne vienne souvent que du caprice et de la coutume"*¹¹⁴

Enfin, le problème de la propriété est résolu par des conventions tacites ou explicites, il semble évident que les conventions instaurant le droit de primogéniture ne sont pas justes et qu'elles violent le droit naturel

Pourquoi il a écrit l'Excellence des hommes ?

Ce titre est trompeur : le philosophe, loin d'avoir changé de camp, inventorie au contraire tous les arguments en faveur de l'inégalité des sexes, exhibant par là-même toutes les contradictions qu'ils renferment et les préjugés sur lesquels ils se fondent.¹¹⁵

*"C'est ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traité de l'excellence des hommes, non pour prouver qu'ils sont plus excellents que les femmes, étant persuadé du contraire plus que jamais, mais seulement pour donner moyen de comparer les deux sentiments opposés, & de mieux juger lequel est le plus vrai, en voyant séparément dans tout leur jour les raisons sur lesquelles ils sont fondés."*¹¹⁶

Poullain de la Barre voyant que personne n'avait rien écrit comme on l'en avait menacé, contre ce sentiment si peu avantageux aux hommes, a voulu lui-même prendre leur défense dans ce nouvel ouvrage intitulé de l'Excellence des hommes contre l'égalité des sexes.¹¹⁷

*" Dans le premier âge du monde(...) tous les hommes estoient égaux, justes et sincères, n'ayant pour règle et pour loi que le bon sens. Leur moderation et leur sobriété estoit cause de leur justice ; chacun se contentant de ce que la terre, qu'il avoit reçue de son père, rendoit aux soins qu'il avoit pris de la cultiver"*¹¹⁸

¹¹⁴ Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. p.16.

¹¹⁵ Alcover : *Poullain de la Barre* : L 'Evidence des sexes, p.40

¹¹⁶ Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. Préface, pp.4-5

¹¹⁷ Alcover : *Poullain de la Barre* : L 'œuvre féministe, p.32.

¹¹⁸ Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. p.323-324

C'est le mythe de l'âge de l'or, âge d'innocence et de paix, celui de Virgile, des idylles et de la pastorale.

Le sexisme de la pensée de l'École, repose non seulement sur une philosophie mais aussi sur un physique. On commencera donc par elle, puisque c'est contre elle que Poullain a écrit. À la physique aristotélicienne des quatre éléments (eau, terre, feu, et air) et des quatre qualités élémentaires (dont deux active, le chaud et le sec, et deux passives, le froid et l'humide), correspond en psychophysiologie la fameuse théorie des tempéraments.

"Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître ...(...) les femelles au contraire ont moins de chaleur.....ny si vigoureux que les hommes ".¹¹⁹

Cette différence est naturelle ainsi que raisonnable dans la mesure où elle s'accorde avec la finalité de la nature : car ayant pour but de perpétuer les espèces par la voy de la génération (...) des qualités plus molles et moins actives"¹²⁰ Comme L'esprit est tellement dépendant du corps dans toutes ses actions qu'il suit toujours la disposition des organes"¹²¹

Comment Poullain démystifie ses adversaires ?

A ceux qui craignent que le savoir rend les femmes plus orgueilleuses, il réplique que :

*" La réflexion acquise[les] meneroit à la tolerance", et à ceux qui objectent que dans la conjoncture actuelle le savoir ne leur servirait à rien, Poulain rétorque que le savoir n'a pas que des buts utilitaires."*¹²² D'après Poullain, les femmes sont propres à tout.

Il rejette l'explication des tempéraments et ne voit qu'une différence entre les hommes et les femmes, d'ordre anatomique : le sexe.

Un bref avertissement, précédant le privilège dans l'édition originale

Rien ne devrait empêcher les femmes de s'adonner aux sciences et il cite l'étude de la langue, la politique, la géométrie, la direction des consciences, la théologie, le droit civil et le droit canon.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 134-135

¹²⁰ *Ibid.*,p.135-136

¹²¹ *Ibid.*,p.137

¹²² *Ibid.*, p.39

La construction de l'écriture :

Pour le tractât, Poullain a prévu une longue préface, il terminera avec les remarques nécessaires. Le tractât même est une compilation des arguments misogynes, qu'ici ne conduit pas ces traces.

Préface de l'Excellence une déclaration de Poullain lui-même, concernant "tant de menaces d'écrire contre l'Égalité "est un traité entier, ou il fait voir que son opinion de l'Égalité des sexes est conforme à l'Écriture Sainte, bien loin d'y être contraire comme on le croit communément. Il soutient que les Écritures, lues sans prévention, sont favorables à la thèse de l'égalité des sexes. Après avoir cité les pères de l'Église favorables à celle-ci (St.....) il passe à la Genèse. Il met en doute la valeur du texte de la Vulgate.

. "Le Vulgaire, ne garde presque jamais de modération dans les jugements nie dans les discours, le laissant toujours aller à l'exagération et à l'hyperbole... Cette manière est très ordinaire aux poètes, aux Grecs et aux peuples d'Asie, dont les juifs faisaient partie" ¹²³

En outre Poullain agit de cette manière : Il cite plusieurs lieux de la bible et des pères de l'église et les confronte. En plus il poursuit la question, est-ce que la femme a été faite à l'image de Dieu ? Il apporte les déclarations d' Augustinus, de saint Paul ainsi que de Thomas d' Aquin et compare celles-ci avec les textes de la genèse et affirme, que "si l'homme a été fait de Dieu" ; on ne doit pas le chercher par la façon dont il a été créé mais par ses caractéristiques, qui nous mènent à cette idée.

Le droit de régner sur la terre et ses créatures, est donné à tous les deux (Adam et Ève) par le Dieu. Dans la genèse on ne parle pas de la dépendance des femmes aux hommes. Le fait que la femme est créée d'une côté de l'homme, ne peut pas être apporté comme un argument qui montre l'infériorité des femmes. Au contraire, Poullain dit qu'Ève est plus noble, parce qu'elle a été créée en paradis et d'une matière plus noble que la boue.

Le lieu dans la genèse à-propos de la femme, séduite par le serpent et la menace de Dieu que ses soucis se multiplieront et qu'elle devrait être conduite par son mari, ne prouve pas encore sa dépendance. La soumission d'Ève n'est aucune punition pour ses péchés, alors qu'elle était plus faible et par là c'est Adam qui a eu l'interdiction de séjour et non pas Ève!

La domination présuppose l'autorité. Poullain distingue deux sortes de l'autorité : une s'est basée sur le pouvoir et l'autre sur la raison. Dans le mariage, il y a aucune autorité à travers le pouvoir, la raison, est partagée par les deux sexes de la même manière. Par quoi, il ne peut régner aucune autorité entre les deux sexes. Poullain cite Gregor de Nazianz, Gregor de Nyssa, Gregor le grand et Augustin, pour organiser l'origine de la soumission des femmes dans le mariage. D'après Poullain,

¹²³ Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. p.83

l'origine est placée dans une analogie fosse entre l'État et la famille. L'organisation sociale est basée sur la peur. La soumission et l'obéissance sont nécessaires dans une société, mais non pas dans le mariage, qui sera volontaire. Il interprète les déclarations de Dieu, qu'Ève devrait obéir son mari après les fautes qu'elle a commises. Poullain explique les déclarations de Saint Paul à-propos de la soumission de la femme, à l'aide d'une analogie : Même si l'esclavage n'est pas basé sur les lois de Dieu, on dit qu'ils doivent rester dans la position qu'ils sont, pour garder l'ordre. Au même moment, saint Paul estime qu'il n'y a aucune différence entre les esclaves et les hommes libres, même entre les hommes et les femmes, comme si seulement les différences étaient dans les têtes des individus. La seule soumission légitime est celle qui nous présente, Jésus Chris, parce qu'elle est fondée sur l'amour, la vérité et la raison. ¹²⁴

Préface

La préface du livre est un traité entier, ou il fait voir que son opinion de l'égalité des sexes est conforme à l'Écriture Sainte, bien loin d'y être contraire comme on le croit communément. Dans sa très longue préface, l'auteur soutient que les Écritures, lues sans prévention, sont favorables à la thèse de l'égalité des sexes. ¹²⁵

Après avoir cité les Pères de l'Église favorables à celle-ci (St. Clément d'Alexandrie, St. Basile, St. Ambroise, St. Hierome et Origène), il passe à la Genèse.

Clément d'Alexandrie : *“Une chose incontestable que les hommes et les femmes sont de même Dieu, ailleurs le même maître qui est la même église, les mêmes choses à apprendre à faire pour leur salut...leur Sexes n'est différent qu'en ce que les femmes épousent les hommes...”*

Saint Bafile : *“ ... Il ne faut pas que les femmes disent qu'elles sont d'une condition inférieure à celle des hommes, si elles sont faibles, ce n'est que dans le corps, nullement dans l'âme qui est le siège de la force, de la constance, de la vertu, en quoi souvent il n'y a point d'homme capable de les égaler”.*

Alors que dans l'Église il s'était refusé à argumenter contre la tradition, ici il joue le jeu de ses adversaires et raisonne par convenance, comme il dit ; C'est ainsi qu'il interprète à son avantage les arguments-clichés a loco (lieu de la création), ab ordine (ordre de la création) et à materia (matière dont Adam et Eve ont été formes).

¹²⁴ *Ibid.*, d'après mes interprétations

¹²⁵ Alcover : *Poullain de la Barre* : L'œuvre féministe p.42.

Au sujet de la soumission à laquelle Jehovah a condamné Eve (Genèse 3 :16)¹²⁶, après avoir mis en doute la valeur du texte de la Vulgate, fait remarquer qu'elle ne s'applique qu'aux femmes mariées et qu'elle n'est point originelle puisque Dieu n'a condamné l'épouse qu'après la chute. D'ailleurs ajoute-t-il avec humeur en quoi Ève aurait-elle dû dépendre de son mari, étant donné qu'ils étaient tous les deux seuls et que tous leur appartenait ? La sacralité du texte ne le gêne pas beaucoup, mais par prudence il invoque St. Grégoire de Nysse, St. Grégoire de Naziane et Grégoire le Grand qui, comme lui, n'ont pas pris à la lettre le récit de la création. A cette tradition religieuse de l'autorité maritale, il oppose immédiatement une théorie du contrat social, imitée de Hobbes, qui explique la soumission par des lois positives et non pas naturelles, et par un consentement mutuel.

Autorité des maris est de rigueur, de domination, d'intérêt et d'orgueil pour mieux satisfaire leurs passions assujetties. Un avantage que le dérèglement leur a acquis et que la loi et la coutume leur conservent ; ce n'est que de la vanité et de la prétention.

La qualité d'aide n'emporte ni dépendance, ni inégalité.

"Vous serez sous la domination de votre mari et il dominera sur vous.." ; Cela fait pour nous : car il s'enfuit que sans cette condamnation et auparavant, un sexe ne dépendait point sans le péché d'Ève, et s'il l'a ordonné de la sorte, non pas à cause de l'inégalité mais en punition d'une faute, où un homme tombe avec elle, ce qui manque une faiblesse égale.

"Adam a été formé de boue et Eve a été formé dans un lieu plus remarquable (d'un côté d'homme) Dieu a fait cela pour leur apprendre qu'ils doivent aller de pair et côte à côte l'un de l'autre".

Après la Genèse, les écrits de saint .Paul.¹²⁷

" De la manière dont on parle de Saint-Paul, quand il s'agit des femmes, on croirait qu'il a fait un traité contre l'égalité des sexes. Il est vrai qu'en plusieurs endroits, il exhorte les femmes à être soumises à leurs maris, mais il ne dit nulle part qu'elles le doivent en considération de leur sexe ou d'une loi divine, ce qu'il n'eut pas manqué de faire, comme étant le moyen le plus propre à son dessein.

Poullain reprend dans l'Excellence des hommes, toute la discussion sur l'origine "osseuse" de la femme, si cette origine est plus ou moins noble que celle d'Adam, et cela avec une ironie qui ne prête pas à confusion.

126 mulieri quoque dixit multiplicabo aerumnas tuas et conceptus tuos in dolore paries ... "Après cela le seigneur s'adresse à Eve, lui dit, je multiplierai vos peines, vous serez sous la puissance de votre mari, il dominera sur vous." Poullain de la Barre : *De l'Excellence*. p.21

¹²⁷ *Ibid.*, p.47

‘Il est vrai qu’Adam a été créé le premier, c’est un avantage, alors les bêtes eussent été le plus noble parce que leur création ayant précédé la sienne’...

Poullain s’en tire, tant bien que mal, en essayant de montrer que l’apôtre parlait conformément à la coutume, sans prétendre définir une nature.

Apostroton dit : ‘Si les femmes ne sont pas les images de Dieu, et il n’y a qu’Adam qui ait été l’image de Dieu, parce que tous les autres hommes viennent des femmes (venant de lui est moins noble que lui), sont pour la même raison moins nobles qu’elles’.

La préface offre une nouvelle perspective dans la défense de Poullain : Il consulte les écritures saintes et celles des pères de l’église, pour donner aux femmes de bons arguments pour se défendre contre ceux qui ont l’Écriture sainte dans les mains et l’utilisent pour humilier les femmes. Poullain connaît le pouvoir de la tradition et le met en jeu contre soi-même, tandis qu’il fournit des alternatives” les vraies interprétations. Selon Poullain, les hommes et les femmes sont égaux et personne d’entre eux n’a le droit de régner sur l’autre ainsi la domination de l’homme sur la femme n’est pas légitime.

‘La question ou l’on examine si elles [les femmes] sont égales aux hommes, doit aussi être appelée la belle question, n’y en ayant peut-être pas de plus importante, de plus étendue n’y de plus curieuse dans toute la sagesse humaine.’¹²⁸

Le corps de l’Excellence

Quant au corps du livre, il y a deux parties. La première comprend les raisons physiques et Morales de l’Excellence des hommes ; et la seconde contient les passages de l’Écriture Sainte qui semblent favoriser ce sentiment. De sorte que cet ouvrage joint à celui de l’égalité des sexes, dont il n’est proprement qu’une suite, fournit agréablement le pour et le contre sur la même matière.¹²⁹

Le résumé de l’Excellence des hommes :

Montre que les hommes ne sont pas plus excellents que les femmes mais bien le contraire.

Donne les moyens pour comparer des sentiments opposés

Donne l’abrégé d’une réponse à l’Écriture sainte.

¹²⁸ Poullain de la Barre: *De l’Excellence*. p.3

¹²⁹ Alcover : *Poullain de la Barre : L’œuvre féministe* p.32

4 Donne aux femmes de quoi se défendre contre ceux qui se servent de l'Écriture pour les mortifier.

Comment montrer qu'Adam ne fut pas maître de sa femme

Nous ne sommes maîtres que de deux choses : de nous-mêmes et des extérieurs qui nous est nécessaire pour la conservation de la vie.

Que la principale perfection de l'homme est d'avoir un libre arbitre, et que c'est ce qui le rend digne de louange ou de blâme. Au contraire, la volonté étant, de sa nature, très étendue, est un avantage pour pouvoir agir par son moyen, c'est à dire librement ; en sorte que nous soyons tellement les maîtres de nos actions, que nous serons digne de louange lorsque nous les conduisons bien .

Conclusion

Pour Poullain, les conclusions prises pour la vie sociale s'organisent de la façon suivante :

Les hommes prennent les positions importantes dans la société, ils sont encouragés, L'égalité entre les hommes et les femmes veut dire : tous les deux sont en charge. Mais, Il n'y a aucune raison, de diviser ces charges entre les deux sexes, à condition que l'homme n'abuse pas son pouvoir et de suivre les principes de Jésus Chris. Poullain trouve dans les proverbes et l'Ecclésiastique une multitude des déclarations misogynes, il explique que ces déclarations pour les hommes sont écrites par eux-mêmes et ce qu'on peut lire ici, pourrait être aussi bien pour les hommes que pour les femmes.

"Convaincu que tout ce qui est dit contre les femmes pourrait tout aussi bien s'appliquer aux hommes, il substitue dans tous les passages le mot, homme au mot femme.¹³⁰

Dans les remarques nécessaires, il fortifie ses arguments de "De l'Égalité" en quatre points. Premièrement : Il défend les mêmes capacités des hommes et des femmes, ce qui ne signifie que les deux sexes doivent faire le même, mais l'équivalent.

*" Afin que deux personnes soient égales dans une société, il n'est pas nécessaire qu'ils puissent faire la même chose, ou qu'elles le fassent de la même manière. C est assez qu'elles en puissent faire d'équivalentes. "*¹³¹

Le fait que certaines choses ont été crues par beaucoup de gens et pour longtemps, n'est pas une légitimité. Troisièmement : Une analogie entre l'individu et l'animal,

¹³⁰ Poullain de la Barre : *De l'Excellence.*, p. 43

¹³¹ *Ibid.*, p.271-272

l'attitude sexuelle entre l'homme et animal n'est pas admissible. Quatrièmement : affirmer que les hommes et les femmes sont naturellement différents, est dans les attitudes, et non pas fonder dans la nature. Les attributions morales et les vertus ne peuvent pas dériver de la biologie.

La fin des remarques nécessaires est déclarée par une oratrice, estimant l'amour comme le plus grand pouvoir de tous les autres. Dieu même, nous a donné ce règlement.

L'amour, faire du bien et l'espoir d'une union sont des files conducteurs des tendances humaines voulues par le Dieu.

Premièrement : l'homme est unifié, à travers l'unité de l'âme et du corps.
Deuxièmement : Chaque homme cherche la réunion avec l'individu de l'autre sexe. Dans cette création, les hommes et les femmes sont les portraits de Dieu, tant qu'ils ne sont pas égoïstes mais qu'ils agissent pour les autres. À ce sujet, les femmes participent plus que les hommes, qui donnent seulement leur semence. C'est la raison pour laquelle, les hommes doivent servir les femmes. Il trouve ça étrange que les hommes ont déjà tourné cette attitude et compare cette circonstance avec celle des nobles, les hommes inutiles, qui décident pour les artisans qui contrairement aux nobles font des travaux utiles.

A la fin, l'étude sera terminée avec un rétrospective sur l'histoire de la civilisation humaine. : Au début ce sont l'amour et l'Égalité qui décidaient sur la vie des hommes, jusqu' à ce que les hommes ont eu besoin de leurs pouvoir physique, pour assujettir l'autre et détruire les idylles à travers l'inégalité, la paresse et l'avidité. Alors ils ne sont pas dignes du signe "Excellence".

Diverses dénonciations de l'affirmation sophistique de l'inégalité des sexes :

La première représentante de cette philosophie féministe est Marie de Gournay, issue d'une famille ruinée, née en 1565 et morte en 1645, est restée connue en raison des liens qui l'unissaient à Montaigne. Elle commence à écrire après la mort de celui-ci et exprime sa pensée féministe dans *l'Égalité des hommes et des femmes*, paru en 1622, et dans le *Grief des dames*, paru en 1626 en appendice de son *Ombre de la Demoiselle de Gournay*. Marie de Gournay plaide dans " *l'Égalité des Hommes et des Femmes(1622)*", ainsi dans " *Grief des Dames(1626)*", non seulement pour un droit égal d'entrer dans les sciences, mais aussi pour bien engager les femmes dans les administrations de l'Église et de l'État. Marie de Gournay avait une grande influence sur les débats intellectuels dans les salons des

precioses¹³², qui créa un climat favorable (à travers le milieu de siècle) comme une base fonctionnelle pour le jeune Poullain.

‘L’homme et la femme sont tellement uns, que si l’homme est plus que la femme, la femme est plus que l’homme. L’homme fut créé mâle et femelle dit l’Ecriture, ne comptant ces deux que pour un.’¹³³

Elle est marquée par le XVIème siècle, en se référant aux auteurs de la Renaissance (Cicéron, Plutarque, Platon), elle est surtout imprégnée par l’humanisme qui s’intéresse à la question de la transmission du savoir et le problème de l’éducation est pour lui central ; apprendre et connaître sont bien l’apanage de l’humanité mais de toute l’humanité, fait loin d’être évident pour les tenants de ce mouvement. Parmi eux, on peut nommer Montaigne, Rabelais et Erasme et Vivés qui plus que les autres est une référence en matière de pédagogie, selon qui la plupart des défauts des femmes sont dû à l’inculture, mais admet qu’il y a “culture” et “culture” ; celle réservée aux femmes se concentre avant tout sur les travaux domestiques. En fait quand Marie de Gournay s’appuie sur des écrits appartenant à la tradition humaniste, elle choisit seulement ceux qui critiquent l’ordre ancien, la confusion entre nature et coutume, ou l’autorité.

‘Ils pourront retenir au surplus un dangereux mot de très bonne maison ; qu’il n’appartient qu’aux malhabiles de vivre contents de leur suffisance, regardant celle d’autrui par-dessus l’épaule, et que l’ignorance est mère de la présomption’¹³⁴

Marie de Gournay entant que précurseur de Poullain :

Moquée en son temps, peu soutenue par ses consœurs, souvent reléguée à l’ombre du grand Montaigne de qui, l’on a dit, <<Marie de Jars doit sa petite immortalité¹³⁵>>. Ses plus fiers défenseurs ont admis que le discours de Marie de Gournay “se démarque nettement de la pure production littéraire”¹³⁶... Elle n’a été ni une grande

132 Le terme vient du latin pretiosus, qui signifie pruderie. On lui donnera un sens péjoratif à partir de la publication des écrits de Mlle de Scudery. Il désignera les attitudes féminines dédaigneuses, une affection des manières, un refus de l’amour, alors que les précieuses revendiquent ce mot en raison de son sens propre (précieux : ce qui a de la valeur). Tendances au raffinement des sentiments, des manières et de l’expression littéraire qui se manifesta en France, dans certains salons, au début du XVIIème siècle. LE PETIT LAROUSSE GRAND FORMAT 1996 PARIS.

133 M.de Jars de Gournay : *Égalité des Hommes et des Femmes*, 1622.

134 *Ibid.* pp.52-53.

¹³⁵ *Dictionnaire historique et critique*, I, II, p.1293.

136 Albistur et Armogathe : *Histoire du féminisme français*, I, p.179.

poétesse, ni vraiment une très bonne traductrice, ni peut-être même une excellente avocate de la cause féminine. Ce qu'elle a été par contre, c'est la première femme qui a osé faire étalage d'une vaste érudition, autant dans ses annotations des Essais que dans son œuvre personnelle, montrant ainsi aux «<misogynes viscéraux>> du XVII^e siècle qu'une femme instruite n'avait rien à envier à personne et que, effectivement, toute femme possédait une faculté de perception et d'enrichissement égale à celle d'un homme.¹³⁷

Une des qualités qui anime les plaidoyers de Marie de Gournay est précisément la passion, l'ardeur même à défendre sa cause et celle de toutes les femmes ; une passion qui a tout instant s'exprimé, soit par une cinglante ironie, soit par l'invective ou l'injure et de dénoncer à n'importe quel prix l'état d'infériorité intellectuelle dans le quel la femme de son temps était maintenue.

“Si donc les Dames arrivent moins souvent que les hommes aux degrés d'excellence ; c'est merveille que ce défaut de bonne éducation, et même l'affluence de la mauvaise expresse et professoire ne fasse pis, et qu'elle ne les garde d'y pouvoir arriver du tout. S'il le faut prouver : se trouve-t-il plus de différences des hommes à elles, que d'elles à elles-mêmes : selon l'institution qu'elles ont reçue, selon qu'elles sont élevées en Ville ou village, ou selon les Nations ? Et conséquemment pourquoi leur institution aux affaires et aux lettres, à l'égal des hommes, ne remplirait-elle la distance vide, qui paraît d'ordinaire entre les têtes d'eux et d'elles ?”¹³⁸

Pour elle la différence entre l'homme et la femme est une différence relative, et non absolue, car on ne peut prouver logiquement qu'il existe plus de différence entre un homme et une femme qu'entre un homme et un autre homme ou qu'entre une femme et une autre femme. Seules les différences d'éducation, de lieu, de temps sont effectives, et par définition arbitraires et relatives, mais ce sont précisément elles qui donnent lieu à une absolutisation et à une essentialisation infondées. Par suite, conclure à la supériorité des hommes est illégitime. Cette thèse implique par conséquent qu'il y a une contradiction dans l'idée d'une différence d'essence entre les sexes.¹³⁹

“Que si les hommes dérobent à ce sexe [féminin] en plusieurs lieux, sa part des meilleurs avantages, ils ont tort de faire un titre de leur usurpation et de leur tyrannie : car l'inégalité des forces corporelles plus que des spirituelles, ou des autres branches du mérite, est facilement cause de ce larcin et de sa souffrance :

¹³⁷ Darmon : *Mythologie de la femme dans l'Ancienne France*, p.17.

¹³⁸ Marie de Gournay : *Égalité des hommes et des femmes*, suivi du Grief des Dames, pp.131-132.

¹³⁹ Dorlin, Elsa: *L'évidence de l'égalité des sexes*. P.60

forces corporelles qui sont au reste des vertus si basses, que la bête en tient plus par-dessus l'homme , que l'homme par-dessus la femme"¹⁴⁰

Le relativisme de la différence sexuelle, mis en évidence par Marie de Gournay, implique que si l'homme est estimé supérieur à la femme, comme le montre sa force physique, et donc que celle-ci lui doit obéissance, alors l'animal étant plus fort que l'homme, celui-ci doit également obéissance à l'animal. Ainsi la seule définition de l'essence de l'homme qui ne soit pas contradictoire est celle qui le donne pour un animal doué de raison ; cette définition ne peut compter d'exclusion générique qu'au risque de sa propre négation. On dira qu'étant plus faible physiquement que l'homme, elle n'appartient pas à cette définition, cela est irrecevable. Parce qu'elle est ignorante? Cela s'infirme, dès lors que les hommes et les femmes sont également instruits. Reste la différence effective entre l'homme et la femme, qui pour Marie de Gournay n'a d'autre réalité que son utilité, la reproduction de l'espèce, *"la seule propagation"*

*"Au surplus(...) Les sexes estants faicts non simplement, mais secundum quid, comme parle L'Eschole : c'est-à-dire pour la seule propagation."*¹⁴¹ Or, en cela, l'homme ne se distinguant pas des animaux, cette différence n'appartient pas à la définition canonique de l'homme comme animal doué de raison. Laisser les femmes dans leur animalité équivaut par conséquent à un acte volontaire d'exclusion, que seule une pensée sophistiquée peut légaliser.¹⁴²

Marie de Gournay suit le courant érudit du XVI^{ème} siècle : seul l'arsenal érudit convainc les sceptiques, même si elle en appelle au témoignage du <<genre humain tout entier, et la raison mesme>>, pour affirmer la qualité féminine. Il faut attendre Poullain de la Barre et son *Égalité de l'homme et de la femme* (1673) pour une argumentation de type cartésien, ou selon d'aucun gassendiste.¹⁴³

*" les êtres sont tous égaux selon la nature*¹⁴⁴ *et elle [la politique] est fondée sur l'idée que nous devons avoir de l'égalité des hommes selon la nature, et sur l'obligation qu'ils ont de travailler à se conserver les uns les autres par une assistance réciproque*¹⁴⁵ *Qu'il s'agisse des membres d'une famille ou des citoyens d'un état, la soumission de la dépendance ne sont jamais naturelles, un homme n'est point*

¹⁴⁰ Marie de Gournay, *Égalité des hommes et des femmes*, pp.72-73.

¹⁴¹ Marie de Gournay, *Égalité des hommes et des femmes*, p.70

¹⁴² Dorlin: *L'évidence de l'égalité des sexes*. P.35.

¹⁴³ Angenot : *Les champions des femmes*, p. 58.

¹⁴⁴ Poullain de la Barre: *De l'Éducation*, p.76

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 321.

soumis naturellement a la volonté d'un autre homme¹⁴⁶ puisque chaque homme a sa raison et ses lumières, il doit s'en servir pour se conduire au-dedans indépendamment d'autrui, quand il est en âge de discernement(...)l'assistance et l'autorité des hommes doivent cesser de nous estre nécessaires, quand nous sommes capables de nous appliquer de nous memes."¹⁴⁷

Ses idées se basent sur l'exigence que chaque personne peut tout faire et tout connaitre. Son autonomie a besoin de quel qu'un d'autre qu'en même temps est séparé de lui, mais il est son équivalent concernant sa conscience, pour l'aider à s'enregistrer comme un sujet.¹⁴⁸

"Comme la liberté est une chose extrêmement délicate, que la science est élevée & sublime, & que l'autorité est illustre et éclatante & que l'on prive autant que l'on peut les personnes du Sexe de ces trois grands avantages ; le parti que je défends a besoin d'avoir de puissans appuis. C'est pourquoi bien que j'en ay trouve de tres-forts & de très-considérables dans le livre de Dieu, & dans ceux de scavants tant Saints que profanes ; je n'ay eu garde de négliger les Auteurs modernes, lesquels bien loin de s'opposer aux sentiments que les Anciens ont eu en faveur des femmes, ils ont écrits a leur louange, ayant fait une profession publique de contrarier ceux qui ne s'étudient qu'a les abaisser. Comme l'on peut voir dans les femmes fortes, dans les illustres, dans l'honneste femme, dans l'égalité des deux sexes, & dans plusieurs autres livres qui sont tous des ouvrages faits par des Auteurs de ce siècle ; lesquels ont estime que leur esprit, leur science, leur plume & leur tems soroient bien employez à soutenir la verité en publiant hautement le mérite, la valeur et la capacité des personnes du Sexe & comme leurs sentiments favorisent beaucoup mes propositions je les mets en usage en quelques endroits ; non pas pour dérober leur doctrine & me parer des plumages d'autrui comme la Corneille d'Esope, mais pour montrer que tres-mal a propos des Critiques entreprendroient de censurer ce que j'ay écrit ; puisque tant de gens capables ont parle si scavamment a la gloire des femmes. La dernière œuvre citée par Gabrielle Suchon est de François Poullain de la Barre., intitulée De l'Egalite des deux sexes, publiée en 1673. Ce texte relève de la pure tradition cartésienne et son auteur, docteur en théologie, est adepte de la Réforme. Né en 1647 à Paris, François Poullain de la Barre meurt à Genève en mai 1725 ou il s'est exile a partir de 1689. Evoqué parmi trois autres titres, De l'Égalité des deux sexes incite à croire que Gabrielle Suchon utilise certains stratagèmes pour échapper à la censure qu'elle avoue craindre. Il ne faut donc pas se fier entièrement aux influences apparemment traditionnelles ou anciennes qu'elle met en avant, mais tenter de déclarer derrière ou entre ses dires ce qu'elle a effectivement lu et ce qu'elle a théoriquement la volonté d'exploiter. François Poullain de la Barre se

146 Poullain de la Barre: *De l'Excellence*, p.43.

147 Poullain de la Barre: *De l'Éducation*. pp.133-134)

148 *Ibid.*, 6 et 27

Poullain de la Barre: *De l'Excellence*, p. 44-45

Poullain de la Barre: *De l'Égalité*, p.65 et 77.

défend de la qualification de "galant" qui lui est adressée a la publication de ses ouvrages, comme si ses prises de position en faveur des femmes savantes n'étaient que flatteries, ...Il faut dire que ses livres n'obtiennent d'écho que dans le milieu précieux. ¹⁴⁹

Mais aussi Christine de Pizan¹⁵⁰, l'auteure du Livre de *la Cité des Dames*(1405)¹⁵¹, auquel Poullain fait aussi références:

*"Néanmoins, si l'on scait débrouiller un peu le passé, l'on trouve dequoy faire voir que les femmes n'en ont point cedé aux hommes, et que la vertu qu'elles ont fait paroistre est plus excellente, si on la considere sincerement dans toutes ses circonstances. L'on peut remarquer qu'elles ont donné d'aussi grandes marques d'esprit et de capacité dans toutes sortes de rencontres. Il y en a eu qui ont gouverné de grands Etats et des Empires avec une sagesse et une moderation qui n'a point eu d'exemple ; d'autres ont rendu la justice avec une integrite pareille a celle de l'Areopage ; plusieurs ont retably par leur prudence et par leurs conseils les Royaumes dans le calme, et leurs maris sur le Thrône. On en a veu conduire des armées, ou se deffendre sur des murailles avec un courage plus qu'héroique. Combien y en a-t-il eu dont la chasteté n'a pu recevoir aucune atteinte, ny par les menaces épouvantables, ny par les promesses magnifiques qu'on leur faisoit, et qui ont souffert avec une generosité surprenante les plus horribles tourmens pour la cause de la Religion ? Combien y en a-t-il eu, qui se sont rendues aussi habiles que les hommes dans toutes les sciences, qui ont penetré ce qu'il y a de plus curieux dans la nature, de plus fin dans la politique, et de plus solide dans la morale, et qui se sont élevées a ce qu'il y a de plus haut dans la theologie Chrestienne. Ainsi l'histoire dont ceux qui sont prevenus contre le sexe, abusent pour l'abaisser, peut servir à qui le regardent avec des yeux d'équité, pour montrer qu'il n'est pas moins noble que le nostre."*¹⁵²

Quant a Poullain, D'un côté, il se bat pour le droit de l'égalité des sexes, de l'autre côté, il n'est pas sûr des conséquences qui vont être des résultats de la liberté féminine :

"Une personne qui est esclave de l'opinion, l'est au-dedans comme au dehors ; elle se tient heureuse dans la servitude ou elle est, pendant qu'elle souffre les misères ; elle adore la main qui l'accable, elle se fait vertu d'en publier l'innocence et d'en soutenir la justice ; et craindroit mesmes de faire un crime d'avoir seulement la pensée de se mettre en liberté. Et pour comble d'aveuglement et de malheur, elle se

¹⁴⁹Alcover, Madelaine : *Poullain de la Barre* : Le siècle de l'Egalité, p.39

¹⁵⁰Femme de lettres française (Venise v.1365-v.1430). Elle a laissé des ballades, des écrits historiques (Livres des faits et bonnes mœurs du roi Charles V).

¹⁵¹Christine de Pizan, *Das Buch von der Stadt der Frauen*, Orlanda, Berlin,1986).

¹⁵²Poullain de la Barre: *De l'Égalité*, p.52-53.

*tourmente en secret comme en public ; non seulement elle s'emporte avec fureur contre ceux qui ne sont pas aveuglitz comme elle, elle a encore la cruauté et la folie d'accuser et de déchirer ceux qui estans dans la mesme captivité font mine de vouloir s'en délivrer.*¹⁵³

Sophisme :

Le Sophisme est la forme logique d'énonciation du préjugé sur les femmes. Ce préjugé se décline sans limites, mais son fond théorique réside dans l'articulation entre culture, coutume et nature. En d'autres termes, l'exclusion des femmes de la sphère du savoir est justifiée par une proposition type qui consiste à confondre nature et culture, essence et accident, absolu et relatif, en substituant à des prémisses nécessaires des prémisses suffisantes. Les prémisses étant les éléments d'un raisonnement qui permettent de conclure, elles doivent être plus connues que la conclusion soit valide, il faut qu'elle soit nécessaire, c'est-à-dire qu'on ne puisse pas conclure à autre chose, sinon la conclusion n'est pas vraie ou les prémisses ne sont pas la cause unique de la conclusion. Alors, il ne peut s'agir que d'une conclusion possible. Le sophisme radical consiste à confondre la cause avec l'effet, à émettre des raisonnements où la conclusion est à la place des prémisses et les prémisses, à celle de la conclusion. La plupart des argumentations visant à prouver l'inégalité des femmes quant à l'accès à la connaissance, leur incapacité comprise comme une infériorité, s'articulent autour d'énoncés sophistiques : les hommes et les femmes sont différents, donc ils sont inégaux ; la femme a toujours été ignorante, donc elle est naturellement ignorante ; la femme est soumise et dépendante, donc elle a été créée imparfaite, inférieure à l'homme et dépourvue de raison, et il est inutile qu'elle soit instruite ; 'essence de la femme étant d'obéir, toutes les femmes doivent obéir...on voit aisément, que la différence sexuelle n'est pas une raison nécessaire pour conclure à l'inégalité des sexes. Voilà pourtant, ce qui peut en partie conforter les arguments des tenants de l'infériorité des femmes et de l'inégalité des sexes.¹⁵⁴

¹⁵³ Alcover, Madelaine : *Poullain de la Barre* : Une aventure philosophique, Biblio, Seattle, 1981.

¹⁵⁴ Dorlin: *L'évidence de l'égalité des sexes*, pp.58-59

La théorie de Rousseau : L'État de nature :

Contrairement à ce que Rousseau pense, L'état de nature n'est pas, l'état où se trouve l'homme avant l'institution des sociétés. Une telle expression ferait croire, en effet qu'il s'agit d'une époque historique, par laquelle aurait réellement commencé le développement humain. C'est un état, dit-il :

"(...) qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais" ¹⁵⁵

L'homme naturel, c'est tout simplement l'homme, abstraction faite de tout ce qu'il doit à la vie sociale, réduit à ce qu'il serait s'il avait toujours vécu isolé. Le problème à résoudre ne ressortit donc pas à l'histoire, mais à la psychologie. Il s'agit de faire partager entre les éléments sociaux de la nature humaine et ceux qui dérivent directement de la constitution psychologique de l'individu. C'est de ces derniers et d'eux seuls qu'est fait l'homme à l'état de nature. Le moyen de le déterminer "tel qu'il a du sortir des mains de la nature" est de le dépouiller "de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir et de toutes les facultés artificielles qu'il n'a pas pu acquérir que par un long progrès"¹⁵⁶ . Si pour Rousseau, comme d'ailleurs tous les penseurs la nature finit à l'individu, tout ce qui est au delà ne peut être qu'artificiel. Quant à savoir si l'homme est resté un temps durable dans cette situation, où s'il a commencé à s'en écarter dès qu'il a commencé à être, c'est une question que Rousseau n'examine pas, car elle n'importe pas à son entreprise.

Dans ces conditions, l'histoire lui est inutile. C'est donc légitimement qu'il écarte.

<<commencions donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent pas à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour les vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu' à en montrer la véritable origine.>>¹⁵⁷

Les sauvages eux-mêmes ne représentent que très inexactement l'état de nature.

<< C'est faute d'avoir suffisamment remarqué combien ces peuples[les sauvages] étaient déjà loin du premier état de <<nature>> que plusieurs se sont trompés sur les penchants primitifs de l'homme, qu'on lui a prêté par exemple une cruauté native. Sans doute le sauvage est plus proche de la nature ; à travers son état mental il est

¹⁵⁵ Jean-Jacques Rousseau : *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Préface.

¹⁵⁶ *Ibid.* et 1^{re} partie.

¹⁵⁷ *Ibid.* début, in fine.

plus facile à certains égards d'apercevoir le fond originel parce qu'il est moins dissimulé par les acquêts de la civilisation. Mais ce n'est qu'une image altérée et qu'on ne doit consulter qu'avec réserve et précaution. Rousseau ne s'abuse pas sur les difficultés de sa tentative.

<<Une bonne solution du problème suivant ne me paraîtrait pas indigne des Aristote et des Plin de notre siècle. Quelles expériences seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel, et quels sont les moyens de faire ces expériences au sens de la société ?>>¹⁵⁸ Ces expériences sont impossibles ; par quels procédés les remplacer ? Rousseau ne les indique pas expressément. Mais les principaux sont les suivants :

- 1- Observation des animaux qui sont des exemples de ce que peut-être une vie mentale, abstraction faite de toute influence sociale.
- 2- L'observation des sauvages, sous les réserves faites précédemment
- 3- Une sorte de dialectique qui a pour objet de rattacher déductivement aux institutions sociales à venir (par exemple au langage) tous les éléments mentaux qui semblent y être logiquement impliqués.

Pour Rousseau la théorie de l'état de nature est la base du système, c'est qu'il dit lui-même ; cette condition est <<la racine>> de l'état civil.

<<Si je me suis étendu si longtemps sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs et des préjugés invétérés à détruire j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine>>¹⁵⁹

En effet, il paraît à Rousseau de toute évidence que la société n'a pu être que la mise en œuvre des propriétés caractéristiques de la nature individuelle. C'est donc à celle-ci qu'il faut partir et c'est à elle qu'il faut revenir. Pour juger ce qui a été fait, c'est-à-dire les formes historiques de l'association, il faut voir ce qu'elles sont par rapport à cette constitution fondamentale, si elles en dérivent logiquement ou si elles la faussent, et pour déterminer celle qui doit les remplacer, c'est à l'analyse de l'homme naturel qu'il faut demander les prémisses du raisonnements, mais pour atteindre cet homme naturel, il est indispensable d'écarter tout ce qui, en nous, est un produit de la vie sociale. Autrement, on tournerait dans un cercle vicieux. On justifierait la société avec elle-même, avec les idées ou les sentiments qu'elle-même a mis en nous. ¹⁶⁰

¹⁵⁸ *Ibid. préface.*

¹⁵⁹ Jean-Jacques Rousseau : *Discours sur l'origine de l'inégalité*, première partie.

¹⁶⁰ Durkheim, Emile : *MONTESQUIEU ET ROUSSEAU PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE*, p.116-128.

Les préjugés et le point commun avec Descartes

On prouverait le préjugé par le préjugé. Pour faire une œuvre critique vraiment efficace, il faut donc échapper à l'action de la société, la dominer et reprendre à nouveau l'enchaînement logique des choses de par l'origine. Tel est l'objet de l'opération qui vient d'être décrite. La préoccupation constante de Rousseau est de ne pas <<commettre la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société>>¹⁶¹. Pour cela, il faut se débarrasser de tous les préjugés, vrais ou faux, d'origine sociale, ou, comme il dit, <<écarter la poussière et le sable qui environnent l'édifice>>, pour <<apercevoir la base inébranlable sur laquelle il est élevé>>¹⁶². Cette base inébranlable, c'est l'état de nature. On ne peut pas n'être frappé de la ressemblance qu'il y a entre cette méthode et celle de Descartes. L'un et l'autre estiment que la première opération de la science doit consister en une sorte de purgation intellectuelle, ayant pour effet de mettre en dehors de l'esprit tous les jugements médiats qui n'ont pas été scientifiquement démontrés, de manière à dégager les propositions évidentes d'où toutes les autres doivent être dérivés. D'un côté comme de l'autre, il s'agit de déblayer le sol de toute la poussière inconsistante qui l'encombre afin de mettre à nouveau le roc solide sur lequel doit reposer toute l'édifice de la connaissance, ici théorique, la pratique. La conception d'un état de nature n'est donc pas simplement, comme on l'a cru parfois, le produit d'une rêverie sentimentaliste¹⁶³, une restauration philosophique des anciennes croyances relatives à l'âge d'or ; c'est un procédé de méthode¹⁶⁴, quoique d'ailleurs en appliquant cette méthode, Rousseau ait pu

¹⁶¹ Jean-Jacques Rousseau : *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 1^{re} Partie.

¹⁶² *Ibid.*, préface in fine.

¹⁶³ Durkheim, Emile : *MONTESQUIEU ET ROUSSEAU PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE*, p.120.

¹⁶⁴ On rapprochera avec intérêt cette interprétation de Durkheim de celle qu'exprime M. Robert Dérathé dans son étude citée ci-dessus sur Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps, p. 337. <<Sa conception [de Rousseau] de l'état de nature est souvent mal comprise parce qu'on y voit uniquement une apologie de <<l'homme sauvage>>, une glorification de <<l'antique innocence>> ou de <<l'heureuse vie de l'âge d'or>>. En réalité, dit M. Dérathé, cette hypothèse a <<une toute autre portée>> et il rappelle ce jugement de Durkheim dans sa détermination du fait moral (in Bull. de la Soc. Fr. de Philosophie, p. 179) : <<il y a longtemps que Rousseau l'a démontré : si l'on retire de l'homme tout ce qui lui vient de la société, il ne reste qu'un être réduit à la sensation et plus ou moins indiscret de l'animal>>. La fiction de l'état de nature est précisément destinée à établir cette proposition. Et plus loin (p. 379), Dérathé poursuit : <<Il [Rousseau] a montré que le développement intellectuel et moral de l'homme est une conséquence de la vie sociale, et de ce point de vue il peut être considérée comme le précurseur de la sociologie contemporaine. C'est en inspirant des analyses de Rousseau que Durkheim écrit dans la Division du travail social (5^e éd., Paris, 1926, p.338) : <<La grande différence

dénaturer les faits pour les voir de la manière la plus conforme à ses passions personnelles. Elle est due au besoin de déterminer quels sont les attributs fondamentaux de notre constitution psychologique. Tout se mêle encore dans Rousseau, le moi et la nature, l'abstraction et la sensation, la logique et la passion, l'éloquence, le roman, la poésie, la philosophie, la peinture. Il nous prend par toutes nos facultés : en politique, en morale, dans la poésie, dans le roman, dans la pédagogie, on le trouve partout, à l'entrée de toutes les avenues du temps présent.¹⁶⁵

Sa Vie :

Fils d'un horloger de Genève, orphelin de sa mère que deux bonnes tantes remplacent mal, Jean –Jacques né le 28 juin 1712 est élevé par un père léger, qui le grise de romans, où tous les deux passent les nuits jusqu'à ce que les premiers cris des hirondelles leur rappelant d'aller se coucher ; il se grise ensuite d'héroïsme, en lisant Plutarque. Le père pour une méchante affaire est obligé de quitter Genève(1722) : il laisse son fils, dont il ne s'occupera plus guère, à l'oncle Bernard homme de plaisir, à la tante Bernard, dévote austère, qui mettent l'enfant en pension chez le pasteur Lambercier à Bossy, près de Genève, au pied du Salève. Là se marquent les premiers traits du caractère de Rousseau, l'amour des arbres, de la campagne, de la nature. Ramené à Genève, il est placé chez un greffier qui n'en peut rien faire, puis chez un graveur qui le bat, à qui il vole ses asperges, ses pommes : il est alors enragé de lecture, il se farcit la tête de tout le cabinet de lecture voisin, malgré son maître qui brûle tous les livres qu'il attrape. Jean-Jacques se trouvait misérable : une occasion l'affranchit ; un jour qu'il a polissonné dans la campagne, il trouve les portes de Genève fermées. Il accepte l'arrêt que semble lui signifier la Providence ; il décide de ne plus rentrer chez son graveur, ni chez son oncle.

“ À demi-lieu de la ville, j'entends sonner la retraite ; je double le pas ; j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes ; j'arrive essoufflé, tout en nage ; le cœur me bat ; je vois de loin les soldats à leur poste, j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il était trop tard. A vingt pas de l'avancée je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi. Dans le premier transport de douleur, je me jetai sur le glacis et mordis la terre. Mes camarades, riant de leur malheur, prirent à l'instant leur patrie(...) Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître ; et le lendemain, quand, à l'heure de la découverte, ils rentrèrent en ville, je leur dis adieu pour jamais.”¹⁶⁶

qui sépare l'homme de l'animal, a savoir le plus grand développement de sa vie psychique, se ramène à celle-ci : sa plus grande sociabilité>>.

¹⁶⁵ Dans Durkheim, Emile : *MONTESQUIEU ET ROUSSEAU PRECURSEURS DE LA SOCIOLOGIE*, p.120-121.

¹⁶⁶ ROUSSEAU : *Les Confessions*, Tome i. p.78(I)

Le voilà vagabondant en Savoie(1728) : un curé qui l'héberge une nuit l'adresse à Madame de Warens¹⁶⁷, une dame qui s'occupait des conversions, échappée elle-même de la Suisse et du calvinisme ; elle habitait Annecy. Elle fait bon accueil au jeune Huguenote, que sa charmante figure recommande ; elle l'envoie à l'hospice dans Turin¹⁶⁸, entend la messe du roi, où ses sens s'éveille à la musique ; Annecy et Mme de Warens attirent Rousseau, et il lâche son compagnon : il est reçu cordialement, et l'on essaie de lui ouvrir une carrière. On pense d'abord à le faire prêtre, et il entre au séminaire : puis on le tourne vers la musique, dont il donnera des leçons avant de la savoir. Son inquiétude le promène à Lyon, à Lausanne, à Neuchâtel, à Paris et toujours quand son imprudence ou sa légèreté l'ont mis sur le pavé, sa pensée se retourne vers la<<maman>>, qui a transporté son domicile à Chambéry. Dans une ambiance religieuse dans laquelle Madame Warens vit, Rousseau est inspiré par la nature :

“Tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé prier dans la chambre : il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à la contempler dans ses œuvres tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et digne par la d'être exaucées”¹⁶⁹

Jean-Jacques faisait bon ménage avec le jardinier Claude Anet, qui partageaient avec lui la protection de Madame Warens, Peu à peu, ça commence un refroidissement entre Rousseau et Madame Warens, où il refait son éducation, lisant toutes sortes de livres, philosophes, historiens, théologiens, poètes. Il en sortira armé et prêt à la lutte. Un gentil homme du voisinage, M.de Conzié, qui le vit souvent vers 1738 ou 1739, nous signale en lui un *“goût décidé pour la solitude, ... un mépris inné pour les hommes, un penchant déterminé à blâmer leurs défauts, leurs faibles, ...une défiance constante en leur probité.”*

¹⁶⁷ “ Je ne l'aimais ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimais parce que j'étais né pour l'aimer. Quand je devenais amoureux de quelque autre, cela faisait distraction, je l'avoue, et je pensais moins souvent à elle ; mais j'y pensais avec le même plaisir, et jamais, amoureux ou non, je ne me suis occupé d'elle sans sentir qu'il ne pouvait y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie tant que j'en serais séparé.”(Cotteret : *Jean-Jacques Rousseau en son temps*, p.70, voir : *Confessions* IV, OC I, pp. 150-151.)

¹⁶⁸“(…) alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurre par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique mais je demeurai toujours chrétiens. (Hoffmann: *l'éducation masculine et l'éducation féminine*, p.78)

¹⁶⁹ ROUSSEAU: *Les Confessions*, Tome I. p.157(III)

Enfin il part pour Paris(1741). C'est la rupture définitive avec Mme de Warens, dont les affaires se dérangeaient de plus en plus; désormais dans leurs rares relations les rôles seront intervertis, et Jean-Jacques enverra quelques petits secours à l'amie qui a tant fait pour lui, La pauvre femme toujours en dettes, en procès, en projets mourra en 1762. À Paris, Rousseau apportait quinze louis, une comédie de Narcisse, et un système nouveau de notation musicale qui devait lui donner gloire et fortune. En 1749, l'Académie de Dijon met au concours la fameuse question : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou épurer les mœurs*. Rousseau choisit le paradoxe qui fait le succès de son discours. Inconnu la veille, en un jour il est célèbre. Du jour, où il a pris position par un livre devant le public, il croit son honneur en jeu s'il n'est pas l'homme de sa théorie ; il commença à se singulariser à outrance. Il en a pris le parti du reste, des qu'il s'est trouvé introduit dans les salons.¹⁷⁰

Aussi prit-il, en pleine gloire, la résolution de quitter ce noir, fiévreux, assourdissant et asservissant Paris. Mme Epinay qui possédait le château de la Chevrette, mit à la disposition de Jean-Jacques un pavillon de cinq ou six pièces avec une source vive, qu'elle avait au bout de son parc. En 1757 il se logea à Montmorency, pendant qu'on réparait sa maison, il se laissa installer au château, chez le maréchal et la maréchale de Luxembourg, où il passe quelques calmes d'années. En 1765, il passe en Angleterre, où l'historien Davide Hume lui procura un asile à Wootton, dans le comte de Derby, dans ce vallon frais et boisé, Jean-Jacques passa treize mois, faisant de la musique et rédigeant les mémoires de sa vie. En 1770 il revient à Paris. Enfin, il accepte en 1777 l'hospitalité du marquis de Girardin à Ermenonville ; et c'est là qu'il meurt le 2 juillet 1778.¹⁷¹

Les œuvres de Rousseau

En déc.1757 à Montmorency dans une petite maison qu'on nommait Mont louis. Pendant la rénovation de sa maison, il se laissa installer au château, où il travaille ; il achève sa Nouvelle Héloïse, il fait sa Lettre sur les spectacles, son Contrat social, son Emile. Malgré la bienveillance de M. de Malesherbes, directeur de la librairie, qui avait l'esprit très large, l'Émile détruisit la tranquillité de l'écrivain. La Sorbonne censura l'ouvrage ; le parlement le fit brûler.

¹⁷⁰ Il ne sait pas vivre, il n'a pas le ton, les manières du monde ; il souffre dans son amour propre, et il essaie d'échapper au ridicule par un déploiement volontaire de rudesse et de sauvagerie. Puis il était toujours resté le vagabond... (Lanson, Gustave : Histoire de la LITTÉRATURE FRANÇAISE, Paris, LIBRAIRIE HACHETTE, 1906, p.766

¹⁷¹ Lanson, *Histoire de la LITTÉRATURE FRANÇAISE*, p.768.

L'idée d'écrire *Émile* :

*“Le but que l'on doit se proposer dans l'éducation d'un jeune homme, c'est de lui former le cœur, le jugement et l'esprit, et cela dans l'ordre que je les nomme”*¹⁷²

Rousseau écrit *Émile* comme le sommet de son œuvre théorique. Il déroule toutes les conséquences des principes qu'il a élaboré sur l'éducation de la jeunesse, l'espérance, du monde : il s'agit d'harmoniser les 3 sortes d'éducation que l'enfant reçoit. Celle de la nature, celle des choses, celle des hommes comme si nous avons 3 sortes de maîtres.¹⁷³

Émile est un ouvrage à l'usage des maîtres, précepteurs ou mères de famille, qui explique la nature de l'enfant et l'éducation qu'il faut en faire découler pour bien le faire grandir, en gardant à l'esprit qu'il suffit de « comprendre [la] nature » de l'enfant pour qu'il grandisse le mieux possible. Rousseau, dans sa préface, prend soin d'écarter les critiques qu'on pourrait lui faire ; pour légitimer son œuvre, il dit avoir suivi et observé la nature : sa démarche est volontiers empiriste. Ce que l'on peut déjà noter, c'est cette importance accordée à la « nature », en opposition à la « culture ». Répondant à ceux qui l'accusèrent d'écrire un <<roman>>, Rousseau définit *Émile* comme “l'histoire de mon espèce”. Cette notion désigne alors l'évolution de l'homme depuis son état primitif prêche des bêtes jusqu'à son stade social, juridique et moral. Cette histoire est proche de la notion “d'histoire naturelle” de Buffon et ressemble plus à une anthropologie évolutive qu'à une chronique des événements remarquables : puisque l'homme “aime la paix” son histoire doit être une page blanche. L'histoire naturelle de l'espèce est celle que chaque individu doit revivre en accéléré, depuis le nourrisson physique jusqu'à l'homme (moral) : c'est pourquoi l'éducation d'*Émile* est l'histoire de l'humanité.¹⁷⁴

L'*Émile* est le grand traité que Rousseau consacra à l'Éducation. Par le même style, L'*Émile* entretient avec le Contrat social un rapport très étroit. Les mêmes métaphores, obsessionnelles et récurrentes, se retrouvent dans les deux textes ; ainsi celle des chaînes ou des fers qui entravent l'humanité.

“L'homme est né libre, et partout il est dans les fers”, avait commencé par déclarer le Contrat social. L'*Émile* en fournit l'illustration ; dès la petite enfance, l'éducation freine l'exercice du mouvement ; les nourrissons sont soumis à ces contraintes qui poursuivent l'individu jusqu'au trépas. <<Coudre>>, <<clouer>>, <<enchaîner>> :

¹⁷² Cottret: *Jean-Jacques Rousseau en son temps*, p.92.

¹⁷³ Jean-Jacques Rousseau, *livre I I Émile*, p.83.

¹⁷⁴ Vargas : *Introduction à l'Émile de Rousseau*, p.316

autant d'expressions anodines au départ, mais qui revêtent à la réflexion une portée considérable pour définir les bornes mises à la liberté ou au développement. La pédagogie connaissait dans notre culture un destin emblématique. C'est quand on en parle le plus qu'elle fait le plus cruellement défaut. Le discours pédagogique marque généralement une déconvenue qu'il était au départ destiné à masquer.

Rousseau analyse d'autant mieux l'enfance et la paternité qu'il a doublement failli dans son rôle de père de pédagogue. Si on le lit à Rebours comme le récit d'un échec, et non comme un programme, L'Emile n'en est que plus poignant.

*'Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque à des trépassailles et néglige de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolée.'*¹⁷⁵

La condamnation

L'Émile était partout poursuivi, partout condamné, à Berne, en Hollande, à Genève même, dans cette patrie qui avait tant fêté son glorieux enfant quelques années plutôt (1754), où il avait repris sa qualité de citoyen avec la religion de ses pères.¹⁷⁶

La condamnation de l'Émile ne fut pas seulement un événement déterminant dans la vie de Jean –Jacques Rousseau; la longue censure, riche et touffue, que rédigea à cette occasion la Sorbonne est un document important pour l'histoire religieuse du XVIIIème siècle, tant par son objet et par son contenu que par la polémique qui s'engagea autour d'elle. De plus, cette censure s'insère dans une série où les relations de la Faculté de Théologie avec le courant d'idées contemporaines furent mises à l'épreuve, entre 1761(affaire de la thèse de l'abbé de Prades) et 1768(affaire du Bélisaire de Marmontel).¹⁷⁷

La Censure d'Émile, il était facile de le deviner, est une censure de la théologie exposée par le vicaire Savoyard. C'est ce qui ressort également des têtes de chapitres :

De Dieu et de la loi naturelle (50p.de l'édition Le Prieur) ;

De la possibilité et de la nécessité de la Révélation (20.p.) ;

Des caractères de la Révélation (20p.)

¹⁷⁵ Cotteret : *JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps*, pp. 294-295

¹⁷⁶ Lanson : *Histoire de la LITTÉRATURE FRANÇAISE*, p.767.

¹⁷⁷ *Jean-Jacques Rousseau et la crise contemporaine de la conscience*, p.53.

Des moyens de connaître la Révélation (88p.) ;

Des Miracles et des prophéties (38p.) ;

De la doctrine révélée (38p.) ;

De l'intolérantisme que professe la vraie religion (36p.)

Cette énumération permet de constater l'importance attachée par les théologiens aux <<moyens de connaître la Révélation>> : 88 pages de texte, avec seulement 7 citations d'Émile. Les caractères de la Révélation et le <<contenu de la doctrine révélée>> occupent les chapitres les plus courts. Les censures sont en effet préoccupés, dans ce texte, de lutter contre ce qui leur apparaît l'aspect le plus dangereux de Jean-Jacques : son refus de la rationalité du christianisme.¹⁷⁸

Le résumé de L'Emile :

Livre I :

S'intéresse à la petite enfance, pour laquelle il n'existait pas véritablement de mot dans la langue de l'époque. Il fallait avoir recours au latin *infans* pour décrire ce nourrisson qu'un sage relativement récent dans notre langue qualifie de "bébé", calque de l'anglais baby.¹⁷⁹ Cet état criard et vagissant à droit ici à une considération que l'on devine exceptionnelle pour l'époque.

'*En naissant, un enfant cri ; sa première enfance se passe à pleurer*',¹⁸⁰ reconnaissait Rousseau. Le premier des soins est l'hygiène. (...) En s'insurgeant contre l'usage d'emballoter les enfants, Rousseau eut une influence décisive :

"Au moment où l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne ; autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtiers, point de bandes, pont de maillots ; des langes flottants et larges, qui laissent tous ses membres en liberté, et ne soient ni assez pesants pour gêner ses mouvements, ni assez chaud pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air" et en note : " on étouffe les enfants dans les villes à force de les tenir renfermés et vêtus. Ceux qui les

¹⁷⁸ *Introduction à l'Émile de Rousseau*, p.57

¹⁷⁹ Jean-Jacques Rousseau : *Émile* I, OC IV, p. 299. Dans : Cotteret : *JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps*, p.301.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p.261.

gouvernement en sont encore à savoir que l'air froid, loin de leur faire du mal, les renforce, et que l'air chaud les affaiblit, leur donne la fièvre et les tue.¹⁸¹

De même, il fallait préférer l'allaitement maternel-ou quand cela s'avérait impossible, choisir la nourrice avec soin, en privilégiant l'air de la campagne, plus salubre.¹⁸²

Les villes, en effet, étaient pour l'auteur le « gouffre de l'espace humaine ». À terme, l'avenir même de l'humanité paraissait menacé :

« Au bout de quelques générations les races périssent ou dégénèrent ; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfants se renouveler, pour ainsi dire, eux-mêmes, et reprendre, au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés.¹⁸³

Livre II :

Étudie l'enfant à partir du moment où il parle, et où, par conséquent, il pleure moins.¹⁸⁴ Cet âge est celui de l'être moral : il s'étend ici jusqu'à une douzaine d'années. Alors commence « proprement la vie d'individu », grâce à sa mémoire qui « étend le sentiment de l'identité sur tous les moments de son existence » l'on peut dire qu'il devient « véritablement un », et il éprouve désormais bonheur ou misère.¹⁸⁵ Il faut cependant se garder ici d'une erreur commune attribuée au passage au philosophe anglais John Locke :

« L'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin. »¹⁸⁶

On élève en effet jusqu'à la raison, en partant de l'expérience¹⁸⁷ Et non l'inverse. Cette confiance en l'enfant provient chez Rousseau de toute une métaphysique de l'état premier ou primitif : rejetant l'idée d'une corruption initiale de l'homme, liée au péché originel, il croit en la droiture foncière de l'enfant. Il n'est donc point question de suivre les moralistes classiques dans leur condamnation de l'amour-propre :

¹⁸¹ Jean-Jacques Rousseau : *Émile* I, OC IV., p.278.

¹⁸² *Ibid.* p. 272-273.

¹⁸³ Jean-Jacques Rousseau: *Émile* I, OC IV, pp. 272-273.

¹⁸⁴ Jean-Jacques Rousseau: *Émile* II, OC IV, p.298.

¹⁸⁵ *Ibid.* p. 301.

¹⁸⁶ *Ibid.* p.303.

¹⁸⁷ « Ne donnez à votre élève aucune espèce de leçon verbale ; il n'aurait à recevoir que l'expérience ». Dans : Jean-Jacques Rousseau: *Émile* II, OC IV, p. 321)

“La seule passion naturelle à l’homme est l’amour de soi-même, ou l’amour –propre pris dans un sens étendu. Cet amour propre en soi ou relativisme à nous est bon et utile ; et, comme il n’a point de rapport nécessaires à autrui, il est à cet égard naturellement indifférent ; il ne devient bon ou mauvais que par l’application qu’on en fait et les relations qu’on lui donne. Jusqu’à ce que le guide de l’amour-propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu’un enfant ne fasse rien parce qu’il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande ; et alors il ne fera rien que de bien”¹⁸⁸

Livre III :

S’attache à ce<<troisième état de l’enfance>> autour de douze ou treize ans, “intervalle ou l’individu peut plus qu’il ne désire”, temps de “la plus grande force relative”. C’est le moment “le plus précieux de la vie ; temps qui ne vient qu’une seule fois ; temps très court, et d’autant plus court, comme on verra dans la suite, qu’il lui importe plus de le bien employer”¹⁸⁹

Rousseau choisit cette époque pour faire lire à son élève Robinson Crusoe, <<le plus heureux traité d’éducation naturelle”. Et l’auteur de préciser : “Ce livre sera le premier que lira mon Emile ; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguées. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire, il servira d’épreuve durant nos progrès à l’état de notre jugement ; et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours”¹⁹⁰

L’Éducation d’Émile a été jusque-là purement autarcique ; elle s’est limitée à la nature et au monde physique. Il fallait bien protéger l’enfant de la société.”L’haleine de l’homme est mortelle à ses semblables : cela n’est pas moins vrai au propre qu’au figure “insiste Rousseau.¹⁹¹

¹⁸⁸ *Émile*, OC IV, p.322. Jacques Abbadie(1654-1727), dans l’Art de se connaître soi-même(1712), avait distingué l’<<amour propre>>, parfaitement légitime et fonde sur la nature, de <<l’amour de soi>>, la perversion du premier. Dans : Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.733.

¹⁸⁹ *Émile* III, OCIV, pp.426-427. Dans : Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.733.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 454.

¹⁹¹ *Émile* I, OC IV, p. 277. Dans : Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.302.

<<L'Émile, ce "traité de la bonté originelle de l'homme", est une méthode pour conserver la nature chez l'enfant et la fortifier de façon qu'elle ne soit pas étouffé chez l'adulte par la vie sociale", a-t-on pu dire. Quitte à préciser : <<De là l'idée de soustraire d'abord l'enfant à l'action de la société" ; "De là l'idée de l'éducation sans livres, sans études de littérature ni d'histoire, puisque l'histoire de la littérature sont deux images de la misère et de la corruption de l'homme en société" Il s'ensuit que le progrès de l'éducation" d'*Émile* reproduit le "progrès de l'humanité". Émile est "l'enfant de la nature", le "sauvage" ; il arrive "par degrés" à la propriété, à la vie sociale, à l'intelligence, à la moralité, à la religion, à la culture littéraire. Il est permis d'espérer à tous ces titres qu'il ne sera jamais ni "opprimé" ; ni "oppresseur".¹⁹²

Livre IV :

Prend Émile au moment des passions naissantes, à l'âge de la puberté. L'adolescence est décrite en un langage image, en faisant appel à un registre maritime peu fréquent chez Rousseau : " Comme le mugissement de la mer précède de loin tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes ; une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile ; c'est un loin dans sa fièvre ; il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné."¹⁹³

Les changements anatomiques précipitent cette évolution : le duvet des joues laisse place à la barbe naissante, la voix mue...Émile n'est plus "ni enfant, ni homme" ; il ne peut "prendre le ton d'aucun des deux"¹⁹⁴

Bref, la socialisation d'Émile rend nécessaire le séjour à Paris :

"A six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme, vous ne le reconnaissez plus ; des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feraient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte quand on la lui rappelle ne montraient qu'il est le même et qu'il en rougit."¹⁹⁵

¹⁹² Lanson : *L'unité de la pensée de J.J.Rousseau*, Annales de la société. pp.1-31.

¹⁹³ *Émile* IV, OC IV, pp.489-490 JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.304

¹⁹⁴ *Ibid.* p.490.

¹⁹⁵ *Ibid.* p.658.

Émile, dans la mesure où il a reçu une solide formation initiale, survit cependant au contact de la ville-et très tôt, il s'en retourne à la campagne :

“Adieu donc, Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur ni les hommes à la vertu. Adieu, Paris : nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi.”¹⁹⁶

Livre V :

Le dernier livre de l'Émile, consacré à Sophie et à la femme, constitue le pendant naturel des quatre précédents. Paraphrasant la Genèse, pour se placer dans la position d'un créateur omniscient Rousseau décide de donner une compagne à Émile :

“Il n'est bon que l'homme soit seul, Émile est homme, nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner”¹⁹⁷

Il existe une évidente complémentarité entre l'Émile et le Contrat social. <<puisque avant de s'être un roi le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social ?>> se demande Rousseau au détour du livre V de l'Emile. Avant de poursuivre :

“Le contrat social est donc la base de toute société civile, et c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.”¹⁹⁸

La définition de l'Éducation d'après Rousseau

“Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime

¹⁹⁶ *Ibid.* p. 691.

¹⁹⁷ *Émile* V, OC IV, p. 691 Cotteret : *JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps*, p.315.

¹⁹⁸ *Ibid.* p.839.

la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de ménage ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin".¹⁹⁹

Le cinquième livre de l'Émile nous montre, successivement, l'accueil, les séparations, les retours. La suite de l'Émile (les *Solitaires*) va rendre encore plus tragique la séparation, plus émouvant le retour. La première rencontre d'Émile et de Sophie est significative : égarés dans la campagne, surpris par la pluie, Émile et son précepteur demandent l'hospitalité dans une maison inconnue. Ils sont généreusement accueillis par une famille modèle... Le rêve d'accueil s'exprime ici sous sa forme la plus naïve, la plus adolescente : l'hospitalité offerte, l'asile chaleureux où l'on se restaure de ses fatigues, où l'on reçoit un simple et savoureux repas, et où l'on rencontre soudain le regard de la jeune fille pure qui attend Télémaque. Le bonheur est dans cette retraite rustique, qui offre la promesse d'une longue existence, frugale mais gourmande, calme mais passionnée. Un nouvel âge de la vie commence : Emile naît à l'amour. Autour de cette retraite rayonnent des promenades à deux (ou à trois). Mais bientôt surviennent de brèves querelles, qui offrent le prétexte à de « doux accommodements » Puis vient une séparation plus grave : le précepteur veut qu'Émile connaisse le monde et les institutions politiques de diverses nations. Ils voyagent mais laisseront Sophie dans sa campagne. On assiste à une séparation dans les larmes. (Le précepteur trouve un secret plaisir aux larmes qu'il fait couler : mais nous n'avons pas eu à attendre le cinquième livre de l'Émile pour découvrir le sadisme du précepteur) La séparation prendra fin et l'on assistera au « délire » d'un retour. L'âge d'or « semble déjà renaître autour de l'habitation de Sophie²⁰⁰ ». Car retourner, c'est véritablement se rapatrier dans une origine profonde. Voici les jeunes gens mariés, mais leur bonheur n'est pas stabilisé. Installés à Paris, Émile et Sophie subissent l'influence corruptrice de la grande ville ; ils deviennent étrangers l'un à l'autre. « Nous n'étions plus un²⁰¹ » Sophie est infidèle, Emile s'éloigne ; il meurt à son passé, il boit « l'eau de l'oubli²⁰² ». Dans la solitude, il va renaître à lui-même. C'est un retour encore une fois, mais un retour à soi ; le passé, l'avenir, autrui n'existent plus :

Je tachais de me mettre tout à fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disais en effet nous ne faisons jamais que commencer, et qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de moments présents, dont le premier est toujours celui qui est en acte²⁰³

¹⁹⁹ Jean-Jacques Rousseau : *Émile* I, OC IV, p.245.

²⁰⁰ Rousseau : *Livre V de l'Émile.*, p. 859.

²⁰¹ *Ibid.*, p.887.

²⁰² *Ibid.*, p.912.

²⁰³ *Ibid.* p.905.

L'éducation ne se confond pas avec le dressage. L'activité pédagogique poursuit un but élevé ; il ne s'agit pas uniquement de former à un métier, mais d'apprendre à vivre :

“Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre ; il sera premièrement homme : tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit ; et la fortune aura beau le faire changer de place il sera toujours à la sienne”²⁰⁴

Certes, cette méthode repose sur une relation élective entre le gouverneur Rousseau et son élève. Le gouverneur choisit son élève :

“Au reste, j'appelle plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette science, parce que ‘il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver. S'il faut choisir avec tant de soin le gouverneur ; il lui est bien permis de choisir aussi son élève, surtout quand il s'agit d'un modèle à proposer.”²⁰⁵

Et Rousseau préfère qu'il soit en bonne santé, afin de ne pas être transformé lui-même en garde-malade.

“Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé, doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il se rend comptable même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un élève infirme et valétudinaire change sa fonction de gouverneur en celle de garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le temps qu'il destinait à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mère éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura longtemps conservé. Je ne me chargerais pas d'un enfant maladif et cacochyme, dut-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même et aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, et dont le corps nuise à l'éducation de l'âme. Que ferais-je en lui prodiguant vainement mes soins sinon doubler la perte de la société et lui ôter deux hommes pour un ? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, et j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher à mourir”²⁰⁶

²⁰⁴ Jean-Jacques Rousseau : *Émile I*, OC IV, p.252. Dans : Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.300

²⁰⁵ *Ibid.*, p.266.

²⁰⁶ Jean-Jacques Rousseau : *Émile II*, OC IV, p. 268. Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.733.

Education positive et négative :

L'éducation positive n'est positive qu'en apparence : elle produit des effets contraires à ceux qui étaient recherchés :

''J'appelle éducation positive, celle qui tend à former l'esprit avant l'âge et à donner à l'enfant la connaissance des devoirs de l'homme. J'appelle éducation négative, celle qui tend à perfectionner les organes, instruments de nos connaissances, avant de nous donner ces connaissances, et qui prépare à la raison par l'exercice des sens.

L'éducation négative n'est pas oisive, tant s'en faut ; elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices ; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. Elle dispose l'enfant à tout ce qui peut le mener au vrai quand il est en état de l'entendre, et au bien quand il est en état d'aimer''²⁰⁷

L'adolescent a su éviter jusqu'alors les savoirs inutiles, dont les pesants catéchismes, présentes ici comme le mode même de l'aliénation : "Si je voulais rendre un enfant fou, je l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme"²⁰⁸

Le portrait de la femme forte au XVIIème siècle :

Le citât au-dessous peut nous donner éventuellement une image de la femme du 17^e siècle :

''Finissons par le portrait que le sage fait d'une femme forte, son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin & des extrémités de la terre: le cœur de son époux se confie à elle, elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires, tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, & jamais de mal : elle cherche la laine & le lin, elle travaille avec des mains pleines de sagesse, chargée comme un vaisseau marchand, elle porte de loin ses provisions la nuit elle se lève & distribue la nourriture à ses domestiques, elle considère un champ, & l'achète de son travail, fruit de ses mains, elle plante une vigne, elle ceint ses reins de forces, elle endurec

²⁰⁷ L. Beau, OC IV, p. 495 pour ces deux citations. Dans : Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.300.

²⁰⁸ *Émile* IV, OC IV, p.554. Dans : Cotteret : JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps, p.300.

son bras, elle a gouté, & vu combien son commerce est utile, sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit, sa main s'attache aux travaux rudes, & ses doigts prennent le fuseau, elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre, elle ne craint ni froid ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits, elle a tissé une robe pour elle, le fin lin & la pourpre sont ses vêtements, son époux est illustre aux portes, c'est à dire, dans les conseils où il est assis les hommes les plus vénérables, elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux chanoines, la force & la beauté sont ses vêtements & elle rira dans son dernier jour ; elle ouvre sa bouche à la sagesse, une loi de douceur est sur sa langue, elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, & elle ne mange jamais son pain sans occupation, ses enfants se sont élevés, & l'ont dit heureuse, son mari s'élève de même. & il la loue, plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées, les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine, la femme qui craint Dieu, c'est celle qui sera louée, donnez-lui du fruit de ses mains, & qu'aux portes dans les conseils publics elle soit louée par ses propres œuvres."²⁰⁹

Ce qu'on a lu est bien comparable à ce que pense Rousseau des femmes :

*Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage et s'occuper de leur maison*²¹⁰

Les idées fausses à propos de Rousseau :

Relire l'Émile, ou le lire pour la première fois, n'est pas inutile aujourd'hui. Tout d'abord pour nous débarrasser des fausses idées qui traînent sur Rousseau.

La première idée fautive qui est répandue à propos de Rousseau, dans les manuels scolaires comme dans les plus savants traités de science de l'Éducation, concerne l'abandon de ses enfants. Argument typique de la mauvaise foi : Rousseau n'a pas abandonné ses enfants malgré son livre intitulé Émile ou de l'éducation ; au contraire, il a écrit Émile ou de l'éducation à cause de l'abandon de ses enfants, pour essayer de se racheter dix ans après avoir commis sa faute et après avoir vainement tenté de retrouver ses enfants.

²⁰⁹ F. de Salignac de la Mothe-Fénelon, *De l'Éducation des Filles*, François l'honneur et Fils, Amsterdam, 1739.

²¹⁰ *Ibid.*, V

Dans sa célèbre lettre envoyée à Mme de Francueil, une dizaine d'années après la publication de l'Emile, Rousseau y avouait sur un ton bravache, et faussement désinvolte, l'abandon de ses enfants :

“Oui, Madame, j'ai mis mes enfants aux Enfants-trouvés ; j'ai chargé de leur entretien l'établissement fait pour cela. Si ma misère et mes maux m'ôtent le pouvoir de remplir un soin si cher, c'est un malheur dont il faut me plaindre, et non un crime à me reprocher. Je leur dois la subsistance, je leur ai procuré meilleure ou plus sûre au moins que je n'aurais pu la leur donner moi-même.” Il ajoutait d'ailleurs, sur le ton de la révolte social :

“Que ne suis-je marié, me direz-vous ? Demandez le à vos injustes loi, Madame.” Et plus bas :

“Il ne faut pas faire des enfants quand on ne peut pas les nourri. Pardonnez-moi, Madame, la nature veut que 'on en fasse puisque la terre produit de quoi nourrir tout le monde, mais c'est l'état des riches, c'est votre état qui vole au mien le pain de mes enfants” Et Rousseau avec une évidente mauvaise foi, d'invoquer ici Platon : “Je suis privé du plaisir de les voir et n'ai jamais savouré la douceur des embrassements paternels. Hélas, je vous l'ai déjà dit, je ne vois là que de quoi me plaindre, et je les délivre de la misère à mes dépens. Ainsi voulait Platon que tous les enfants fussent élevés dans sa république, que chacun restât inconnu à son père, et que tous fussent les enfants de l'État.²¹¹ Il revint sur ces abandon en 1761 : <<Que de choses j'aurais à vous dire avant que de vous quitter, confiait-il à Mme de Luxembourg. Mais le temps me presse ; il faut abrégé ma confession, et verser dans votre cœur bienfaisant mon dernier secret. Vous saurez donc que depuis seize ans j'ai vécu dans la plus grande intimité avec cette pauvre fille qui demeure avec moi, excepte depuis ma retraite à Montmorency, que mon état m'a forcé de vivre avec elle comme avec ma sœur ; mais ma tendresse pour elle n'a point diminué, et sans vous, l'idée de la laisser sans ressource empoisonnerait mes derniers instants.” Rousseau ajoutait que cinq enfants étaient de cette liaison, qui tous avaient été mis aux enfants trouvés, et avec “si peu de précautions pour les reconnaître un jour”, que l'on n'ignorait jusqu'à la date de leur naissance, et plein de compassion envers lui-même, il continuait :

“Depuis plusieurs années le remord d'une négligence trouble mon repos, et je meurs sans pouvoir le réparer, au grand regret de la mère et au mien. Je fis mettre seulement dans les langes de l'ainé une marque dont j'ai gardé le double ; il doit être né, ce me semble dans l'hiver 1746 à 47, ou à peu près. Voilà tout ce que je me rappelle. S'il y avait moyen de retrouver cet enfant, ce serait faire le bonheur de sa tendre mère mais je désespère, et je n'emporte point avec moi cette consolation.

Cet acte manqué, cette série d'abandons réussis étaient à l'origine de l'Émile :

²¹¹ Rousseau à Mme de Francueil, 20 avril 1751, CCII, p. 142, p.143 et p.144.
Dans : Cotteret : *JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps*.

“Les idées dont ma faute a rempli mon esprit, ont contribué en grande partie à me faire méditer le “Traité sur l’éducation”, et vous y trouverez, dans le livre premier, un passage qui peut vous indiquer cette disposition. Je n’ai point épousé la mère, et je n’y étais point obligé, puisqu’avant de me lier avec elle, je lui ai déclaré que je ne l’épouserai jamais ; et même un mariage public nous eût été impossible, à cause de la différence de religion : mais du reste, je l’ai toujours aimé et honoré comme ma femme, à cause de son bon cœur, de sa sincère affection, de son désintéressement sans exemple, et de sa fidélité sans tache, sur laquelle elle n’a même pas occasionné le moindre soupçon.”²¹²

Vouloir nier toute validité à la pensée pédagogique de Rousseau parce qu’avant de s’occuper de pédagogie il a abandonné ses enfants, c’est commettre non seulement un anarchisme, un contre-sens historique, mais c’est surtout pratiquer le pharisaïsme, l’hypocrisie moralisatrice : ce serait nier toute possibilité de se racheter, comme si chacun de nous n’aurait pas besoin de se racheter de ses propres fautes. Même si Rousseau avait commis un crime, cela n’empêcherait pas ses idées d’être bonnes, si elles sont bonnes. Le rapport entre l’écrivain et ses écrits est l’affaire de l’écrivain ou de l’historien ; l’affaire du lecteur, c’est le rapport entre le livre, les idées contenues dans le livre, et ses propres idées à lui lecteur, sa propre pratique à lui lecteur. Faire de la morale à un mort, c’est une bonne manière de ne pas s’en faire à soi-même, et s’éluder la force des idées.²¹³

Une seconde idée fautive, qui est répandue à propos de Rousseau, c’est précisément de s’imaginer qu’il prétend avoir de bonnes idées. Rousseau était le contraire d’un dogmatique. Il cherchait la vérité, il ne prétendait pas l’avoir trouvée. Relisons la préface d’*Émile* ou de l’éducation :

“Quand mes idées seraient mauvaises, si j’en fais maître de bonne à d’autres, je n’aurai pas tout à fait perdu mon temps.”²¹⁴

Rousseau a réfléchi sur l’éducation à partir de sa propre pratique d’enfant et d’adolescent, élève ou autodidacte, comme on voudra, puis à partir de sa propre pratique d’adulte, de précepteur, de maître de musique, et des mille métiers qu’il a pu exercer ; *Émile* est un “recueil d’observation et de réflexions”, ce sont des “rêveries sur l’éducation”, sans autre prétention que d’apporter une contribution à la construction collective de l’humanité. Il dit ce qu’il pense, il peut se tromper, il le sait : aux autres, à nous, de faire mieux, de le critiquer, de trier le bon et le mauvais, d’éliminer le mauvais, d’appliquer ou d’adapter le bon aux circonstances qui nous

²¹² J.J.Rousseau à Mme de Luxembourg, 12 Juin 1761, CCIX, pp.14-15 Dans Cotteret : *JEAN-JACQUES ROUSSEAU en son temps*, p.300.

²¹³ Brunet : *INDEX-CONCORDANCE D’Émile OU DE L’ÉDUCATION*, pp. 8-13

²¹⁴ *Émile*, Pléiade, p.241 Dans : *INDEX-CONCORDANCE D’EMILE OU DE L’ÉDUCATION*, p.9

sont propres. Il découle de cette constatation la réfutation d'une troisième idée fautive concernant Rousseau : on dit souvent qu'il est un "utopiste", un "idéaliste" ; qu'il propose des choses chimériques. Il a d'avance répondu dans la préface d'Émile :

"Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disait : proposez de faire ce qu'on fait ; ou du moins proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant. Un tel projet, sur certaines matières, est beaucoup plus chimérique que les miens ; car, dans cet alliage, le bien se gâte, et le mal ne se guérit pas. J'aimerais mieux suivre en tout la pratique établie, que d'en prendre une bonne à demi ; il y aurait moins de contradiction dans l'homme ; il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés.²¹⁵

Jean-Jacques Rousseau n'est pas un << sujet >> philosophique qui analyse le spectacle du monde extérieur, et qui le révoque en doute comme une apparence formée par l'entremise trompeuse des sens. Il découvre que les autres ne rejoignent pas sa vérité, son innocence, sa bonne foi, et c'est ensuite seulement que la campagne s'obscurcit et se voile. Avant qu'il ne s'éprouve distant du monde, le moi a subi l'expérience de sa distance par rapport aux autres. Le maléfice de l'apparence l'atteint dans son existence même, avant d'altérer la figure du monde. Quand le cœur de l'homme a perdu sa transparence, le spectacle de la nature se ternit et se trouble. Le "voile" est tombée entre Rousseau et lui-même. Il lui a caché sa nature première, son innocence. Et certes, alors, Jean-Jacques s'est mis à faire le mal ("*nous étions moins honteux de mal faire... nous commençons à nous cacher*"²¹⁶...) mais il n'est pas responsable de l'entrée du mal dans le monde, et s'il commence à se cacher, c'est parce que d'abord la vérité s'est cachée. Son histoire avait commencé autrement. L'enfance avait d'abord été confiance et transparence totales. La mémoire peut encore l'y replonger, et le rendre à la limpidité d'un monde plus clair ; mais il ne peut faire qu'elle n'ait été perdue et que tout ne soit obscurci:

*"Nous ne voyons ni l'âme d'autrui, parce qu'elle se cache, ni la notre, parce que nous n'avons point de miroir intellectuel"*²¹⁷

*"C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature"*²¹⁸

²¹⁵ *Ibid.*, p.242-243

²¹⁶ Rousseau : *Confessions*, liv. Ier, p.21.

²¹⁷ Rousseau : *Lettres morales*, IV, 1092.

²¹⁸ Jean-Jacques, Rousseau : *Émile*, III, p.431.

Techniques rousseauistes

Première technique :

L'expression libre. A l'école maternelle ou élémentaire, ou dans l'enseignement secondaire, on appelle cela "l'entretien libre", ou "le texte libre", le dessin libre", "le chant libre", le "problème libre". On ne parle pas de "Liberté" avec un grand L. La liberté est toujours un adjectif, c'est le caractère du travail réel et concret, fait dans des conditions données. Avec toutes sortes de limitations objectives ou naturelles ; mais c'est un travail qui n'est pas imposé du dehors, il est choisi par les élèves eux-mêmes, ou par la classe dans laquelle le maître prend sa part de travail, toute sa part d'adulte, mais seulement sa part, librement. Un travail libre n'est pas un travail en temps imposé, ou sur un sujet imposé, ou selon des règles imposées. Un texte libre est un texte vraiment libre. On trouve tout cela dans l'Emile, qu'il s'agisse de l'apprentissage de la parole, de l'écriture, des mathématiques, et de tout ce qu'un enfant a besoin d'apprendre pour devenir un homme ou une femme libre. Ce qu'il apprend ainsi, par son propre travail, par son "tâtonnement expérimental", comme dit Freinet, il l'acquiert vraiment, il le sait vraiment ; ce n'est pas une éducation "parolière", "bavarde", une éducation de mots, aussi vite oubliés qu'ils ont été appris. C'est une éducation et un apprentissage par l'action réelle. Comme animal un enfant normal apprend par lui-même. Le rôle de maître est de lui fournir les meilleures conditions possibles pour apprendre par lui-même, malgré les absurdités du système scolaire et du système social.

Deuxième technique :

La communication libre. Dans le mouvement de l'École moderne auquel Freinet, après Ferrer, a donné son nom, cela s'appelle le "journal scolaire", la correspondance interscolaire, les voyages, les échanges entre les classes, ou entre la classe et la communauté sociale. C'est déjà dans Rousseau, contrairement à l'idée fautive selon laquelle Emile est isolé du reste du monde. Emile est protégé contre la corruption sociale, mais il n'est pas isolé. C'est un "sauvage fait pour habiter les villes". Dès qu'il le pourra, il ira dans la ville et tentera de résister à la corruption

sociale et même à agir contre elle : la suite d'Émile, Emile et Sophie ou les solitaires, imaginera Emile prisonnier des Barbaresques et organisant une grève d'esclaves à Alger. Emile lui-même est si peu isolé que Rousseau lui fait faire le tour du monde et lier amitié avec des hommes sages de tous les pays. Ce que Rousseau dit de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture : c'est du Freinet tout pur, de même que pour l'apprentissage des langues vivantes.

Troisième technique :

La coopérative, chez Rousseau, du fait que sa stratégie d'écrivain consiste à gagner à ses idées pédagogiques d'abord la noblesse française, afin que la bourgeoisie l'imité, en attendant que, grâce à quelque révolution, le peuple conquiert le droit à l'éducation publique telle qu'elle était pratiquée à Sparte chez les hommes libres, la coopérative n'était qu'en germe, dans l'établissement de liens contractuels entre le précepteur et l'élève. Rousseau n'était pas contre l'éducation publique : mais il la jugeait impossible à réaliser sous la monarchie absolue dans la France du 18^e siècle. Tout ce qu'il dit des rapports d'Emile et de son maître est applicable, mutatis mutandis, aux rapports d'un maître et de ses élèves dans un établissement public français d'aujourd'hui :

“Faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent...”

On ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre consentement. Cette classe est essentielle, et je voudrais même que l'élève et le gouverneur se regardassent tellement comme inséparables, que le sort de leurs jours fut toujours entre eux un objet commun...quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, et par cela même ils deviennent chers. L'enfant ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, et tout le mérite qu'il donne à son élève est un fonds qu'il place au profit de ses vieux jours.”

Même dans le langage sentimental de Rousseau, c'est bien un contrat : lui-même emploie les mots de “contrat”, de “classe”, de “traite fait d'avance”. Plus loin il dira :

“L'amitié est un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. (...)C'est un contrat de coopération entre des êtres libres, inégaux en forces mais non en droits. L'être le plus fort, le maître aide l'élève à devenir fort à son tour ; en échange, il reçoit de l'élève une reconnaissance véritable, et de la société un salaire décent et de bonnes conditions de travail. On voit que ces revendications rousseauistes sont loin d'être satisfaites dans la République Française qui a pour devise “liberté-Egalité-Fraternité.”²¹⁹

²¹⁹ Brunet : *INDEX-CONCORDANCE D'ÉMILE OU DE L'ÉDUCATION*, pp.16-22.

Rousseau misogyne, Poullain de la Barre philogyne?

-S'attaquer aux préjugés et aux coutumes anciennes

Poullain de la Barre soutenait courageusement la thèse la plus surprenante, la plus audacieuse, la plus polémique de son époque. En effet, il s'attaque à un préjugé aussi ancien qu'universel : l'inégalité des sexes et la soumission naturelle de l'un à l'autre. Jusque-là on n'avait traité du sujet que sur le ton de l'aimable galanterie qui ne pouvait convaincre que ceux qui l'étaient par avance. Poullain de la Barre, dans la mesure d'obéissance cartésienne, eut l'excellente idée de parler en philosophe et d'appliquer la méthode et le principe du Maître au problème social, voire politique de l'égalité des sexes. Il montre avec rigueur qu'une coutume aussi vieille soit-elle, dès lors qu'elle s'appuie sur la force, ne peut légitimement servir de fondement à l'état de droit. Que l'habitude de l'oppression n'utilise qu'un grossier travestissement quand elle se targue d'être issue de la nature.

Si à ce stade Poullain de la Barre vaut bien Rousseau, il va fort au-delà lorsqu'il s'agit des femmes. A ses yeux, celles-ci participent autant que les hommes à la raison et de ce fait les deux sexes partagent une identité essentielle. Leur esprit est le même, leur cerveau également. Cependant, la seule chose qui les distingue l'un de l'autre serait : l'éducation.

-L'esprit n'a point de sexe

dit superbement Poullain de la Barre, car il est libre à l'égard du corps en raison de son autorité ontologique. Peu importe sa prétendue faiblesse physique. On ne mesure pas la vertu humaine à l'une de la force, sans quoi bien des animaux nous seraient supérieurs. L'identité intellectuelle reconnue aux deux sexes ouvre de facto aux femmes tous les emplois de la société.

-Les hommes et les femmes sont semblables

Poullain de la Barre les imagine fort bien professeurs de médecine ou de théologie, ministres de l'Église, reines, généralles (sic) d'armée ou président de Parlement. Aux yeux de notre philosophe, l'égalité est totale parce que "hommes et femmes sont semblables presque en tout..." La différence des sexes, selon ses propres dires, "ne doit pas être portée plus loin". On a même envie d'ajouter que pour lui, elle est réduite au minimum. Au minimum biologique puisque la seule différence "commence et cesse avec la fécondité". En forçant à peine la pensée de Poullain de la Barre, nous pourrions dire qu'une femme qui n'est pas mère est semblable à l'homme...

- Ainsi y-a-t-il un double avantage pour les femmes.

En revanche le traditionnel Rousseau soutint la thèse de la radicale complémentarité des sexes et se trouva fort bien de leur inégalité. Bien qu' un grand nombre de féministes combattent la théorie de la similitude au nom de leur spécificité féminine (qu'elles croient menacée par un modèle unique de type masculin) et ne proclamant donc le dualisme sexuel comme le droit sacré à la différence qui n s'exerce pleinement que dans l'égalité, Poullain est très audacieux, parce qu'il introduisit subrepticement dans son analyse l'idée folle d'une supériorité de la gent féminine. Selon lui, les femmes ont un double avantage sur les hommes. Biologique d'abord : si elles peuvent prétendra à tous les emplois masculins, elles gardent en revanche l'apanage essentiel à leur sexe, la procréation. Moral ensuite : la femme incarne les plus hautes valeurs de l'humanité. La raison(le bon sens), la paix, le repos et l'amour trairement à la force, sont les signes de notre filiation divine. Elle est donc la créature qui reflète le mieux son créateur.²²⁰

Poullain et Rousseau:

ÉDUCATION :

Éducation d'après Poullain:

Pour Poullain est une chose centrale, la chose la plus essentielle pour lui serait d'élever des maîtres d'école.

"(...) quoique par le mot d'Éducation l'on entende communément l'Art d'élever &d'instruire les enfants, il faut considérer que l'on peut donner à ce mot une signification un peu plus étendue que l'ordinaire, &et qu'en marquant ce que l'on peut nous enseigner des l'Enfance. Et comme l'Education dépend principalement de ceux qui en ont le soin, & et qu'il y en a peu qui sachent ce qu'il faut savoir pour s'en bien acquitter, ou qui le sachent de la manière qu'il le faut , l'on a juge a propos de commencer par ce qui peut servir a former des Maistresses, avant que dire, ce que l'on pense sur la méthode de former l'esprit des disciples suivant les maximes que nous proposons."²²¹

²²⁰ Badinter, Elisabeth : „Ne portons pas trop loin la différence des sexes.“ p. 13-15.

²²¹ *Ibid.*, Avertissement.

Chemin vers le bonheur

Poullain pense à une transformation de tradition, que toutes les femmes devraient avoir le droit d'entrer à l'université ou dans ses propres universités construites pour les femmes et apprendre des autres femmes...D'après lui, l'éducation n'est pas un passe temps mais c'est se mettre en quête de bonheur, le chemin vers la vertu et la vérité dans la pensée et l'action, elle peut mener à nous connaître nous-mêmes et les choses qui nous entourent ; elle est une chose très importante pour l'humanité :²²²

*“Plus il y a de personnes qui cherchent (la vérité), et plutôt on la découvre ; si les deux sexes y avoient travaillé également, on l'auroit plutôt trouvée.”*²²³

S'adapter à une vie sociale :

Contrairement à Rousseau, Poullain pense que l'éducation est le chemin qu'un enfant prend pour s'adapter à la modèlè de la société dans la quelle il vit ; non seulement au point de vue de la pensée mais aussi de l'action et de la morale acceptée par cette société. Quant aux filles, on doit trouver des règles exactes pour les éduquer d'une façon appropriée a fin que celles-ci puissent “avancer dans les sciences.

*“Il ne faudrait que deux choses, l'une que deux ou trois personnes de qualité et de considération fissent bien instruire leurs filles, & ce serait assez qu'une maison notable de Religieuses quelque maîtresse particulière commençasse, pour donner exemple aux autres. Et l'autre chose serait que quelque homme bien intentionnée fisse deux ouvrages dont le premier sert à former des maîtresses, en marquant aux femmes qui sont en âge d'étudier elles-mêmes par le secours des livres, quelle route on doit tenir pour avancer un peu de temps dans les sciences, autant que nous avons besoin pour notre conduite particulière :& le second leur apprend la méthode qu'elle pourrait garder ensuite pour enseigner aux enfant ceux qu'elles auraient appris.”*²²⁴

L'âge de l'enfant, d'après Poullain sert comme exemple, tout en montrant que l'âme et le corps ne sont pas séparés l'un à l'autre. D'abord le sujet autonome, “cogito” se distancie de son corps et cela est un effet réflexif.

222 Voir. Hauser: Gesellschaftsbild und Frauenrolle in der Aufklärung, p.80.

²²³ Poullain de la Barre : *De L'Égalité*. p.77.

²²⁴ *Ibid.*, p. 42.

“En effet, un enfant n’a plutôt les yeux dessillés, que les objets qui l’entourent entrent en foule dans son esprit ; & n’ayant rien alors que de rare & de surprenant pour lui, ils le tiennent dans une admiration continuelle qui paraît même sur son visage, jusques à ce qu’ils se soient entièrement familiariser avec lui : et cette multitude ne lui donnant pas le loisir de faire un juste discernement, c’est une nécessité qu’il la reçoive en tumulte. Si vous ajoutez à cela, que l’union étroite de l’esprit avec le corps, approche de si près ces deux parties & les rend si sensibles aux intérêts l’un de l’autre, que les mouvements et les impressions du corps sont immédiatement suivies des perceptions et des jugements de l’âme , vous n’aurez nulle peine à conclure qu’il nous est inévitable dans l’enfance de nous laisser aller aux plus légères apparences.”²²⁵

Éducation d’après Rousseau

Selon lui, l’éducation n’a qu’un but, c’est de *“former l’homme”* en en faisant d’abord un homme abstrait. La vie pour lui sera intégralement humaine, il s’agit donc de lui faire un apprentissage de cette vie future. Point n’est utile de former un homme spécialisé, mais un homme tout court, c’est-à-dire sans considération de temps, ni d’espèce, ni de sociétés particulière et encore moins de castes ou de classes.

“Dans l’ordre naturel les hommes étant égaux, leur vocation commune est l’état d’homme, et quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s’y rapportent ; qu’on destine mon élève à l’épée, à l’Eglise ou au barreau, peu m’importe. Avant la vocation des parents la nature l’appelle à la vie humaine... En sortant de mes mains, il ne sera, j’en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre : il sera premièrement homme ; tout ce qu’un homme doit être il saura l’être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, et la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne...”²²⁶

Former “Homme” selon la raison

Rousseau cherche donc à former l’homme d’après la raison en obéissant à l’ordre naturel, seule formation capable de le rendre apte à s’adapter à un milieu social convenable²²⁷ :

²²⁵ *Ibid.*, p.59-60

²²⁶ Rousseau: *Émile*, t. I, p.17-18

²²⁷ Liang: *L’ÉDUCATION MASCULINE ET L’ÉDUCATION FÉMININE*, p.12-14.

“Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d’entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie est, à mon gré, le mieux élevé ; d’où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu’en exercice...Il faut donc généraliser nos vues, et considérer dans notre élève l’homme abstrait, l’homme expose à tous les accidents de la vie humaine...on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l’opulence et la misère, à vivre, s’il faut, dans les glaces d’Islande ou sur le brûlant rocher de Malte.”²²⁸

C’est ainsi que selon l’expression de Durkheim, Rousseau a le soin” d’écarter l’accidentel, le véritable, de trouver l’essentiel, le roc sur lequel repose la réalité humaine”²²⁹

Concept de Poullain : L’égalité de l’esprit et du corps entre les hommes et les femmes

Dire que les hommes, entant que membres d’une espèce, ont les mêmes organes (excepte le sexe) et fonctionnent de la même manière, ne signifie pas qu’ils sont identiques. Il y a physiquement des différences, comme les gros et les maigres, les forts et les faibles. Le problème est de savoir si ces différences physiques, comme la robustesse et la délicatesse, sont des caractéristiques naturelles des sexes et si elles entraînent nécessairement une supériorité ou une infériorité intellectuelle. À ces questions Poullain répond catégoriquement par la négative. D’abord, *“il y a des raisons physiques qui prouvent invinciblement que les deux sexes sont égaux pour le corps et pour l’esprit”*²³⁰

-Poullain lutte pour l’égalité entre les deux sexes :

Contrairement à Rousseau, Poullain espère de l’égalité entre les deux sexes et il est pour le droit de l’éducation des femmes, il le voit comme une nécessité!²³¹

²²⁸ Ibid., p.18-19.

²²⁹ E. Durkheim, *Pédagogie de Rousseau (Revue de métaphysique et de morale*, 1919).

²³⁰ Poullain de la Barre: *De l’Égalité*, p.7.

²³¹ Voir. Hauser: *Gesellschaftsbild und Frauenrolle in der Aufklärung*,p.79.

‘En effet nous avons tous hommes et femmes, le mesme droit sur la verité, puisque l’esprit est en tous également capable de la connoistre... Ce droit que la nature nous donne...naist de ce que nous en avons tous autant de besoin les uns que les autres...Il n’y a personne qui ne cherche à estre heureux...Puis donc que les deux sexes sont capables de la meme felicité : Ils ont le meme droit sur tout ce qui sert à l’acquérir. ²³²

Poullain et “nature”

Dès l’ouverture de son premier essai, Poullain a tenu à faire ce rapprochement “naturel ”entre l’inégalité des sexes et l’inégalité des conditions sociales :

‘L’inégalité des biens et des conditions fait juger a beaucoup de gens que les hommes ne sont point égaux entre eux. ²³³

Les rapports de dépendance ne sont point commandés par des lois nécessaires :

‘La dépendance étant un rapport purement corporel et civil, elle ne doit estre considérée que comme un effet du hazard, de la violence, ou de la coutume. ²³⁴

Poullain approfondit ces intuitions dans ses deux essais ultérieurs, où il soutient la thèse d’une égalité originelle des conditions :

‘Dès le premier âge du monde, dont il nous reste encore quelque ombre dans les amours innocents des bergers et des bergères, et dans les plaisirs de la vie rustique, quand elle n’est point troublée par la crainte des puissances ni des ennemis, tous les hommes étoient égaux’ ²³⁵

Poullain et le “Contrat social”

Dans le traité De l’Excellence des hommes, il souscrit pleinement à l’idée d’un contrat social en des termes que n’eut pas désavoués Rousseau :

232 Poullain de la Barre : *De L’Égalité.* p.72.

233 *Ibid.*, p.99-106.

234 *Ibid.*, p.54.

²³⁵ Cité par B. Magné, *op.cit.*, pp.291

*“Si les hommes vouloient jouir absolument du droit que la nature leur donne sur toutes choses, ils seroient dans une guerre continuelle. C’est ce qui les oblige a se soumettre a des lois (...) Cela fait voir que la crainte du trouble dans ce que l’on eut posséder est le premier motif de la société civile, que la subordination et la dépendance sont fondées sur le nombre des personnes liées ensemble.”*²³⁶

Concept crée par Rousseau :

Ses théories de Contrat social seront calquées sur la constitution de Genève, non sur l’état actuel de corruption, mais sur la pureté de l’organisation primitive, ou sur l’idéal plus ou moins représenté par la réalité. Des souvenirs d’antiquités imprégneront ses réminiscences patriotiques, et la bourgeoisie genevoise prendra dans son esprit la couleur des démocraties antiques.

Rousseau novateur pour l’Égalité entre les hommes

Rousseau est novateur, dans son *Discours sur l’inégalité parmi les hommes* il n’hésite pas a exposer le désir qu’il a de détruire la société, telle qu’elle était à son époque; dans son *Discours sur les sciences et les arts* il avait déjà lutté contre le luxe, les lettres et les sciences ; dans le *Contrat social* c’est la réorganisation de l’État qu’il vise et enfin dans *l’Émile* il veut refaire la famille et l’homme de son époque et surtout l’homme vivant conformément à la société transformée par son *Contrat social*. Rousseau s’inspire de ses théories sociales et politiques ; il ne fait dans son *Emile*, qu’appliquer à l’éducation la thèse philosophique du *Contrat social*.²³⁷ Rousseau est naturaliste en ce que son système d’éducation repose sur la marche de la nature humaine.

*“Observez la nature et suivez la route qu’elle vous trace...”*²³⁸

Il est utilitaire parce qu’il n’apprend à *Emile* que ce qui lui sera utile plus tard.

*“Il ne s’agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile”*²³⁹

²³⁶Cité par B. Magné, op.cit., pp.326-327

²³⁷ F. Guex, *Histoire de l’Instruction*, p. 208.

²³⁸ Jean-Jacques: *Émile* (livre Ier), t. I, p.25, éd. La Renaissance du livre, Paris, 3vol.in-12.

Il est optimiste, considérant l'homme comme bon par lui-même tandis que la société est mauvaise.

*" Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme "*²⁴⁰

Poullain analyseur de la société

Quant à François Poullain de la Barre, il est "l'analyseur" de la société de son temps ; c'est dire à quel point l'auteur problématise un sujet qui, à quelques exceptions près²⁴¹, restait prisonnier de l'apologie. Poullain était un penseur épris de linguistique et de réflexions religieuses.

Pour Poullain de la Barre, le principe d'une liberté personnelle des femmes prenait sens à partir des effets de différenciation sociale qu'il avait constatée et d'un récit des origines ou l'intégrité des rapports sociaux étaient supposée. Dans la perspective

"(...) j'existe moy qui pense parce que j'agis" n'a pas valeur de maladresse, mais situe cette présence à soi-même qui contient le cogito, dans le social, domaine de l'action. Le corps est d'ailleurs englobé dans cette définition du social :

*"Vous n'ignorez pas qu'il ne se passe rien entre notre esprit et tout ce qui nous entoure que le corps n'y ait quelque part : il est comme le truchement qui entretient le commerce entre nous et la nature ; en un mot il est le canal et l'instrument de toutes nos connaissances et de toutes nos actions"*²⁴²

"Homme" de Poullain, [homme ou femme], développe dans la société :

En définissant le corps comme un langage, instrument de communication et de cohésion sociale des hommes entre eux et de l'homme avec la nature, Poullain

²³⁹ Jean-Jacques : *Émile*, t. II, livre II, p. 189.

²⁴⁰ Jean-Jacques : *Émile*, livre I, p. 11.

²⁴¹ Marie de Jars de Gournay : *"Égalité des hommes et des femmes"*, à la Reyne-1622.

²⁴² Poullain de la Barre : *De l'éducation des dames.-op.cit.*, p.218. Dans : Fauré, Christine : *Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur*. In : Corpus. Revu de philosophie 1 (1985), p. 43-51.

attribuait une finalité fonctionnelle à la condition humaine, vivre en société, communiquer, à cette occasion il établissait un animisme de la matière corporelle que la distinction opérée par Descartes entre une substance étendue ne permettait pas et que le philosophe avait même expressément condamné.²⁴³

La pensée de Rousseau concernant le rôle de la femme :

Contrairement à Poullain, pour Rousseau la femme est seulement mère et épouse et qui n'est fait que pour cela.

"(...) plaire aux hommes, leur être utile, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce".²⁴⁴

D'après lui, les femmes ne sont pas assez intelligentes pour qu'on leur donne des responsabilités qui sont en dehors de leur tâche ménagère :

*"Les filles n'ont pas d'intérêts pour les choses, comprennent mal leur nécessité, arrivent mal aux abstractions...il faut donc les habituer a des règles."*²⁴⁵

La pensée de Poullain à propos des femmes :

Son texte défend une identité de formation et de fonction entre les hommes et les femmes. Si comme il l'affirme, le bonheur et la sagesse passent par les voies de la culture, il y a contradiction flagrante au sein du patriarcat entre le fait de reprocher aux femmes leurs faiblesses et leurs défauts et le veto qu'on oppose a leur éducation. Ces défauts il est le premier a en trouver la véritable origine ; ils ne sont pas innés, mais acquis dans le tissu social. S'il arrive que des femmes sont avares, c'est parce qu'elles n'ont jamais rien eu qui leur appartient en propre ; on les dit curieuses, mais elles cherchent à savoir ce qu'on a toujours refuse de leur apprendre ; et chacun parlant de ce qu'il sait, il ne faut pas s'étonner que le babil des femmes ne concerne que les futilités et l'insignifiance auxquelles on les a réduites.²⁴⁶

²⁴³ Lettre à Mersenne-23 novembre 1646. Dans : Fauré, Christine : Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur. In : Corpus. Revu de philosophie 1 (1985), p. 43-51.

²⁴⁴ Rousseau : *Émile*, V

²⁴⁵ Rousseau, *Émile*, V

²⁴⁶ Armogathe : *De l'égalité des deux sexes*, la "belle question".p.23

Une conviction toute rousseauiste dans l'excellence des hommes

L'aspect important des écrits de Poullain de la Barre, c'est que des commentateurs se sont interrogés sur l'éventualité d'une filiation entre l'œuvre de l'ecclésiastique exilé et celle de l'auteur du Discours sur l'origine de L'inégalité. À propos d'un passage de l'excellence des hommes²⁴⁷ dans lequel le mythe du *bon sauvage*, la *civilisation agent de corruption*, étaient évoqués avec une conviction toute rousseauiste ; voici qu'écrivait Henri Grappin²⁴⁸ :

"Au moment où le Grand Roi brillait de tout son éclat, à l'apogée de la civilisation monarchique, un obscur ecclésiastique de vingt huit ans entreprenait l'apologie des sauvages". À notre connaissance pareil document est de beaucoup le plus ancien et le plus curieux de tous ceux que l'on a mis au jour pour attester, avant Rousseau, des idées et des tendances dont ce dernier se fit l'interprète. On se demande si Rousseau avait-il eu connaissance des ouvrages de cet aîné ? Le pasteur Lambercir, à qui le fils de Poullain de la Barre succédera et que Rousseau mentionne dans ses Confessions, avait été membre de la vulnérable compagnie des pasteurs à l'époque où Poullain fut recruté au Collège de Genève ; il aurait pu posséder les ouvrages de notre auteur et Poullain aurait pu les lire. Quant à Madelaine Alcover, elle est en doute pour des raisons de chronologie et parce qu'il ne subsiste aucune trace matérielle de cette connaissance.

L'hypothèse d'une influence de Poullain sur Rousseau

Cette hypothèse à l'époque où Rousseau remplit la fonction de secrétaire chez Madame Dupin n'est pas à exclure ; Madame Dupin²⁴⁹ en effet avait lu sans

²⁴⁷ Dans le premier âge du monde, dont il nous reste encore quelque ombre dans les amours innocents des bergers et des bergères, et dans les plaisirs de la vie rustique, quand elle n'est point troublée par la crainte des Puissances, ni des ennemis, tous les hommes étaient égaux, justes et sincères, n'ayant pour règle et pour loi que le bon sens"- De l'excellence des hommes".p.315(cite par Grappin) Dans : Fauré, Christine : *Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur*. In : *Corpus*. Revu de philosophie 1 (1985), p. 43-51.

²⁴⁸ 1881-1959 : polonisant et slaviste, professeur a l'École nationale des langues orientales vivantes. Wikipedia

²⁴⁹ Louise-Marie –Madeleine Dupin, fille du financier protestant Samuel Bernard, se piquant de philosophie, avait entrepris une étude sur les femmes, une autre sur

connaître le nom de l'auteur le *Traité De l'égalité des deux sexes* ; des manuscrits Dupin –Rousseau conservés à l'Université du Texas à Austin attestent de cette lecture. "Notons cependant, mentionne M. Alcover, que le cercle Dupin émet de fortes réserves soit sur les opinions qui s'apparentent aux siennes".

Poullain homme religieux mais contre la scholastique

Poullain de Barre, commença sa vie comme un français catholique et finit ses jours comme un calviniste de Genève, sa vraie religion était le christianisme. Alors on estime qu'il n'est pas athée ; même s'il transforma la religion scholastique en religion philosophique ; la preuve serait son développement religieux, qui nous montre qu'on peut critiquer l'église sans qu'on rejette les valeurs chrétiennes ; cela signifie que pour Poullain, le Dieu est le seul créateur de l'univers et le seul fondateur de la vérité et de la justice. ²⁵⁰

Rousseau, homme religieux mais contre les enseignements religieux :

Dès qu'il s'agit de contrefaire la pédagogie en illustrant de façon négative les effets d'un mauvais enseignement, les exemples qui lui viennent sont tirés de l'instruction religieuse, et de ces mystères dans lesquels Rousseau détecte beaucoup d'obscurités inutiles :

"On leur parle d'un Dieu en trois personnes dont aucune n'est l'autre et dont chacune est pourtant le même Dieu(...)", *explique-t-il. Avant de s'en prendre au "mystère de l'eucharistie"* ou un espace de

Poullain contre les préjugés :

À partir d'une méthode qu'il doit toute à Descartes, il a eu la force de résister aux préjugés ancestraux et le mérite d'offrir une autre direction au problème de l'éducation des femmes ; à cet égard, il va bien au-delà de ce que les pédagogues de son temps se bornaient à proposer, une éducation dans la différence. Il ouvre à toutes les femmes sans distinction le champ illimité de la connaissance. ²⁵¹

l'amitié, et une troisième enfin destinée à réfuter l'Esprit des lois de Montesquieu et elle lui en avait toujours supposée de très médiocres, et qu'elle ne l'avait jamais employée qu' à <<écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition, ce reproche , surtout à son égard, eut été bien injuste.>>. *Conf VII, OCl, pp. 341-342.*

²⁵⁰ Sturman: *François Poullain de la Barre*, introduction, p. 5

²⁵¹ Armogathe : *De l'égalité des deux sexes*, la "belle question". P.25.

Rousseau contre les préjugés

Rousseau a échappé à l'éducation française, aux conventions mondaines, aux règles littéraires qui falsifient chez nous les tempéraments dès il y a échappé non en lui seulement, mais en ses ascendants: le fond français qu'ils lui ont transmis, c'est celui qui n'avait pas été travaillé encore par la culture classique. Il sera donc libre absolument de tous les préjugés que notre XVIIème siècle était apte à créer. En revanche, les dépôts que cent cinquante ans de la vie genevoise auront laissés dans une suite de générations, se retrouveront dans Rousseau ; toute cette lignée de bourgeois de Genève qui se termine à lui, le rendra apte à concevoir la liberté politique, l'activité municipale, un peuple de citoyens égaux exerçant réellement la souveraineté et s'administrant par des magistrats élus. Mais toujours Genevois dans l'âme, il gardera de son origine une indéracinable sympathie pour les petits Etats, ou la vie nationale se réduit aux proportions de la vie municipale. Et son vrai maître de droit politique, mieux que Montesquieu, ce sera le professeur de Genève Burlamaqui, qui enseignait la liberté et l'égalité naturelles. ²⁵²

Poullain et Rousseau Les Philosophes des Lumières :

Les caractéristiques des lumières du 18ème siècle est la nouvelle définition de la philosophie ; avoir l'esprit critique, raisonner d'une façon libérale et critiquant. ses points de vues critique concernant la moralité et l'histoire doivent être partagés avec les autres. ²⁵³ En fait, l'apport philosophique de Poullain se situait dans le champ des théories du droit naturel. L'innocence de l'organisation humaine à ses origines légitimait dans le récit de l'auteur sa critique des mœurs contemporaines. Ils fabriquaient ainsi pour fonder le projet d'une société égalitaire en rapport d'antériorité dont les philosophes prérévolutionnaires useront volontiers au XVIIIème siècle. ²⁵⁴

Au delà des dogmes diviseurs et des traditions, Poullain de la Barre et Rousseau, poursuivirent leur travail de philosophe éclectique, défiant les autorités temporelles et spirituelles.

Le souhait de Poullain

Enfin, le souhait de Poullain : Les femmes utilisent le fruit de leur éducation, qu'elles fassent des recherches et qu'elles apprennent les autres ce qu'elles ont déjà appris,

²⁵² Lanson, *Histoire de la LITTÉRATURE FRANÇAISE*, p.777.

²⁵³ Stuurman: *Francois Poullain de la Barre and the Invention of Modern Equality*, p.50.

²⁵⁴ Fauré: *Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur*. p. 43-51.

elles doivent avoir les mêmes buts qu'avaient les hommes avant d'elles. Au-delà de tout cela, Poullain imagine les femmes dans toutes les positions importantes de l'Église et du pays, dans les domaines de sciences et d'éducation.

Le souhait de Rousseau

Rousseau connaît très bien la difficulté de réaliser ce dont il rêve en matière d'éducation. Il connaît le poids terrible des institutions sociales et leurs contradictions. Mais il affirme qu'il est bon de vouloir améliorer et changer les choses. Ce qui est faisable, réalisable, c'est d'abord ce que nous voulons faire. L'appel au "réalisme" est souvent le masque du conservatisme, de la volonté que rien ne change : "pères et mères, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ? ²⁵⁵ Si nous pensons que tout est bien dans le système éducatif ou nous vivons et travaillons, il n'y a rien à y changer. S'il y a des choses qui ne vont pas, il dépend de nous (non de Rousseau) de les changer. Mais comment changer les choses, les améliorer ? Sur ce point, Rousseau est extrêmement réaliste : il dit : "cela dépend des circonstances."

A chacun d'analyser la situation dans laquelle il est, les difficultés, les obstacles comme les possibilités concrètes d'amélioration :

*"Telle éducation peut-être praticable en Suisse et ne l'est pas en France ; telle autre peut l'être chez les bourgeois, et telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonstances, qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou tel pays, à tel ou tel condition. Or toutes ces applications particulières n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le pays ou l'Etat qui il aura vue."*²⁵⁶

Autrement dit, Rousseau affirme, et Freinet ou Gramsci ne feront que le redire chacun à leur manier : tout notre système est artificiel ; nous ne pouvons plus revenir à la nature ; nous pouvons seulement limiter les dégâts. Tout le système d'éducatif est un immense décervelage ; on domestique les enfants ; on en fait de petits esclaves : esclaves de la société de consommation, esclaves d'une société bourgeoise ; on leur apprend à marcher au pas, à mettre un cravate, à penser comme il faut, c'est – à - dire comme il faut pour l'ordre établi, pour une société d'inégalité. Pour e tenter de lutter contre cela, il faut retourner l'artificiel contre lui-même :

²⁵⁵ *Ibid.* p. 243.

²⁵⁶ *Émile*, Pléiade, p.243,. Dans : *INDEX-CONCORDANCE D'ÉMILE OU DE L'ÉDUCATION*, pp. 8-13

“(…) il faut employer beaucoup d’art pour empêcher l’homme social d’être tout à fait artificiel”²⁵⁷

Au sein même de ce monde artificiel et qui étouffe les individualités naturelles, il faut trouver les moyens de recréer, artificiellement, des flots de nature, des petits groupes d’élèves et de maîtres qui reconstitueront entre eux, artificiellement, l’égalité naturelle, l’amitié vraie, la camaraderie, la coopération, malgré les différences d’âge, d’expérience, d’origine sociale, de statut social, de race, de nationalité et d’idées. Et si l’on a la chance, de temps en temps, de créer ces flots d’humanité heureuse dans des secteurs qui disposent d’un certain pouvoir idéologique ou pratique pour agir sur les contradictions de la société, peut-être réussira-t-on à améliorer l’éducation de nos enfants et l’existence des parents et des enseignants à une échelle plus grande que l’échelle “moléculaire”, comme dit Gramsci, de la famille, du groupe d’élèves ou de l’établissement scolaire. Mais d’abord, avant d’améliorer les autres, il faut tenter de préserver, de protéger sa propre nature et celle de nos enfants et de nos élèves contre les pressions de toutes sortes, la censure, l’autocensure, la peur, la carotte et le bâton, que cette d’inégalité nous fait subir jusqu’à plus intime de nous-mêmes.

Genève =le calvinisme pour les deux philosophes

Tous les deux, Poullain et Rousseau vont à Genève, car Genève c’est le calvinisme : il est l’âme de la cité et des citoyens ; la Réforme a été le modificateur essentiel de ce fond français que le premier des Rousseau de Genève transmettait à ses descendants. Jean-Jacques Rousseau est l’héritier de cent cinquante ans de calvinisme. Il n’importe qu’il se soit fait catholique, qu’il ait été dévot à un moment, qu’il ait cru aux miracles : tout cela est superficiels. Il a l’âme foncièrement protestante. Sa doctrine politique n’exprime pas seulement la république de Genève : elle représente les positions prises par les docteurs de la réforme contre les théologiens catholiques qui s’appuyaient sur le pouvoir temporel. Le protestantisme intime de Jean-Jacques Rousseau s’affirme surtout dans sa philosophie morale et religieuse. Si elle<<sonne>>si différente de Voltaire ou de Diderot, c’est uniquement parce que Rousseau vient de l’Eglise Réformée. Quant à Poullain, plus tard, il devient protestant, ce qui ne semble pas d’être un accident. Cette décision est prise pendant un long période, dont le début serait 1666 et l’abandon de l’étude de théologie et se termine avec l’immigration de Poullain à Genève. L’opportunisme n’était pas la raison de sa conversion, parce qu’il était cartésien et que personne ne l’aimait en France, mais plutôt son dégoût à l’égard de l’absolutisme ainsi que le catholicisme le poussa à faire cette action. ²⁵⁸

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 640.

²⁵⁸ Hauser : *GESELLSCHAFTSBILD UND FRAUENROLLE IN DER AUFKLARUNG*, p.84

Zusammenfassung :

Wenn man *Emile* von Rousseau liest; beziehungsweise den Kapitel V, über seiner Sophie und ihre natürlichen Erziehung als Basis eines guten Lebens wie zum Beispiel: die Ehe, die Kinder, die Partnerschaft..., dann als Frau oder Mutter, fühlte man sich sehr erniedrigt. Obwohl, auch heute zu Tage in 21 Jhd. In viele Ländern die Situation der Frauen noch schlechter ist als die Zeit des Poullains oder die Zeit des Rousseaus:

Die Frauen gelten als Menschen zweiter Klasse, sie wurden als dienend, empfangend, helfend gesehen aber in Führungsqualitäten nicht. vor Gericht zählt die Aussage einer Frau nur halb so viel wie die eines Mannes, ein Sohn erbt das Doppelte einer Tochter, Frauen dürfen nicht öffentlich singen, nicht tanzen, sie dürfen nicht Radfahren, nicht ohne die Erlaubnis eines Mannes verreisen. Ein Mann kann seiner Frau verbieten zu arbeiten, und wenn er sie mit einem anderen erwischt, kann er sie toten, ohne eine Strafe befürchten zu müssen. Das Kopftuch ist Pflicht, sie müssen ihren Körper verdecken um männerblicke nicht auf sich zu ziehen. Sie dürfen sich nicht scheiden lassen, ohne Zustimmung ihre Ehegatten, doch Männer können sich von ihrer Frauen scheiden lassen, sogar ohne ihre Anwesenheit. Für die Fundamentalisten , die am Kopf der Regierung stehen, modern und Selbstbewusst zu sein, lebensfroh und Weltoffen zu sein , ist Sünde, für die anderen, die Jugendlichen vor allem, eine Vision.

Heutzutage ist Apartheid nicht länger mit Rassenapartheid identifizierbar, sondern mit Geschlechterapartheid religiöses Regimes, die die Unterwerfung der Frauen durch ihre Gesetze und Rechtssysteme intensiviert, legitimiert und gestärkt hat. Das Ziel: um die Frauen von den Männern zu isolieren und ab zu ordnen; zusätzlich zur Absonderung, zielt die Geschlechterapartheid darauf ab, die Frauen in den Heim zurück zu schieben, Frauen werden von viele Beschäftigungen ausgeschlossen. Sie dürfen noch nicht einmal Sportstadien betreten. Nach dem ‚religiösen‘ Gesetz, sind Frauen das Eigentums von Männern und haben keine andere Aufgabe als ihrem Männer „Beschützer“ zu dienen und für ihre Ehemänner und Kinder zu sorgen . sie dürfen nicht Richterin oder Staatsoberhaupt zu werden, dürfen Theologie studieren aber sind vom höchsten religiösen Menschen ausgeschlossen. Frauen sind auf dem Vormarsch.

Leider Im 21 Jahrhundert gibt es die Gesetze, die druck ständige sind als die Menschen und im Gegenteil sind die Frauen solcher Länder weiter als das Rechtssystem und die Vorstellung dessen Politikers.

All was ich bis jetzt gesagt habe waren die Beispiele aus den meisten Orientalischen Ländern; wie ist es mit der Europäische Situation der Frauen? Obwohl, im Vergleich des 17. Jahrhunderts, hat sich die Situation der Frauen sogar sehr verbessert, aber gibt es noch Ungleichheiten zwischen Männern und Frauen; In Europäische Länder, die Ungleichheitskriterien sind anders als das der Orientalische oder Afrikanische Länder; In welcher müssen Frauen flexibler und arbeitskräftiger sein als die Männer, sie haben mehrere Rolle in einem Tag, auf der andere Seite haben wenige Verantwortung, die Arbeit ist sehr wenig bedankt, sehr wenig bezahlt und als selbstverständlich. Obwohl die Lage relative besser ist aber die Ungleichheit der Geschlechter existiert immer noch und überall.

Poullain de la Barre und auch Rousseau waren die wichtigste Protagonisten die einen großen Wandel in der Bedeutung und Wertigkeiten der Gesellschaft (politisch, ökonomisch und sozialistisch) verursachten.

Im 17. Jahrhundert, in Frankreich, Poullain de la Barre versuchte für ein rationalistisches, für die Gleichstellung der Geschlechter ausgerichtetes Emanzipationskonzept, mit voller Radikalität und mit voller Glauben an die Vernunft.

Er hatte im 17. Jahrhunderts in den Salons die Gemüter erhitzt & manche gewagten Forderungen hervorgebracht, geriet in der „siècle des Lumières“ die Diskussion um die Rolle der Frau zu einem Angelpunkt des aufgeklärten Gesellschaftskonzeptes. Das Verhältnis von Frauen und Gesellschaftsbild neu zu betrachten, drängt sich in Europa auf, das sich mehr denn je auf den Demokratiebegriff der Aufklärung beruft. Der gangenweise als oberflächlich eingestufte crime moral der Aufklärer, nämlich der praktisch Ausschluss der Frauen aus dem Freiheitsanspruch, entpuppt sich als der Demokratie wesensmäßige Logik von Ausschluss & Einschluss. Anhand von Texten Poullain de la Barre & Jean-Jacques Rousseau begibt man einerseits auf die Spur nach dem Paradoxen der Freiräume egalitären Denkens innerhalb der hierarchischen Struktur der Monarchie & andererseits nach dem exklusiven Charakter des Konzeptes der Republik.

Poullain de la Barre war nicht der einzige aber eine der bedeutendste „champions des femmes“, der viel für sein egalitäres Konzept zwischen Männern und Frauen gekämpft hat!

Die Schriften der heute wenig bekannten Frühaufklärers Poullain de la Barre & den der Spätaufklärung zugerechneten pädagogischen Roman ‚Emile‘ oder über die Erziehung von Jean-Jacques Rousseau geben uns eine Grundlage mit sehr unterschiedlichen Aussagen zur Rolle der Frauen in der Gesellschaft und die Differenzpositionen zum Frauenbild in der Französische Revolution. Besonders im Fall von Rousseau sind seine Thesen zum Frauenbild nur ein Teil eines umfangreichen Gesellschaftskonzeptes.

Während sich der Mann im 18. Jahrhundert mit Hilfe des Begriffs der Natur emanzipiert, wird genau diese Natur zur Fessel der Frau. Frauen werden Bürgerrechte und die Teilnahme am öffentlichen Leben verwehrt, sie werden vielmehr in die Rolle der fürsorglichen Mutter (Reproduktion der Bevölkerung) im privaten Bereich geändert. Der Mann hingegen besitzt die Fähigkeit zum abstrakten Denken und Handeln in der Öffentlichkeit; sogar in der Encyclopédie (1756) wird Frau

als „femelle de l'homme“ dargestellt, während dem Mann Freiheit und Herrschaft über die Erde und deren Tiere zugesprochen wird.

Mit Rousseau ist ein ‚klassischer‘ Autor angesprochen, der zum einen das moderne pädagogische Denken eingeleitet hat und somit in historischer bzw. in Disziplin geschichtlicher Hinsicht für die Gegenwart von Bedeutung ist, und der zum anderen die anthropologische Fragestellung aufs engste mit der Lehre von der Erziehung verknüpft hat und demnach, auch unter systematischen Aspekt zu würdigen ist.

Bei Emile handelt sich um ein klassisches pädagogisches Werk, das von der Erziehung eines männlichen Kindes spricht. Relevanz dieses Romans besteht bis heute, er hat eine hohe historische Wirkung. Die Polarität der Geschlechter wird festgehalten.

Rousseau hat in seinem Buch ‚Emile‘ V, eine fiktionale ‚Sophie‘ repräsentiert, die als der Gattin des Emile und das ideale Weiblichkeit dargestellt worden ist.

Sophie hat eine Appendixfunktion zu Emile, die Erziehung der Frau erfolgt im Hinblick auf Männer. Die Frau soll ihr Können für den Mann nutzen, ihr Dasein dem Mann widmen. Ihre Eigenschaften: Schärfe des Geistes, Verschleierung der eigenen Absichten, Koketterie, Scham; im Gegenteil sind Emiles Eigenschaften: Vernunft, Zweckrationalismus, Politikverständnis, Egoismus, Fähigkeit abstrakt zu denken.

Für Rousseau Sophie gilt als Repräsentantin des Konzepts der Frauenbildung. Aktivität und Passivität, Produktion und Reproduktion, Rationalität und Emotionalität sind leitende Kriterien die aus der Wesensdefinition die einander entgegengesetzten sozialen und auch ökonomischen Sphären von Welt und Haus konstituieren.

Er erklärt die ‚inhaltliche Gestaltung der Mädchenbildung von der Bestimmung der Frau her, nämlich Gattin dem Manne und Mutter den Kindern zu sein‘

Von hier aus ergebe sich zwanglos die praktische Ausrichtung der Mädchenbildung. Das Ziel: aus dem von Rousseau entworfenen Ideal das „Zusammenspiels der Geschlechter in geistiger Hinsicht“:

„Die gesellschaftliche Beziehung ‚ ist so dass aus ihr springt eine moralische Person, deren Auge die Frau, deren Arm der Mann ist, aber mit einer solchen Abhängigkeit, dass die Frau vom Mann lernen muss, was sie sehen soll, und der Mann von der Frau, was er tun soll.“²⁵⁹

Der Mensch bedeutet auch der Mann. Erziehung des männlichen Kindes zum Mann/Mensch und eben zur Autonomie erfolgt durch negative Erziehung.

Die Natur des Kindes darf nicht zu sehr mit Lernen verdorben werden. Man soll dem Kind nichts beibringen, das es nicht verstehen kann und auch nichts, das es nicht wissen mochte. Rousseau positioniert sich gegen die zu seiner Zeit

²⁵⁹ Röhrs, Rousseau, a. a. O. S.213.

praktizierte/positive Erziehung. Emile soll sich frei entwickeln können, er wird zur Freiheit, Gerechtigkeit und Liebe erzogen und dies um seiner selbst willen, ganz im Gegensatz zu Sophie, sie ist Emiles geduldete Gefährtin.

Emile wird im Zuge seiner Erziehung zum Mann, zu einem handelnden und denkenden Wesen, um vollkommen zu sein, muss er auch ein fühlendes und denkendes Wesen werden.

Kurz vor Ehe ist die Erziehung nicht abgeschlossen, nur mit Sophie an seiner Seite kann Emile frei sein, in der Ehe wird Emile selbst frei über die Leidenschaften bestimmen.

Emile kann ohne Sophie nicht sein, dennoch existieren ein eheliches Herrschaftsverhältnis. Sophie hat zwar Macht-verschämte, verführerische Macht oder disziplinar-macht als Mutter über ihre Kinder, vor allem die Tochter, da der Sohn für seine Entwicklung einen Erzieher benötigt. Die Macht des Mannes ist offen, er hat eine Rechtsgestalt.

Die Gleichwertigkeit von Emile und Sophie ist nicht existent, es handelt sich vielmehr um eine hierarchische Komplementarität Frau und Mann sind nicht auf einer gleichen Ebene, sie sind sich zwar komplementär und der eine kann nicht ohne den anderen, jedoch ist der Mann höherrangiger als die Frau.

Die beiden Wesen sind absolut aufeinander angewiesen, die Frau wird als Gefährtin bezeichnet, nicht als Sklavin, sie soll das solitäre Dasein des Mannes teilen. Jedoch wird der Mann nicht als Gefährte der Frau dargestellt.

Das weibliche Geschlecht ist näher an der Natur, um Urzustand. Der Urzustand wird als Segnung dargestellt. Gefühlsräume, Bildung und Kultur werden der Frau überlassen, da der Mann zu weit weg vom Urzustand ist.

Die Frau hängt durch ihre Begierden und Bedürfnisse vom Mann ab und ist ihm verantwortlich. Des Weiteren ist die Frau von der öffentlichen Meinung abhängig, sie darf ihre Ehre nicht verlieren, während der Mann nur sich selbst Rechenschaft schuldig ist.

Was Rousseau in seinem Roman von Emile und Sophie verlangt, ist die Vereinigung auf Liebe und Respekt, entsprechend den Konventionen der Zeit im Akt ihrer Eheschließung, obwohl es im Gegensatz Rousseaus eigene Biographie ist, einer von mehreren Kritikpunkte ist, dass er seine eigene Kinder ins Findelhaus gebracht hat, seine eigenen Ausführungen zu den Umständen und Beweggründen sind ein unglaubliches Zeugnis seiner Fähigkeit zu einer auf personaler Verantwortung und bewusster aufruhenden Erziehung, mit welchem Rousseau sich nur selbst dekuvriert. Der Titel der Schrift über Erziehung "Emile, hatte bevor Sophie die Szene betritt und gibt den explikativen Charakter des Verstehensprozesses vor.

Die Interpretation der Mädchenerziehung als Bildung der Frau aus der Antizipation künftiger weiblicher Bestimmung drängt jedoch die Bedeutung dieser anthropologischen Bedingungen, damit die Natur als erste Instanz der Erziehung, zu sehr in den Hintergrund, und rückt folglich auch die zentrale Frage nach der Normativität von Rousseaus Anthropologie der Frau zu sehr ins Abseits.

Einerseits, die Mädchenbildung einer geistig, erotischen Verbindung in der Ehe ist und andererseits ist tendenzielle geeignet, die Bedeutung der Sophie in Hinsicht auf die Systematik der naturgemäßen Erziehung zu reduzieren und letztlich gegenläufig zum eigenen Ansatz-die Mädchenerziehung unter Absehung ihrer Eigenwertigkeit zu relativieren.

Rousseauistische Erziehung:

Für Rousseau, die Erziehung soll eine natürliche Erziehung sein, möglichst fern von gesellschaftlichen Ansprüchen und Zwängen. Emile soll seiner Naturgemäß zum Menschen erzogen werden,

Das Subjekt hat ein Geschlecht, alles ist auf den Mann zentriert. Die Frau ist Mensch zweiter Ordnungen, sie hat keine Subjektgestalt.

Der Mann kann abstrakt und soll dazu erzogen werden, die Frau kann dies nur anschaulich tun. Beobachten, Empfinden ist Frauen angeboren, es bedarf keiner intensiven Schulung des Geschmecksempfindens.

Die wichtigste Eigenschaft der Frau ist die Sanftmut, Diese Sanftmut ist wichtig für ihre Rolle als Mutter. Frauen sind zurückhaltend und höflich. Ihre Höflichkeit ist ehrlich, da sie nicht, wie der Mann im eigenen Interesse handelt.

Laut Rousseau, der kindliche Geist soll weniger das moralisch Verwerfliche als vielmehr das Schöne und Gute kennenlernen. Deshalb verhindert der Erzieher die Auseinandersetzung mit moralisch fragwürdigen Verhaltensweisen selbst fiktiver Gestalten und ermöglicht ihm Begegnung mit dem künstlerisch Schönen. Die sittliche Finalität der Lerninhalte, sei sie in moralisch integren Aussagen oder in der Bildung des abstrahierenden Denkvermögens begründet, führt den Heranwachsenden letztlich zum angestrebten Lernziel: zur Erkenntnis des Schönen, Guten und Wahren.

Die pädagogische Vorgehen zur Forderung der naturwissenschaftlichen Intelligenz lässt sich in folgenden didaktischen und methodischen Grundsätzen zusammen fassen: altersgemäßer Lernstoff, direkte Anschauung, geringe Lenkung, entdeckendes Lernen, Verknüpfung der Kenntnisse, eigene Urteilsbildung, Vermeidung spekulativer Sprünge. Dies sind pädagogische Richtlinien, die auch im heutigen Unterricht Geltung haben. ²⁶⁰

warum er diese mit dem Knaben beginnt, ließe sich einerseits mit historischen Denktraditionen erklären.

1)Die kulturelle Differenzierung zwischen männlicher und weiblicher Sphäre und Bestimmung konnte kaum deutlicher als in Friedrich Schillers (1759-1805) ‚Lied von der Glocke‘(1799- 1800) bezeichnet werden.

Der Mann muss hinaus

²⁶⁰ Rousseau: Emile, OC, vol. IV, S. 251.

*Ins feindliche Leben,
Muss wirken und streben
Und pflanzen und schaffen,
Erlisten, erraffen,
Muss wetten und wagen, Das Glück zu erjagen.
Da strömet herbei die unendliche Gabe,
Es füllt sich der Speicher mit köstliche Habe,
Die Raume wachsen, es dehnt sich das Haus.
Und drinnen waltet
Dir züchtige Hausfrau
Die Mutter der Kinder,
und herrschet weise
Im häuslichen Kreise,
Und lehrt die Mädchen
Und wehrte den Knaben,
Und reget ohne Ende
Die fleißigen Hände,
Und mehrt den Gewinn
Mit ordnendem Sinn.
Und füllet mit schätzen die duftenden Laden,
Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein
Die schimmernde Wolle, den Schneeigsten Lein,
Und fügt zum Guten den Glanz und den Schimmer,*

*Und ruhet nimmer*²⁶¹

2) Bis zum Eintritt der Pubertät, jener bezeichneten Lebensphase hat kein Unterschied (von solcher Qualität zu machen), zwischen der Erziehung des Knaben und des Mädchens, dann die innere Systematik und Geschlossenheit der Erziehung des Kindes Geschlecht spezifisch dissoziiert würde

„(...) man sollte berücksichtigen, was dem Alter, wie was dem Geschlechter angemessen ist“²⁶²

Und warnt in Anlehnung dass die unschuldigen Freuden und Vergnügen der jungen Mädchen vorzeitig durch nicht Entwicklung gemäße Pflichten und Auslagen zu zerstören.

Rousseau und andere pädagogische Denker des achtzehnten Jahrhunderts haben die moderne Vorstellung des Kindes grundgelegt, damit wurde auch die Vorstellung der Frau gezeigt: die Frau, „das Kind“, stellt der Mann, „das Individuum“, unter. Die Frau ist von individuellen Fähigkeiten ein Wesen eigener Art, dass ihre eigene weibliche Kultur zu stiften befähigt und nur dazu bestimmt ist. Rousseaus Konzept enthielt eine Motivation, um das Muster weiblicher Biographie in den individuellen Praktiken zu habitualisieren.

Vergleich zwischen Poullains Sophie und Rousseaus Sophie:

Poullain und Rousseau lebten in einer männlich dominierten Welt, in der, die Geschlechtscharakter der Frau in Relation zum Mann erschlossen wird.

Poullain denkt anders, in seinem Text de l'Education, er hat die ‚Sophie‘ als eine emanzipierte Frau dargestellt sowie die talentierte Salondame. Er ist der Meinung dass die Frauen sogar intelligenter sind als die Männer und können als Arzt, Professor, Richter und andere wichtige Rolle übernehmen und sind auch Verantwortungsbewusst.

Wenn wir wissen wollen, was aus Poullains Sophie, Protagonistin der Education des Damens- emanzipiert, weltgewandt, „*die Weisheit selbst*“²⁶³, geworden ist, müssen wir uns ihrer Namensschwester, der Schöpfung Rousseaus, zu wenden. Vereinzelt und unter geistige Vormundschaft stehend, nicht mit der Sorge um das Wohl ihres eigenen Geschlechts befasst, sondern sich mit dem des anderen (ihr Mann und ihre Kinder) beschäftigt, sie hat keine Persönlichkeit für sich selbst! ‚*sie spielt Leben mit ihrer Puppe*‘.

²⁶¹ Friedrich Schiller: *Sämtliche Werke*. Hg. V. Gerhard Fricke und Herbert G. Göpfert. Darmstadt 1987. S. 432f.(V106-132)

²⁶² Jean-Jacques Rousseau: *Emile oder über die Erziehung*. Hg. eingel. Und mit Anm. vers. v. Martin Rang, übertra. V. Eleonore Sckommodau. Stuttgart 1963.S. 751.

²⁶³ Poullain de la Barre : *De l'Education des Dames*. Préface.

Für Poullains Sophie, nicht auf ihren Körper reduziert, das Ziel ist das Wachstum in einem intellektueller Art, weil eine Frau in erster Linie an sich selber messen soll. Poullain ist ein "Champion des femmes" weil er den Vergleich zwischen Männer und Frauen und die Rolle der Frauen als 'Männer zweiter Garnitur' ablehnt.

*„Verstand ist etwas Menschliches und kann nicht an einem Geschlecht definiert werden“*²⁶⁴

Rousseaus Sophie, ist im Gegensatz zu Emile, jemand die nur durch und für andere existiert, das heißt sie verliert den Selbstbezug, die Fähigkeit zur Selbstreflexion bzw. zur Introspektion, sie hat keine Freundin, konnte auch keine haben.²⁶⁵

Poullains Sophie ist zur Selbstreflexion fähig und kann sich mit Eulalie auch miteinander in Beziehung stehen. Und alles was ihr gesagt werde, der Kritik ihres eigenen Verstandes zu unterziehen²⁶⁶

„Aber vor allen Dingen, begnügt euch nicht mit nichtssagenden Worten, noch mit einem Hörensagen. Ihr habt einen Verstand, bedient euch und opfert ihn niemandem blind.“

Rousseaus Sophie ist ein Objekt von minderer Bedeutung und ohne Interesse für das pädagogische Denken.

*„[...]Das Mädchen kann nicht zum Menschen, sondern nur zur Frau erzogen werden“*²⁶⁷

Poullain meint, dass nur die soziale Situation, ließ die Frauen schwächer zu scheinen und das einzige Element um ihnen helfen zu können, um ihre soziale Situation zu verbessern ist die Erziehung und er betont: "die Fähigkeit der Frauen zur Selbsterkenntnis"²⁶⁸

Poullains Ziel wäre der Frau durch die Erziehung einen Blick auf die Welt und auf sich selbst zu ermöglichen.²⁶⁹

²⁶⁴ Poullain de la Barre: *De l'Education des femmes*. P. 25 "Verstand eines Mannes im Körper einer Frau"

²⁶⁵ Jean-Jacques verwechselt das (zwangsläufige) Vertrauen des Kindes zu seinem Erzieher mit Freundschaft und sorgt mit dem totalen Abhängigkeitsverhältnisse dafür, dass Emil praktisch nie aus eigenem Antrieb eine Beziehung initiieren wird

²⁶⁶ Poullain de la Barre : *De l'Education des femmes*, p.311.

²⁶⁷ Vgl. Schäfer, Rousseau, a.a.O. S.137.

²⁶⁸ Poullain de la Barre: *Excellence des hommes*, P.80.

²⁶⁹ Poullain de la Barre: *De l'Education des femmes*, p.49-67. Stasimaque fordert die bildungshungrige Eulalie auf, den systematischen Zweifel zuerst bei ihrer Person an zu wenden.

Aber das ist nicht alles, weil mit der Selbsterkenntnis man auch zur Erkenntnis des Gottes kommt.²⁷⁰

„Man lehrt sie nicht, Gott selbst zu erkennen; sie wissen nichts über ihn als das, was man ihnen sagt“

Bei Rousseau es ist genau Umgekehrt. Rousseau bleibt bei seinem Frauenideal ganz auf dem Boden gesellschaftlicher Konvention: insgesamt hat Rousseaus Sophie nur ein Ziel: ihrem Mann zu gefallen und sich in allen wichtigen Dingen blind seiner Ansicht zu fügen.

Um beurteilen zu können was Poullain de la Barre und Rousseau zur Entwicklung des progressiven Denkens beigetragen haben, gilt es zu prüfen, was ihnen formten, was die geleistet haben und was sie uns heute bedeuten.

Wir sind im 21. Jahrhundert, wenn wir die heutige feministische Forschung analysieren, es übersteigt den Anspruch einer Spurensuche, das heißt die Fragen der Vergangenheit müssen zu dem Subjekt gegenwärtiger Diskussion werden. Wichtig ist, dass man mit der eigenen Geschichte und die der Fremdbestimmungen auseinander setzen können und so kann man die Gelegenheit haben sich an der philosophischen Konzepte sowie Gesellschaftsbild und Frauenbild in den 17. Jhd. Annähern und verstehen, dass das Ziel war das Zerbrechen der Komplementarität und Zerstörung der Willen die zur Geschlechterdifferenz führten. Die Worte wie „Nature“ und „raison“ spielen eine grundsätzliche Rolle in den ausgeführten Prozessen.

Die Philosophen, die Aufklärungsdenker, die bedeutende Menschen, wie Poullain de la Barre, Rousseau..., die der ersten Etappe der französischen Aufklärung, etwa bis zur Mitte des Jahrhunderts zu gehören, treffen sich in der Überzeugung, dass sie berufen sind, inmitten der Inhumanität der bestehenden Ordnung für Wahrheit und Recht, für den Sieg der Vernunft zu kämpfen und so menschliche Fortschritt beizutragen. Ihre religiöse Überzeugung-das deistische Bekenntnis zu einer vernunftgemäßen natürlichen Religion, die allen Religionslehrern zugrunde liegt-macht sie zu Opposition gegen die Hierarchie der katholischen Kirche, die im Hof ihren starken Rückhalt hat-ein Kampf, der damals keineswegs ungefährlich war.

Man muss die Ursachen der menschlichen Ungleichheit in der Ungleichheit der Lebensbedingung zu suchen, dass die Beschaffenheit des Menschen abhängt von der Beschaffenheit der Gesellschaft. Daher verlagern Poullain de la Barre und Rousseau im Gegensatz zur „christlichen Lehre“ von der göttlichen Allmacht, die Verantwortung für den Gang der Geschichte in die Hände des Menschen selbst.

²⁷⁰ Poullain de la Barre: *Egalite entre les deux sexes*, p. 101.

Bibliographie :

Abbé P. Féret, *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*
Paris : Picard, 1900-1907.

ALCOVER, Madelaine : *Poullain de la Barre : Une aventure philosophique*, Papers
on Frensch Seventeenth Century Literature, Paris, Seattle, Tübingen, 1981

Ahrbeck, Rosemarie : Jean-Jacques Rousseau. Pahl- Rugenstein Verlag, Köln,
1978.

Angenot, M : *Les champions des femmes*. Montréal : P.U.Q., 1977.

Armogathe, Daniel: De l'égalité des deux sexes, la "belle question". Dans: *Corpus*.
Revue de philosophie 1 (1985), p. 17-26.

Auge Claude et Paul. PETIT LAROUSSE. Imprimerie Larousse : Montrouge(Seine),
1959.

Badinter, Elisabeth : Ne portons pas trop loin la différence des sexes. Dans: *Corpus*.
Revue de philosophie 1 (1985), S. 13-15.

Bayle, P. *Dictionnaire historique et critique*. Rotterdam : R. Leers, 1697.

Brunet, Etienne : *INDEX-CONCORDANCE D'EMILE OU DE L'EDUCATION*. Préface
de Michel LAUNAY. Ouvrage réalisé a partir des données du Trésor général des
langues et parler français de l'institut de la langue française au sein du Laboratoire
C.U.M.F.I.D et de l'Unité de Recherche Linguistique N9 de l'ILF. Exploitation
statistique du Trésor littéraire. Librairie Slatkine. Geneve.1980.

Burkert-Wepfer, Esther : Die Sehnsucht nach dem Schönen , Guten und Wahren
oder platonische Reminiszenzen in Rousseaus Menschenbild und Erziehungslehre.
Verlag Paul Haupt Bern. Stuttgart. Wien, 1995.

Cotteret, Monique & Bernard : *Jean-Jacques Rousseau en son temps*, PERRIN,
2005.

Darmon, P : *Mythologie de la femme dans l'Ancienne France*. Paris : Seuil, 1983.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Flamengrie_\(Nord\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Flamengrie_(Nord))

http://fr.wikipedia.org/wiki/Marin_Cureau_de_La_Chambre

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lisabeth_de_Boh%C3%A0me,princesse_Palatine

DESCARTES, René : *Discours de la Méthode pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences-Von der Methode des richtigen Vernunftgebrauch und der wissenschaftlichen Forschung*. Meiner, Hamburg, 1960.

Dorlin, Elsa: *L'évidence de l'égalité des sexes*. Une philosophie oubliée du XVIIème siècle. Paris: L'Harmattan, 2000.

Durkheim, Emile : *Montesquieu et Rousseau précurseurs de la sociologie*. Note introductive de Georges Davy, membre de l'institut Doyen de la Faculté des Lettres de Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, Paris, 1935.

Durkheim, E. : *Pédagogie de Rousseau* (Revue de Met. et de morale, 1919).

DURKHEIM, ÉMILE: *L'ÉVOLUTION PÉDAGOGIQUE EN France*, p. Librairie Félix Alcan, 1939.

Engeln, Eva Maria : *Descartes*. Leipzig : Reclam, 2005.

Fauré, Christine : *Poullain de la Barre, sociologue et libre penseur*. In : *Corpus*. Revu de philosophie 1 (1985), p. 43-51.

Fraisse, Geneviève: *Poullain de la Barre, ou le procès des préjugés*. In: *Corpus*. Revue de philosophie 1 (1985), S. 27-41.

Gilson, Etienne : *LE THOMISME, INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE SAINT THOMAS D AQUIN*

Gournay, Marie de: *EGALITE DES HOMMES ET DES FEMMES. GRIEF DES DAMES* suivi du *PROUMENOIR DE MONSIEUR DE MONTAIGNE*, LIBRAIRIE DROZ, 1993.

Gournay Marie de: *Égalité des hommes et des femmes*, suivi du *Grief des Dames*, Paris, Côté-femmes éditions, 1989, d'après l'édition de 1641. pp.131-132.

Guex. F : *Histoire de l'instruction et de l'éducation*. F. Alcan, 1912.

Hauser, Margit : *Gesellschaftsbild und Frauenrolle in der Aufklärung*. Zur Herausbildung des egalitären und komplementären Geschlechtsrollenkonzeptes bei Poullain de la Barre und Rousseau, Passagen Verlag, Ges. m. b. H., Wien, 1992.

Jimack, Peter: *Rousseau. Emile*, Grant &Cutler Ltd, 1983.

Lanson, Gustave : *Histoire de la LITTÉRATURE FRANCAISE*. LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, PARIS, 1906.

Lanson, Gustave, *L'unité de la pensée de J.J. Rousseau*, Annales de la Société J.-J. Rousseau 8(1912).

Liang, Tieng-Yon(1931) :L'EDUCATION MASCULINE ET L'EDUCATION FEMININE. Selon Jean-Jacques Rousseau. THESE DE DOCTORAT D'UNIVERSITE présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Dijon.

Magné, Bernard : *Le féminisme de Poullain de la Barre, origine et signification*. Thèse dactylographiée pour le Doctorat de 3ème siècle. Université de Toulouse-1964.

Poser, Hans : *René Descartes*. Eine Einführung. Stuttgart:Reclam,2003.

Poullain de la Barre : *La Doctrine des protestants sur la liberté de lire l'Écriture Sainte*, le Service divin en langue entendue, l'invocation des Saints, le Sacrement de l'Eucharistie. Justifiée par le Missel Romain et par des Réflexions sur chaque point. Avec un commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ, Ceci est mon corps ; Ceci est mon sang, Matth. Chap. XXVI, v.26. Genève, 1720.

POULLAIN de la Barre, François : *De l'Égalité des deux Sexes*, Arthème Fayard, s. 1. 1084.

De l'Éducation des Dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs. Entretiens, Jean du Puis, Paris, 1674.

De l'Excellence des Hommes contre l'Égalité des Sexes, Jean du puis, Paris, 1675.

, LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J.VRIN, Paris, 1942

Poullain de la Barre : "La doctrine des Protestans sur la liberté de lire l'Écriture Sainte, le Service Divin en langue entendue, l'Invocation des Saints, le Sacrement de l'Eucharistie, justifiée par le Missel Romain et par des Reflexions sur chaque point. Avec un commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : "Ceci est mon Corps, Ceci est mon Sang". Mathieu. chap. XXVI V. 26".-Genève-1720.

Rang, Martin: Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). In : *Klassiker der Pädagogik*. Erster Band: Von Erasmus von Rotterdam bis Herbert Spencer. Hg. v. Hans Scheuerl. München 1979.S.116-134.

Rey, Alain. LE ROBERT DICTIONNAIRE D'AUJOURD'HUI langue française, histoire, géographie, culture générale. Montréal, Canada ,1991.

Röhrs, Hermann : Jean-Jacques Rousseau : Vision und Wirklichkeit. Quelle & Meyer, Heidelberg, 1957.

Rousseau, Jean-Jacques : *Émile ou de l'éducation*, Gallimard, 1969

_ Discours sur l'origine de l'inégalité/J. J. Rousseau. Notice et notes par L. Flandrin.- Nouv. ed. avec sujets de composition franc.- Paris : Hatier, 1938.

Schneider-Taylor, Barbara : Jean-Jacques Rousseaus Konzeption der Sophie. Ein hermeneutisches Projekt. Verlag Dr. Kovac, Hamburg, 2006.

Starobinski, Jean : *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle suivi de sept essais sur Rousseau*, Editions Gallimard, 1971.

Stuurman, Siep: *François Poullain de la Barre and the Invention of Modern Equality*, Harvard University Press: Cambridge, Massachusetts, London, England, 2004.

Vargas, Yves : *Introduction a l'Emile de Jean-Jacques Rousseau*, Presses universitaires de France, Paris, 1995.

Wepfer-Burkert, Dr. Esther : *Die Sehnsucht nach dem Schönen, Guten und Wahren oder platonische Reminiszenzen in Rousseaus Menschenbild Und Erziehungslehre*, Verlag Paul Haupt Bern. Stuttgart. Wien, 1995.

Lebenslauf

Persönliches

Vor- und Zuname	Kathayoun Vaziri
Geburtsdatum	31.07.1974
Geburtsort	Iran
Staatsbürgerschaft	Österreich
Familienstand	verheiratet

Ausbildung

1993 - 1998	Medizinische Universität Ghom(Iran)
1999 – 2005	Übersetzerin bei Firma Pharmed Shayan
2005 - 2006	Vorstudienlehrgang der Wiener Universitäten
2006-2007	Bakkalaureat Studium Dolmetsch Institut
2007-2009	Diplomstudium Romanistik Französisch

Sonstige Qualifikationen

Sprachen: Persisch, Französisch, Deutsch, Englisch und Spanisch